À

L'OMBRE

DES

HAUTES - CHAUMES

À TRAVERS L'HISTOIRE ET LA LÉGENDE

PAR VICTOR LALEVÉE

ILLUSTRATIONS DE JEAN BLAIRE

IMPRIMERIE LOOS – SAINT-DIÉ (VOSGES)

À

L'OMBRE

DES

HAUTES - CHAUMES

À TRAVERS L'HISTOIRE ET LA LÉGENDE

PAR VICTOR LALEVÉE

ILLUSTRATIONS
DE JEAN BLAIRE

À la mémoire chère de mes bons Parents,
Victor-Aubin Lalevée (1850-1923)
Marguerite Petitdidier (1848-1921)

L'auteur et l'éditeur expriment tous leurs remerciements pour sa précieuse collaboration à Monsieur Jean Blaire qui a bien voulu rendre plus attrayante la lecture de ces pages en les habillant de gentes images du terroir. Il l'a fait en artiste amoureux de la montagne vosgienne.

Hommage à Victor Lalevée
par
Jacques Dieterlen

Nos provinces françaises recèlent parfois des trésors de patience, de culture et d'érudition qui, pour être ignorés des milieux officiels et pontifiants de Paris, n'en représentent pas moins une valeur et une honnêteté intellectuelle, dignes du plus grand respect :

Vieux aristocrates qui, dans la solitude de leurs manoirs, poursuivent de doctes recherches sur leurs terres et sur leurs familles ; pharmaciens, savants mycologues ; secrétaires de syndicats d'initiatives accumulant notes et détails pittoresques sur leurs villes ou sur leurs régions ; curés érudits penchés passionnément sur l'histoire de leurs églises ; enfin instituteurs minutieux poursuivant, dans la solitude de leurs villages, des recherches folkloriques ou d'humbles travaux littéraires pour une meilleure connaissance du pays qu'ils chérissent.

Ainsi sont nées en province des œuvres littéraires ou artistiques qui dépassent bien souvent en profondeur les produits du snobisme ou du conformisme de la Capitale.

Les Vosges possèdent une de ces abeilles diligentes qui distillent silencieusement et dans l'ignorance du monde, le miel de la culture la plus honnête et la plus approfondie.

C'est le bon patriarche Victor LALEVÉE, l'ancien instituteur du Grand-Valtin, l'historiographe incomparable du « PAYS DES MARCAIRES », le vieillard Booz de Fraize, que l'on peut voir maintenant devant sa maison campagnarde, occupé les jours d'été à battre sa faux, délicieusement semblable avec sa barbe blanche, au patriarche biblique, au soir de sa vie.

Voici le dernier grain récolté par ce bon moissonneur. Il ne sort pas du moulin de l'ambition ou de l'habileté, et celui qui l'a récolté n'a pas cherché à en retirer moult écus ou à faire parler de lui. C'est par amour uniquement de son pays des Hautes-Vosges, et par désir d'en faire mieux connaître l'âme profonde, que Victor LALEVÉE a voulu ramasser ces derniers grains et engranger cette ultime gerbe.

Elle prendra dans le grenier vosgien la bonne place qui ne lui sera point ôtée ; elle acquerra avec le temps le prix réservé aux produits de choix, et le nom de délicieux poète de la Vallée de la Meurthe, que ses compatriotes, gens naturellement froids et insensibles comme tout granit vosgien, ont un peu trop ignoré, rayonnera au ciel littéraire du Pays des Marcaires, comme l'étoile la plus pure et la plus amicale.

Heureux Victor LALEVÉE que n'ont habité ni la fausse ambition, ni la recherche de la gloire, et qui, au soir d'une longue vie de silence et de probité intellectuelle, peut dire en montrant sa récolte :

« Voici : ce n'est pas de la marchandise frelatée, ce n'est pas du succédané ou de l'artificiel ; c'est du bon miel de sapin, du miel de sapin des Vosges. Prenez-le. Je n'en fais pas commerce, mais je vous le donne avec le cœur, pour le parfum. »

AVANT-PROPOS

Tout au long des siècles, la légende et l'histoire ont cheminé côte à côte, se tenant par la main. Leur assigner des frontières est souvent chose malaisée. Était-il téméraire de tenter d'associer ces deux sœurs jumelles dans une reconstitution du passé aussi fidèle que le permet la brume qui flotte sur les âges révolus ?

Si la plupart des récits qui vont suivre s'inscrivent dans un cadre historique, le lecteur ne trouvera pas mauvais qu'ils s'enjolivent de la légende — parfois même de la fantaisie — et fera sans peine à chacune la part qui lui revient.

Accrochés aux deux versants des monts vosgiens, ces petits tableaux où la fiction se mêle à l'histoire, se situent dans le proche horizon des Hautes-Chaumes et ne nous éloignent guère du « pays des marcaires ».

On pourra s'étonner d'y trouver des pages d'inspiration fort différente : toutes ont le souci majeur de se placer à l'époque des faits, dans l'atmosphère du temps.

Présenter sous une forme anecdotique des aspects choisis de la vie ancienne de notre coin de terre avec ses figures, ses mœurs, ses coutumes, ses croyances, ses superstitions et — malgré ses misères, ses servitudes et ses tares — ce qu'elle a eu de noble et de grand, tel a été le dessein de l'auteur.

Il est parlé plus d'une fois dans nos récits de la vie religieuse qui tenait une si grande place au temps des ancêtres, et ce n'est pas sans intention que les premières pages sont consacrées aux colonies monastiques qui

furent à l'origine du peuplement et de la civilisation de notre région. Ce n'est pas sans raison, non plus, que le dernier de nos sujets évoque la désertion des villages de la montagne et l'état d'âme de la jeunesse du temps présent.

Relier notre génération à celles qui l'ont précédée en prenant conscience de la vie et de la mentalité des aïeux, faire aimer comme ils l'aimèrent la terre où ils ont si durement peiné, semer dans l'âme des jeunes — en ce siècle imprégné de matérialisme — quelques bribes d'idéal : c'est toute la raison d'être de ces pages.

LE BON HOMME

À Madame René Fleurent,
respectueusement

POURQUOI les vignerons de Wilra — qu'on dira plus tard Ammerschwihr — avaient-ils ignominieusement chassé, à coups de bâton, le doux ermite Déodat venu leur apporter la parole de Dieu ?

À vrai dire, ils n'en avaient reçu que des bienfaits !... Mais ceux de Wilra, héritiers d'un paganisme millénaire, ne connaissaient d'autres divinités que celles de la nature : les nymphes des sources.., les fées de la forêt qui dansent dans les clairières au clair de lune.., le chaud soleil, dispensateur de lumière et de vie... La croyance en un Dieu révélé dépassait leur entendement.

Aussi, dans leur crainte d'irriter les dieux qu'ils révéraient, avaient-ils méchamment rasé l'oratoire bâti de ses mains par le pieux cénobite et banni celui-ci du pays, après lui avoir fait subir d'odieux outrages.

La vengeance divine ne devait pas tarder à les atteindre. Si l'on en croit les chroniqueurs, les gens de Wilra furent, presque aussitôt, affligés de goitres énormes, et leurs descendants héritèrent de cette disgracieuse et gênante infirmité. On a dit que, pour y soustraire

leurs enfants, les femmes du lieu, sur le point d'être mères, allaient faire leurs couches à bonne distance, en un autre village.

Tournant le dos à la plaine d'Alsace, où il n'avait recueilli qu'ingratitude, le saint homme prit la direction des monts de Vosge où il pensait trouver asile, car le pays d'outre-Vosge ne lui était pas inconnu.

*
* *

Celui que nous appelons saint Dié était né d'une illustre famille du pays de Nevers, environ l'an 600. Baptisé du nom de Déodat ou Dieudonné, il avait grandi dans l'amour de Dieu, en « sapience » et en vertu et reçu plus tard la prêtrise. Telle était sa renommée qu'il se vit désigner par le clergé et les fidèles comme évêque de Nevers[1].

Cette charge lui pesant, il résolut de se retirer dans la solitude où il pensait servir Dieu plus utilement. Sourd aux supplications de ses ouailles, il quitta Nevers avec deux compagnons. La Vosge, presque déserte à l'époque, l'attirait.

Les historiens le suivent à Romont, près de Rambervillers, où un miracle lui vaut la faveur du seigneur du lieu. Nous le trouvons ensuite à Arentelle où il veut bâtir un monastère. Persécuté par les habitants, dont le village fut détruit par punition céleste[2], il doit fuir une première fois.

C'est alors qu'il se dirige vers l'Alsace où il a cru trouver le terme de ses pérégrinations. Nous avons vu comment le serviteur de Dieu, chassé de Wilra, avait dû, une fois de plus, reprendre le bâton de pèlerin.

*
* *

1 Selon la plupart des auteurs, Déodat avait été évêque de Nevers. D'autres en ont fait un moine irlandais.

2 Son nom a été conservé par le ruisseau l'Arentelle, affluent de la Mortagne.

La vallée de la Weiss, que remontait le bon père, avait été, dans les temps anciens, un lieu de passage fréquenté. Une voie romaine, dont on a retrouvé le tracé, se dirigeait de Colmar vers le « forum » de Saint-Dié, puis vers Toul en franchissant la montagne au col du Bonhomme.

À l'époque où nous nous plaçons, vers 660, l'empire romain, depuis deux siècles déjà, avait succombé sous les coups des Barbares. Le pays, redevenu désert à la suite des invasions, était, peu à peu, retourné à son état primitif. Des belles routes pavées de pierres debout, il ne subsistait plus que de vagues tronçons ; l'herbe croissait dans les interstices de la pierre. Partout, au creux des vallées comme au flanc des monts, la forêt reprenant ses droits séculaires, étendait un couvert presque impénétrable.

C'est à travers un chaos végétal, où le lit de la rivière pouvait seul guider ses pas, que s'acheminait à grand peine le voyageur parmi des enchevêtrements de troncs et de racines, entre des rochers rongés de mousse. Ses pieds nus se déchiraient aux ronces qui, se glissant sournoisement entre les pierres, lançaient de tous côtés leurs tentacules. Ses mains se piquaient aux buissons de houx dardant autour de lui leurs pointes acérées. Les branches basses des arbres lui cinglaient douloureusement le visage.

Trois jours durant, il alla vers l'occident dans la forêt si épaisse qu'à peine un rais de lumière furtif filtrait parfois à travers les ramures entrecroisées.

Au fur et à mesure qu'il avançait vers la montagne, la vallée se faisait plus étroite et plus sauvage le paysage.

La nuit tombait quand le bon vieillard, épuisé de fatigue et de faim, se trouva au fond d'une gorge resserrée que dominait un rocher escarpé.

Se plaçant sous la garde de Dieu, il allait s'endormir sur le lit de feuilles mortes qui jonchaient le sol quand un mince filet de fumée montant vers le ciel à travers les branches attira son attention. Le lieu était-il donc habité ?...

Pour s'en assurer, Déodat s'approche,.. Une méchante cabane faite de troncs d'arbres, avec un toit d'écorces que maintiennent de grosses pierres plates, se découvre à ses yeux, une de ces huttes perdues au fond des bois dont les hôtes vivent des truites de la rivière, du gibier et des baies de la forêt.

Au même instant, voici que sort de la hutte une femme en pleurs portant dans ses bras un tout jeune enfant. Les yeux clos, le visage blanc comme neige, l'enfantelet n'a plus qu'un souffle de vie : il va mourir.

À la vue de l'étranger, la femme, mue par une inspiration subite, lui tend le petit corps : « pour mon fils ! Sauvez-le !... » et elle le dépose dans ses bras.

« Allez me chercher de l'eau ! » a commandé l'apôtre.

...Comme elle ne revient pas assez vite du rupt où elle est allée puiser, il enfonce son bâton en terre dans le sol de la cabane.

Une source jaillit aussitôt, abondante et pure : « *Je te baptise au nom du Père..., du Fils..., et du Saint-Esprit...* » a dit le saint ermite en ondoyant le front de l'enfant.

Et voilà que le petit être voué à la mort ouvre les yeux.., sourit et se reprend à vivre. Vertu du sacrement ou miracle accompli par le serviteur de Dieu ?... Il est sauvé !

L'heureuse mère se jette aux pieds du guérisseur et le père, rentré sur les entrefaites, se confond en remerciements.

...L'hiver approchait. Fatigué de tant de pérégrinations, le bon vieillard avait grand besoin de se refaire. Aussi accepta-t-il

l'hospitalité que lui offraient ses amis de la cabane et passa-t-il avec eux toute la mauvaise saison. On le vit prodiguant remèdes du corps et consolations spirituelles aux pauvres gens de l'endroit qui ne l'appelaient pas autrement que le « Bon Homme ».

Aux jours du renouveau, Déodat reprit sa route. Elle le mena par les hauteurs du Rossberg, dans la vallée de la Meurthe, au point de jonction de plusieurs rivières, en une large cuvette, là où était jadis l'ancien forum romain[1].

S'étant arrêté en ce lieu solitaire, qu'il appela Galilée, il y trouva enfin la quiétude. On sait qu'il y a fondé un monastère célèbre et jeté les fondements de la ville de Saint-Dié qui porte son nom.

*
* *

Les siècles se sont succédé. Ils n'ont effacé ni le souvenir, ni les traces du passage de l'ermite sur l'autre versant de la montagne.

À la place des huttes primitives, un village s'était, petit à petit, constitué au fond de l'étroite vallée. Chasseurs et pêcheurs au début, les gens du lieu avaient appris à cultiver quelques coins de terre conquis sur la moraine. Devenus des « marcaires », ils nourrissaient leur bétail dans les clairières herbeuses de la forêt.

En souvenance du bon Déodat, qui l'avait marqué de ses bienfaits, l'endroit se nomma « le village du Bon homme », puis simplement le Bonhomme.

Un château-fort, gardien de la route d'Alsace, se dressait fièrement sur un éperon rocheux surplombant le village égrené le long du rupt. Il en reste un pan de mur campé comme une sentinelle sur le flanc du défilé.

---

1 On a retrouvé à Saint-Dié, à l'emplacement des fondations du Grand-Pont, sur la rive gauche de la Meurthe, les vestiges d'un forum ou marché public.

Au Moyen-Age, ce château, appelé alors Bilsistein, était le repaire d'Adalbert de Habsbourg, un seigneur brigand qui détroussait les marchands empruntant la route d'Alsace après leur avoir fait payer une sauvegarde. De son nid d'aigle, il descendait périodiquement dans la plaine pour piller les paysans alsaciens [1]. Dans une époque où le droit féodal reposait sur la violence, où la guerre et le pillage étaient, pour les seigneurs, industrie lucrative, on ne vivait pas en sûreté dans le voisinage des châteaux. Nul moyen pour le faible d'échapper aux exactions des méchants seigneurs si ce n'est de se mettre, quand il le pouvait, sous la protection d'un maître, sinon plus humain, du moins plus puissant.

Le château-fort du Bonhomme, dont il est fait aussi mention dans les chroniques sous le nom de Gotenburg ou Judenbourg, paraît avoir été détruit pendant la Guerre de Trente Ans. On s'imagine difficilement qu'on ait pu vivre sur ce roc aride et sans eau.

*
* *

Géographiquement parlant, le Bonhomme est déjà l'Alsace. En réalité, le village est lorrain par la race, par la langue, par l'histoire.

Les montagnards du Bonhomme, sans caractère commun avec les habitants de Munster ou de Kaysersberg, appartiennent au même groupe ethnique que ceux de Fraize, de Plainfaing, du Valtin. Ne parlent-ils pas le même patois roman à l'exclusion de tout dialecte germanique ?... Au surplus, ne sont-ils pas Lorrains d'origine ?... Ce que presque tout le monde ignore, en effet, c'est que les communes du Bonhomme, Lapoutroie, Freland, Labaroche, de même qu'une partie de Sainte-Marie-aux-Mines, étaient des enclaves du duché de Lorraine en Alsace et qu'elles ne

1 GRAVIER : *Histoire de la ville épiscopale et de l'arrondissement de Saint-Dié*, p. 88

sont devenues françaises qu'en 1766, cent ans après l'annexion de l'Alsace (1648).

Faut-il s'étonner après cela que, parlant des habitants du Bonhomme et du canton de Lapoutroie, on ait conservé sur notre versant l'habitude de dire « ceux de l'autre côté » ?... Ce sont bien des Lorrains de l'autre côté des monts.

Plus coquet que la plupart de nos villages vosgiens, le Bonhomme, niché au creux des monts, dans un cadre de forêts, avec des fermes opulentes aux toitures d'ardoise essaimées aux alentours, offre l'image d'un lieu pittoresque et plaisant.

La tête des Faux, fameuse après les combats de 1914-18, et, lui faisant pendant à gauche, la croupe du Brézouard, le dominent de leurs lourdes masses.

Encaissé au fond du sillon où se précipite la Béhine, rivière cascadeuse issue du col du Louschbach, le village s'étire sur un bon kilomètre, le long de la route en pente. Si étroit est le couloir où se font face les maisons qu'il leur faut s'adosser à la côte abrupte. Pour se frayer passage, la route, de son côté, se voit obligée d'enjamber plusieurs fois la rivière.

Les constructions n'ont rien du type alsacien ; il s'y révèle un souci de bon goût et de propreté qui leur confère une grâce avenante. Comme la vie doit être douce en ce vallon paisible de la montagne !... L'impression s'empare de qui vient au Bonhomme pour la première fois.

Le village, deux fois détruit en un demi-siècle, a connu de pénibles vicissitudes. Un gros incendie attisé par le vent l'avait, en majeure partie, réduit en cendres quelques années avant 1870. Il devait souffrir davantage encore pendant la guerre 1914-18.

Après avoir eu la joie délirante de revoir nos pantalons garance, pendant quelques semaines, au moment de l'offensive d'Alsace, le Bonhomme était retombé aux mains des Allemands qui l'occupèrent jusqu'à l'Armistice.

Quel spectacle navrant s'est offert aux yeux de ceux qui ont pu alors visiter le pays !... Les magnifiques fermes du voisinage portent la trace de terribles combats ; il n'en reste que des murs croulants.

Au village, dont les habitants avaient été évacués, la plupart des maisons ont été incendiées par le bombardement français ; les autres portent des plaies béantes. Il faut dire que l'ennemi avait fait du Bonhomme une forteresse avec tranchées souterraines et abris bétonnés dans le rocher. Il a fallu tout détruire pour l'en déloger. L'église, criblée d'obus, a le plus, souffert...

Et, pour la seconde fois, le Bonhomme renaissait de ses cendres.

…....

En juin 1940, le vent de la débâcle ramenait les Allemands au Bonhomme. On n'a pas oublié qu'ils considéraient l'Alsace comme province reconquise et avaient rétabli la frontière de 1871. Combien leur joug dut-il paraître pesant à nos frères « de l'autre côté » soutenus, pendant quatre ans, par l'invincible espérance d'une délivrance dont ils ne doutèrent jamais !

Les combats livrés pour cette délivrance laissaient heureusement leur joli village intact.

*
* *

Comme toutes les localités alsaciennes-lorraines portant des noms à consonance française, le Bonhomme perdit son appellation quand il passa sous la domination allemande, en 1871. Le nom germanique dont il fut affublé, quarante-sept ans durant, avait du

moins le mérite de respecter la tradition, puisque Die-dolshausen signifie le village de saint Dié.

…....

De passage au Bonhomme, il y a quelque soixante ans, j'avais remarqué, appendu au mur d'une des dernières maisons du bas du village, du côté gauche, vers l'aval, un petit panneau assez grossièrement peint sur bois qui représentait un évêque, mitre en tête et crosse en main. Au-dessous, cette légende que je reproduis de mémoire :

« Avant de franchir les Vosges, saint Dié a trouvé un abri dans cette maison en l'an 660 et fait jaillir à la cave une source qui ne tarit jamais. »

Venu au Bonhomme maintes fois depuis quarante ans, je n'avais plus trouvé la maison ni l'inscription.

Au cours d'une récente visite, j'eus la curiosité d'interroger à ce sujet le vieux sacristain de l'église : « Je me souviens parfaitement, me fut-il répondu, du panneau et de l'inscription. La maison en question, désignée au pays sous le nom de Maison saint Dié avait, en effet, un puits à la cave ; l'eau n'y manquait jamais. Elle a été détruite par un incendie vers 1908 ou 1909. Une construction nouvelle assez récente, plus rapprochée de la route, s'élève maintenant à sa place que marque exactement un garage. On ne trouve plus de trace de la fontaine mais, pour les anciens du pays, le bâtiment actuel s'appelle toujours la Maison saint Dié. »

*
* *

Treize siècles après sa venue, Déodat ou saint Dié, fondateur du village, est toujours tenu en grande vénération par les montagnards du Bonhomme, premier village d'Alsace.

Vous ne manquerez pas, quand vous visiterez leur église — elle en vaut la peine — de jeter un regard admiratif sur les peintures murales du chœur qui retracent les épisodes principaux de la vie du saint ermite, entre autres sa station au pays[1].

Ainsi, des deux côtés de la chaîne, vit toujours le souvenir du pieux anachorète : chez nous, dans le nom de l'importante cité qui lui doit sa naissance ; chez nos amis d'Alsace, par l'hommage rendu à la bienfaisance de celui qu'ils appelaient le Bon Homme.

1 Les sept peintures sur toile marouflée de l'église du Bonhomme qui représentent les étapes de la vie de Déodat datent de 1898. Elles sont l'œuvre de GANIER, ancien juge d'instruction à Épinal, retiré à Rothau, et qui signait TANCONVILLE, du nom de son château des environs de Cirey. Détériorées pendant la guerre 1914-1918, elles furent restaurées par A. MINOUX, de Ménil-en-Xaintois. (G. Baumont et A. Pierrot, Iconographie de Saint-Dié, p. 14).

AU VAL DES FRÊNES

À mes compatriotes Fraxiniens

AU pied de la montagne d'Ormont, dans le large vallon où s'assied aujourd'hui la ville de Saint-Dié, qui lui doit sa naissance et son nom, l'évêque Déodat ou Dieudonné, avait bâti un monastère en un lieu appelé auparavant les Jointures, parce que le ruisseau de Robache y mêle ses eaux à celles de la Meurthe.

Le pays, traversé par une ancienne voie romaine, avait eu autrefois une faible population pastorale. Depuis les invasions barbares, il était presque complètement inhabité. Les sapins avaient envahi jusqu'au fond des vallées. Quelques êtres humains gîtaient misérables en cette solitude. Plus nombreuses étaient les bêtes de la forêt.

Cette sauvage contrée appartenait au roi mérovingien Childéric qui n'en tirait aucun revenu. Déodat, issu d'une noble famille d'Austrasie, avait connu jadis le monarque. Désireux de lui être agréable, ce dernier lui fit donation, en toute souveraineté, du Val de Galilée comprenant les vallées de la Haute-Meurthe, de la Morte, de la Fave et de leurs affluents, à partir de leur source sur la crête des monts vosgiens.

Grande était la réputation de sainteté du bon père Déodat. Aussi voit-il accourir, pour se placer sous sa discipline, nombre de pieux

personnages fuyant l'agitation du monde. Sous le froc monacal, ces hommes partagent leur temps entre la prière et le travail de leurs mains. En peu d'années, les moines sont devenus si nombreux que la maison des Jointures ne peut les contenir. « Comment les loger tous ?... » se demande Déodat qui ne veut renvoyer personne.

Selon son chroniqueur, « *il advisa de singulière et vrayment pieuse prudence d'ériger quelques cellules en plusieurs endroits du Val de Galilée. Et, de fait, il y establit certain nombre de religieux qui commencèrent à essarter les bois, défricher et labourer la terre la plus voisine de leurs cellules* »[1].

On verra, par la suite, des colons s'approcher des cellules, véritables fermes-écoles, joindre leurs efforts à ceux des moines, cultiver la terre, se construire des habitations pour eux et leur bétail. Le temps venant, ces petites agglomérations rurales prendront forme de villages.

Les moines colonisateurs sont à l'origine du peuplement et de la prospérité de la région montagneuse vosgienne. Ils ont défriché et assaini les vallées, attiré autour des monastères une population agricole et industrieuse qui venait chercher dans les solitudes de la montagne une sécurité qu'elle ne trouvait pas dans la plaine. C'est par les moines que furent fondés les villes de Saint-Dié, Luxeuil, Remiremont, les bourgs de Senones, Étival, Moyenmoutier.., et combien d'autres villages !...

Cette prospérité fut l'œuvre de longs et infatigables efforts. Il fallut plusieurs siècles pour que les Vosges devinssent une contrée

1 Jean RUYR, *Recherches des Sainctes Antiquitéz de la Vosge* - 3e partie. Livre 7, p. 208.

Sur les Hautes-Chaumes

peuplée et productive, pour que l'agriculture s'y développât, pour que les sapins fissent place aux moissons et aux pâturages.

Courbé sous le faix des ans, le bon Déodat ne laissait pas de prendre le bâton de pèlerin pour visiter, chacun an, ses religieux dispersés en différents endroits du Val de Galilée[1].

Fondue la « neige du coucou », avril avait reverdi le gazon. Sous les buissons se cachaient violettes et pervenches ; les pelouses se piquaient d'anémones et de primevères souriant au soleil printanier. L'air était calme et doux animé de vols d'insectes et de pépiements d'oiseaux. Dans le ciel bleu flottaient de légers nuages blancs... Le temps des tournées pastorales était venu.

Parti, ce matin-là, à « la pique du jour », le saint vieillard remontait la Meurthe, visitait au passage les ermitages de Sainte-Marguerite et de Saint-Jean-Baptiste, ce dernier situé en un lieu marécageux couvert de saules, qu'on a surnommé Saulcy. De là, il quittait la rivière pour s'enfoncer dans un vallon plus étroit, entre des croupes allongées. Le frère Jacques y avait bâti une cellule dédiée à saint Jacques, son patron. Le lieu était commode pour le pâturage. Déjà plusieurs colons étaient venus s'y établir avec leurs bêtes. Ils faisaient un peu de culture. L'ermite — un savant homme qui les aidait de ses conseils — avait baptisé le lieu du nom de « Mandra » tiré d'un mot grec qui signifie retraite du bétail, et le ruisseau qui fluait dans le val de celui de « Mandrasel »[2].

---

1 Les cellules monastiques étaient au nombre de quinze : Bertrimoutier (Saint-Jacques), Provenchères (Sainte-Catherine), Colroy (Saint-Jean-Baptiste), Lusse (Saint-Jean), Wisembach (Saint-Barthélemy), Laveline (Assomption de Notre-Dame), Mandray (Saint-Jacques et Saint-Martin), Fraize (Saint-Blaise et Notre-Dame), Clefcy (Sainte-Agathe), Anould (Saint-Antoine), Saulcy (Saint-Jean-Baptiste), Saint-Léonard (Saint-Pierre et Saint-Liénard), Taintrux (Saint-Georges), Sainte-Marguerite, Saint-Dié (Saint-Martin). D'après RUYR, ouv. cité, p. 208-213.

2 D'après RUYR. Ouv. Cité.

À Mandray, l'évêque partage fraternellement la collation frugale de son disciple : laitage, racines, pain d'orge... Fatigué, il se repose quelque temps avant de reprendre sa route.

Accompagné du frère Jacques qui guide ses pas jusqu'au sommet, il va maintenant franchir la côte de Mandramont, couverte de sapins, pour aller visiter là-bas, au midi, le frère Blaise envoyé depuis peu dans la haute vallée de la Meurthe, en un lieu non exploré encore.

Que la montée est rude et la marche difficile dans l'inextricable sous-bois des ronces et des buissons !... Voici enfin la crête et la descente sur l'autre versant, heureusement moins accidenté... À mi-pente, une large éclaircie de la forêt laisse entrevoir une vallée entièrement boisée. Dominée à l'orient par un rempart de hauts sommets encore ourlés de neige, qui s'abaissent en amphithéâtre, elle se révèle, aux yeux de Déodat, comme un vaste cirque aux harmonieux contours où viennent se joindre les eaux des vallons tributaires. Magnifique panorama qui retient longtemps son admiration !

N'y avait-il aucun habitant en ces lieux privilégiés de la nature au moment où le frère Blaise y bâtissait son ermitage ?... La situation de la vallée, facile d'accès, riche en herbages, bien exposée au soleil sur son versant méridional, y avait peut-être auparavant attiré quelques familles de pasteurs. Sans doute s'étaient-elles fixées au pied de la petite côte qui s'appela — et qui s'appelle encore — la Costelle. Ce sera le noyau de la future agglomération. Un peu en aval, sur un petit tertre voisin de la rivière, Blaise, l'ermite, avait, de ses mains, élevé son prieuré fait de grosses pierres jointoyées de « terre grasse ».

Toute la côte au-dessus était couverte de frênes qui avaient trouvé là un habitat favorable. Ces arbres, à l'écorce grise et crevassée, n'avaient pas encore revêtu leur feuillage, mais leurs gros

bourgeons noirs et anguleux étaient sur le point de s'ouvrir aux souffles du renouveau.

*
* *

Assis côte à côte sur des troncs d'arbre, devant la cellule surmontée de la croix, devisaient les deux moines :

« Comment s'appelle ce pays-ci ?.., demandait Déodat à son disciple.

— Mon père, répondait-il, je ne lui connais pas de nom.

— N'avez-vous pas songé lui en donner un?...

— Si fait.., mais ne sais lequel choisir...

— Puisque nous sommes au val des frênes, pourquoi ne lui donneriez-vous pas le nom de l'arbre si répandu en ces parages ?.. ».

……

C'est ainsi que le premier établissement de la vallée s'appela Fraxia, du nom latin fraxinus (le frêne). Fraxia, nom primitif du village, a subi les variations que lui ont imprimées les siècles pour se fixer sous sa forme actuelle Fraize. Il s'ensuit que les habitants de Fraize sont des Fraxiniens et non des Fraiziliens, comme on les dénomme parfois, au mépris de l'étymologie et de l'histoire[1].

Placée sous le patronage de saint Blaise et de Notre-Dame, la huitième cellule du Val de Galilée, dite Fraxia, n'a été longtemps qu'une annexe de celle de Mandra où la population primitive était plus importante. Ceci explique que Mandray a eu son église longtemps avant Fraize.

---

1 Même étymologie dans Frenelle, Frenois, Fresse-sur-Moselle (Vosges), Fresse (Haute-Saône), Frasne (Doubs), Fresne-en-Voëvre (Meuse), Fraisne-en-Xaintois (M.-et-M.), etc., qui tirent leur nom du frêne.

Mais le labeur soutenu du frère Blaise et de ses successeurs devait transformer le Val des Frênes, y améliorer les conditions de l'existence. Il avait fallu d'abord abattre les arbres.., défricher le fond de la vallée.., aplanir le terrain.., assécher les prés en traçant un lit à la rivière dont les eaux vagabondes se traînaient parmi les obstacles. Plus tard, tout en débarrassant le pays des fauves qui l'infestaient, on songea à bâtir des maisons de pierre pour remplacer les cabanes de troncs d'arbres.., à aménager les prés et à régler l'irrigation.., à soutenir par des talus les champs en pente... Œuvre immense accomplie sous la direction des moines par la main des colons !

On lit le nom de « Fraxe » dans les titres du XIe siècle. À ce moment, la population a considérablement augmenté. Elle forme un vrai village. De même qu'à Mandray, on y cultive la vigne sur les coteaux exposés au midi. Mais la terre ne pouvant plus nourrir tout le monde, les derniers venus ont remonté la vallée, se sont établis à Plainfaing, et ont poussé le défrichement jusqu'au Valtin, au pied des Hautes-Chaumes.

Toute cette région, autrefois propriété du Chapitre de Saint-Dié, successeur des moines de Déodat, appartient alors à des seigneurs laïcs : c'est le Ban de Fraize. De cette époque (XIe ou XIIe siècle) date la construction présumée de la primitive église de Fraize, à l'emplacement même de la cellule du frère Blaise. Mandray perd son rang d' »église matrice »[1] et n'est plus, à son tour, qu'une annexe de l'immense paroisse de Fraize de quatre lieues d'étendue. Les curés des Val des Frênes vont, chaque semaine, y dire la messe dominicale.

Très pénible était le service de cette annexe. Le sentier, que suivait le curé ou son vicaire pour se rendre à Mandray, porte encore le nom de « Voie le Prêtre ». De l'église, il grimpait, en droite ligne jusqu'au sommet de la montagne, une côte en plein

1 Suivant l'expression de RUYR.

soleil. Il y avait de quoi essouffler et mettre en nage l'homme le plus robuste. Il lui fallait ensuite descendre, sous l'ombrage des sapins, l'autre versant très rapide.

Échauffé comme il l'était, il risquait fort de contracter un refroidissement dans la fraîcheur de la forêt. De fait, sept ou huit curés consécutifs étaient morts de pneumonie en peu d'années. Ému de cette situation, le Grand-Prévôt du Chapitre sépara Mandray de l'église de Fraize pour l'ériger de nouveau en paroisse (1667). C'était le commencement du démembrement de l'église de Fraize. Vingt ans après (1689), le Valtin s'en détachait à son tour. Au siècle suivant, c'était le tour de Plainfaing (1782) d'avoir son église. Ainsi s'achevait la dislocation de la vaste paroisse. Au temporel, la seigneurie du Ban de Fraize subsistera jusqu'à la Révolution.

*
* *

Commencée, il y a plus de douze siècles, autour de la cellule de Blaise l'ermite, l'histoire des humbles paysans du .Val des Frênes, parvenus à force de labeur à tirer leur subsistance de la glèbe nourricière, a connu maintes vicissitudes. Des éclairs tragiques ont traversé plus d'une fois leur rude vie ; plus d'une fois, les Fraxiniens ont dû prendre les armes pour défendre leur terre et leurs biens. Au débouché du col du Bonhomme, leur village ne se trouvait-il pas sur le chemin naturel des invasions venues de l'Est ?

En 1476, les Bourguignons de Charles le Téméraire se sont rués sur notre Lorraine. Des Vosges à la Meuse, le pays est infesté d'ennemis qui le livrent au pillage. Mais voici qu'un laboureur de Bruyères donne le signal de la révolte ; par un coup de main audacieux, il reprend la ville aux Bourguignons.

Le capitaine Harnexaire, qui l'a aidé dans son entreprise, vient délivrer Saint-Dié. L'espoir renaît... Dans la montagne, les

populations se soulèvent, chassent l'envahisseur. Le duc René, qui avait dû fuir, rentre dans ses États par le col du Bonhomme. Les gens de Fraize l'acclament au passage et fournissent des soldats à leur prince. Quelques semaines après, ils prendront part, avec les Lorrains fidèles, à la bataille victorieuse où périt, devant Nancy, l'orgueilleux duc de Bourgogne (1477). La Lorraine est sauvée !...

Cent ans après, la haute vallée de la Meurthe, est envahie par les Rustauds, bandes de paysans allemands révoltés qui vivent de brigandage et sèment l'effroi sur leur passage. Le duc Antoine accouru les refoule en Alsace où ils sont anéantis. Au retour de cette expédition, une partie de son armée traverse le Ban de Fraize (1525).

L'invasion suédoise et française, au XVIIe siècle, devait être pour les Fraxiniens, la plus cruelle et la plus terrible épreuve de leur histoire. Venus d'Alsace, les « Houèbes » (Suédois) ravagent périodiquement la contrée. Au Val des Frênes, des hommes courageux organisent la résistance.., arrêtent un moment les envahisseurs. Accablés sous le nombre, ils abandonnent leur village incendié pour aller vivre, comme des fauves, au fond des forêts où ils périssent presque tous de faim et de misère. Le pays dépeuplé mettra un siècle à se relever de ses ruines, mais les gens de Fraize ont sauvé l'honneur et mérité du duc Charles IV le surnom de « Héros »[1].

...Janvier 1814, invasion des Alliés. Une division bavaroise passe le col, cantonne plusieurs jours à Fraize. De lourdes réquisitions pleuvent sur l'habitant.

...Venue la Grande Guerre, Fraize se trouve, en août 1914, à la pointe des combats. Pendant quinze jours, on se bat furieusement à Mandray pris.., repris.., perdu.., reconquis... L'héroïsme des chasseurs alpins stoppe l'ennemi sur la crête des Journaux. Le Val

1 D'après la version d'Eugène Mathis : Les Héros ; Gens de Fraize.

des Frênes est bombardé.., il restera inviolé ! Dans l'amour de leur petite patrie, 194 Fraxiniens ont donné leur vie pour la grande.

...Douloureuse stupeur, en juin 1940, à l'arrivée des Allemands qui dévalent du col du Bonhomme... Ils seront, durant quatre années d'occupation, des hôtes indésirables et redoutés... La Libération de novembre 44 est le dernier acte du drame. Nouvel Attila, le Germain en retraite laisse derrière lui la terre brûlée : Saint-Dié flambe !... Anould, Clefcy, villages les plus proches, sont incendiés avec méthode... Le feu s'arrête là ! Fraize est préservé ! Protection divine ?... Simple jeu du hasard ?... Si l'on opte pour le hasard, peut-on dire qu'il fut providentiel ?...

*
* *

J'imagine l'étonnement d'un des premiers colons revenant contempler, des hauteurs de la Beurée ou des Sèches-Tournées, l'œuvre des cinquante générations qui lui ont succédé sur cette terre. Sans doute reconnaîtrait-il les grandes lignes du paysage : les monts vosgiens drapés de vert sombre s'infléchissant doucement pour ceinturer la belle vallée largement étalée à ses pieds que le travail de l'homme lui présente sous un aspect nouveau.

Des peuplements de frênes et d'arbres feuillus qui couvraient, de son temps, le coteau subsistent seulement quelques bouquets d'arbres entre des champs cultivés et des fermes blanches. Sur le versant au Nord, les « hagis » de sapins descendent encore presque au bas de la pente.

Au fond de la dépression se pressent les toits rouges d'une cité que domine, de sa masse imposante, une construction géométrique flanquée d'un donjon carré d'allure moyenâgeuse... Cette usine monumentale.., ces hautes cheminées de brique qui crachent la fumée dans le ciel, sont l'expression de la conquête par l'industrie, au siècle dernier, d'un village jusque-là exclusivement agricole.

Pour abriter une population accrue, il lui a fallu s'étendre dans tous les sens, s'étirer vers l'amont et vers l'aval.

Là où était naguère l'ermitage du frère Blaise, le vieux clocher bulbeux étend son ombre tutélaire sur le champ où se sont couchés, la tâche remplie, ceux qui ont fait ce qu'il est du Val des Frênes.

*
* *

Parrainage de choix que celui du frêne !... Le frêne est noble ! Le laboureur lui doit le timon de son araire, la roue de ses chars, le manche de ses outils... Les guerriers en ont fait le bois de leurs lances et de leurs boucliers, la hampe du drapeau... Tout est force, tout est loyauté en cet arbre : racines puissantes.., tronc robuste.., port altier.., écorce rugueuse.., fibre résistante et nerveuse. Ne symbolise-t-il pas les Vertus de la race : vigueur physique.., attachement à la terre des ancêtres.., réserve native.., rude franchise.., ténacité du labeur.., continuité de l'effort ?

Le Pont des Fées

LA ROCHE DU PAGE

(XIe Siècle)

À Madame et Monsieur Charles Lemarquis,
Affectueusement

L'AN de l'Incarnation mil cinquante-septième, messire Gérard d'Alsace, duc de Mosellane[1], au retour d'une expédition heureuse contre son vassal Rollon, sire de Rollainville, qui rançonnait le Xaintois, se reposa quelque temps en son castel de Châtenois.

Puis, hanté par le désir de chasser les grands fauves, son plaisir favori, il s'achemina, dans ce dessein, vers la forêt de Vôge et s'en vint, aux environs de la Saint-Jean d'été, séjourner avec sa suite en la tour qu'il avait fait édifier sur un tertre[2], proche le lac qui porte maintenant son nom, dans le lieu le plus désert et le plus sauvage que l'on pût voir. Aurochs, sangliers, élans, cerfs, ours, loups s'y multipliaient à souhait.

1 Gérard d'Alsace, premier duc héréditaire, reçut de l'empereur Henri III, l'investiture du duché de Haute-Lorraine ou Mosellane en 1048.

2 A l'exemple des premiers Carolingiens, le duc aimait chasser dans les profondes et giboyeuses forêts des Vosges. On lui attribue la construction d'une tour destinée à servir de rendez-vous de chasse dont les fondations ont été retrouvées, à l'emplacement de la chapelle du cimetière (ancienne église paroissiale). S'il n'est pas positivement le fondateur de Gérardmer, Gérard d'Alsace a, croit-on, donné au lac son nom qui est devenu celui de l'agglomération.

Autour de la magnifique nappe d'eau dont les ondes, agitées d'un léger frisselis, se nuançaient, à chaque heure du jour, de teintes différentes sous les feux du soleil, régnaient les sapins. Leurs sveltes colonnades vibraient sous la brise qu'elles parfumaient de résine. Çà et là, des troncs antiques, couverts de lichens et de mousses chevelues, s'inclinaient comme des vieillards sous le faix des ans. Nul bruit ne troublait le silence sacré de la sylve, si ce n'est — quand le soleil d'aplomb émouvait ses profondeurs secrètes — des piétinements de bêtes, des chants d'oiseaux, des bruissements d'insectes.

C'est là que, le jour même de son arrivée, messire Gérard s'en fut chasser l'élan et le cerf qui foisonnaient sur ces rives aux clairières herbeuses.

Dédaigneux d'un gibier craintif et sans défense, il prit, le lendemain, une direction opposée, dans l'espoir d'y goûter l'émotion d'une chasse à l'aurochs.

Aux premiers traits de l'aurore, la troupe se mit en marche vers l'orient.

Dressé sur son grand palefroi noir, messire Gérard tenait la tête de la caravane. C'était un homme de haute stature, aux traits rudes, à la mine altière, à la main lourde. Contenues, mais terribles étaient ses colères.

Toute mignonne sur sa haquenée isabelle, Hedwige de Namur, sa femme, une damoiselle de haut lignage, aux traits fins et délicats, aux yeux profonds et rêveurs, dont les cheveux blonds encadraient, de leurs boucles soyeuses, une figure souriante — bien qu'un peu pâle sous le hennin garni de dentelle — paraissait une enfant aux côtés de son gigantesque époux. On la savait douce et pitoyable aux pauvres gens.

Derrière le maître venait Hermann, son écuyer, colossal lourdaud, roux de poil, dont le masque velu laissait voir une double rangée de dents longues et pointues, ce qui lui avait valu le surnom de « Tête de loup ». Aussi vil et hypocrite au moral que laid et repoussant au physique.

Auprès de celui-ci, avec lequel il contrastait singulièrement, chevauchait le gentil page Florimond, un bel adolescent, que dame Hedwige, mariée depuis peu, avait ramené de l'Ardenne natale. Bien découplé dans son justaucorps cerise, il portait haut sur de larges épaules, une tête, au regard clair et droit, qu'ombrageaient de folles mèches blondes débordant de son toquet de velours grenat orné d'une plume de coq de bruyère. Parce qu'il chantait divinement, en s'accompagnant de la viole comme un ménestrel, passait des heures entières à contempler les étoiles au firmament, s'émerveillait à la vue des oiseaux et des fleurs, on le traitait, non sans mépris, de faiseur de chansons et de rêves.

Gontran, le grand veneur, une dizaine d'hommes d'armes porteurs d'épieux ferrés et d'arbalètes, quelques « varlets » à pied, tenant en laisse des dogues féroces et de grands lévriers, complétaient la cavalcade.

*
* *

Quelque temps auparavant, le méchant Hermann, charmé par les grâces de la duchesse, avait osé lever les yeux sur elle. Repoussé avec colère et mépris par la noble dame qui tenait son mari en grand respect, l'écuyer, tout honteux de sa défaite, implora son pardon et, redoutant la colère du maître, demanda que messire Gérard ne fût point instruit de sa fourberie. Miséricordieuse, la bonne dame pardonna... et se tut.

La rage au cœur, Hermann s'était promis de se venger. Cette chasse, songeait-il en son âme de reptile, allait lui en fournir l'occasion. Sa jalousie n'avait-elle pas, souventes fois, remarqué les yeux bleu pervenche du beau page Florimond recherchant ceux de sa maîtresse qui ne se dérobaient point à cette adoration muette ?... Attirés l'un vers l'autre par leur communauté d'origine, des affinités pareilles et une même délicatesse de sentiments, la duchesse et son page n'avaient-ils pas, au surplus, de longs et fréquents entretiens ?... Leur innocence n'en faisait point mystère.

Feignant un dévouement sans bornes à son seigneur, l'écuyer n'avait pas manqué de l'aviser, dans le plus grand secret, du danger que courait le bon renom de madame la duchesse. Ses insinuations perfides n'avaient que trop porté leurs fruits, et le soupçon était entré dans l'âme du duc.

*
* *

Laissant, à gauche, le profond sillon où se ruait la Vologne, on remonta la vallée.

Un instant, la chevauchée fit halte auprès d'une large roche plate où — plus de deux siècles auparavant — s'était assis l'empereur à la barbe chenue. L'empreinte du pied de son cheval s'y voyait toujours[1]. Là, on découpla les chiens qui, aussitôt, s'élançaient sur la trace des loups nombreux en ces parages.

Puis le défilé se fit plus resserré, ne laissant place qu'au torrent dont les ondes fougueuses se frayaient péniblement un passage entre d'énormes blocs granitiques pour se précipiter, d'étage en étage, en cascades écumantes, dans un gouffre circulaire aux parois verticales, où leur tourbillon faisait jaillir une buée vaporeuse[2].

---

1 Pierre Charlemagne.

2 Le Saut des Cuves.

La sauvage majesté du lieu où, sous les troncs énormes des sapins branchus, régnait une demi-obscurité, le fracas des flots bondissants, faisaient passer dans l'âme des pensées d'une mélancolie délicieuse. Dame Hedwige et son page y furent seuls sensibles.

Comme ils étaient restés en arrière afin de jouir plus longtemps du spectacle, l'écuyer se rapprocha du duc pour lui murmurer à l'oreille : « Les voyez-vous, monseigneur ?... Sont-ce « patenôtres » que ce Belge maudit débite à madame la duchesse ?... Point n'est besoin d'être grand clerc pour le deviner !... »

Le courroux du maître éclata : « Par Satanás !... Qui donc me débarrassera de ce songe-creux ?... Cent sols d'or donnerais pour qu'il se rompe le cou dans la montagne...

— Suffit, monseigneur !... J'entends !... ». Et, sans un mot de plus, sombre, Gérard pressa son cheval.

À ce moment, de furieux abois déchirèrent le silence sur la rive opposée : « Les chiens ont levé un aurochs ! » affirma maître Gontran pour qui la vénerie n'avait pas de secrets.

Passée à gué la rivière en amont de la cataracte, la troupe se porta dans la direction de la meute.

Dans un entassement de blocs glaciaires que la mousse rongeait comme une lèpre, de lourds enchevêtrements de troncs et de racines formaient, en cet endroit, un âpre chaos où, çà et là, des buissons de houx dardaient les piquants de leurs feuilles métalliques. Avec des souplesses de reptiles, les ronces se glissaient parmi les pierres et les broussailles. Par dessus le tout, les sapins, qui semblaient se prêter main-forte pour la défense des hôtes de la forêt, formaient, de leurs branches entrecroisées, un dais

impénétrable et rigide. Force fut de mettre pied à terre et d'attacher les montures.

L'épieu en main, le coutelas à la ceinture, messire Gérard et ses féaux se jetèrent dans ce dédale sur les traces de la bête traquée, cependant que Florimond, tenant les rênes de madame la duchesse, l'aidait à descendre de cheval et, sur sa prière, accompagnait ses pas dans un vallon voisin d'où l'on pouvait suivre la chasse.

Remontant la combe paisible ombragée de hêtres séculaires, aux longues barbes vert de gris, ils cheminaient maintenant sur une épaisse jonchée de feuilles mortes qui bruissaient sous leurs pas. À leurs pieds, le ruissel jaseur s'égarait dans la mousse, mêlant son murmure aux chants d'oiseaux qui tombaient du feuillage.

Madame Hedwige rompit le silence : « Vous souvient-il, damoiseau, de ce trouvère qui nous conta si « gentement », en un castel des Hautes-Fagnes, les merveilleuses chasses de mon aïeul Carolus et de ses preux, en cette forêt de Vôge ?...

— Fraîche mémoire en ai gardé, madame la duchesse... Et, si j'ai bonne souvenance, n'est-ce point en cette rivière de Vologne, proche le castel de Champ-le-Duc, que l'on trouve les perles aux reflets irisés dont se paraient les filles du grand empereur ?...

— Si fait, beau page !

— Notre sire duc nous mènera-t-il de ce côté pour regagner Châtenoy ?...

— Point ne sais ; mais, en ce cas, le prierai me bailler un collier de ces perles qu'on dit moult jolies et seyantes à ravir... Vous plairait-il, Florimond, en posséder une ?...

Il n'est pour moi, madame la duchesse, si jolies perles que vos beaux yeux !... ».

Ainsi devisant, madame Hedwige et son page gagnaient une sorte de plateau où la fantaisie de la nature avait ménagé une clairière herbeuse. À leur droite, se dressait un promontoire rocheux, facilement accessible de ce côté, d'où la vue pouvait plonger sur toute la vallée.

Ils en gravirent les escarpements, la main de Florimond écartant les ronces sur le passage de la bonne duchesse, ou se tendant vers la sienne pour l'aider à escalader les rochers.

Au sommet, un double cri d'admiration leur échappa. De la grosse moraine à tête aplatie, sur laquelle ils venaient de prendre pied, l'œil découvrait à l'occident la tour de messire Gérard émergeant de la sylve ; tout auprès, le lac de cristal scintillait au fond de sa conque d'émeraude. Vers l'est — entre des monts arrondis qu'escaladaient en files serrées les sapins — sommeillait un second lac, de forme allongée, aux ondes teintées d'ardoise[1]. Barrant l'horizon, un lourd sommet, encore casqué de neige, le dominait de sa masse chauve[2].

C'était le temps où la jeune frondaison des hêtres parsème d'îlots vert tendre la verdure sombre des sapins. Sur le relief de l'immensité végétale, dressant par myriades ses pointes vers le ciel, le soleil peignait des touches d'ombre et de lumière d'une harmonieuse symphonie. Longuement, les yeux émerveillés de la duchesse et du page détaillèrent ce panorama féerique...

S'étant penchée au bord du rocher qui dévalait en pente abrupte vers le val, madame Hedwige découvrit, dans une anfractuosité de la pierre à vingt pieds au-dessous, une de ces charmantes anémones des Alpes dont les pétales ont en partage la blancheur des neiges.

---

1 Lac de Longemer.

2 Le Hohneck.

Comme elle s'extasiait sur la joliesse de la fleur, Florimond — pour qui ses moindres désirs étaient des ordres — se mit en devoir de l'aller quérir.

« Pour l'amour de moi, beau page, n'en faites rien !... ». Mais déjà le damoiseau, s'agrippant aux aspérités du roc, descendait audacieusement. Épouvantée..., prise de vertige, dame Hedwige recula...

Florimond n'est plus qu'à une coudée de la fleurette. Arc-bouté contre le rocher à pic, le pied posant sur une étroite saillie de la pierre, il va l'atteindre de son bras tendu...

Pauvre damoiseau !... S'il pouvait voir, en cet instant, s'allumer de haine l'œil du sinistre Hermann tapi derrière un buisson de genièvre..., qui les a suivis et épiés !...

Poussée par la main du félon, une grosse pierre a roulé du haut de la roche... Sous le choc, le page a lâché prise... Un cri éperdu auquel fait écho une exclamation d'indicible effroi !... Emporté dans une chute vertigineuse, le pauvre corps roule..., saute..., bondit..., rebondit, pour aller se fracasser, cent pieds plus bas, aux troncs des premiers sapins...

La bonne duchesse est tombée en pâmoison, cependant qu'une voix sourde murmure en s'éloignant : « Ainsi passe la justice de notre sire !... ».

Deux heures après, les gens de chasse, battant la forêt à la recherche de madame Hedwige, la trouvaient étendue sans connaissance sur le rocher au pied duquel gisait le corps déchiré du beau damoiseau.

Inconsolable de la fin tragique du doux confident de ses rêveries, la bonne duchesse se réfugia dans la prière et les bonnes œuvres.

Après la mort de messire Gérard, elle prit le voile au prieuré de Châtenoy qu'elle avait fondé, et qui recueillit son dernier souffle[1].

*
* *

Promeneurs séduits par la beauté du site..., poètes qui venez y rêver..., amoureux qui échangez là-haut de tendres serments..., vous tous qui montez à la Roche du Page[2] pour admirer, chanter ou aimer, penchez-vous sur le rebord de la pierre bise..., sondez du regard la profondeur des éboulis rocheux... N'entendez-vous pas monter de l'abîme la plainte déchirante du gentil damoiseau qui périt en ces lieux pour l'amour de sa dame ?...

1 La sépulture de la duchesse Hedwige a été retrouvée en 1815 dans le cloître de l'ancienne église de Châtenois.

2 Commune de Xonrupt-Longemer.

DE L'OR SUR LES PRÉS

En mémoire de Paul Elbel,
promoteur de la Fête des Jonquilles, à Gérardmer

IL y a mille ans de cela, le pays de Gérardmer, couvert d'épaisses et profondes forêts, confiné entre des monts escarpés, isolé de toute voie de communication, était sauvage et désert. Les fauves, qui pullulaient dans cette solitude, y attirèrent les grandes chasses de l'empereur Charles et de son fils Louis le Pieux qui aimaient, entre deux campagnes, venir se reposer des soucis du pouvoir et des fatigues de la guerre en leurs résidences estivales de Champ-le-Duc et de Remiremont pour se livrer à leur plaisir favori dans la sylve vosgienne.

Des traqueurs de leur suite s'étaient fixés sur la rive orientale du lac et les bords de la petite rivière qui en découle. L'abondance lu gibier les avait-elle tentés ?... Espéraient-ils, en ces temps troublés, trouver dans ce désert une sécurité relative ?... Ou bien, subissaient-ils déjà l'attirance charmeuse qui devait plus tard faire la fortune de Gérardmer ?...

Après avoir défriché le coin de terre qu'ils disputent aux hôtes de la forêt, ces hommes y élèvent de misérables cabanes en troncs d'arbres tapies au ras du sol.

Rien de moins compliqué que leur existence : comme les peuplades primitives, ils se vêtent de peaux de bêtes, se nourrissent du produit de leur chasse et de leur pêche. La forêt regorgeant de gibier, le lac poissonneux pourvoient amplement aux besoins alimentaires. S'étant rendu compte plus tard des inconvénients d'un régime carné trop exclusif, ils sentiront la nécessité de cultiver la terre, reculeront les limites de la forêt, élèveront du bétail, sèmeront les légumes et le seigle.

Si simple est leur vie qu'ils ignorent jusqu'à l'usage de la monnaie, toutes leurs transactions se faisant par voie d'échange.

C'est la hotte au dos que, gravissant les monts abrupts, glacés pendant six mois de l'année, ils franchissent la haute barrière des Chaumes pour troquer aux Alsaciens un quartier de venaison ou un barillet de truites contre un peu de farine, des armes, des outils.

Dur et périlleux voyage qu'ils n'entreprennent jamais, sans entrer au passage dans la chapelle de l'ermite, « jouxte » le lac de Longemer, pour prier saint Barthélémy, patron du lieu, et se mettre sous la sauvegarde de saint Florent, protecteur des voyageurs contre les bêtes féroces. Et le bon « monsieur saint Florent » ne les abandonnait pas non plus dans les mauvaises rencontres du diable ou de ses suppôts qui hantaient cette région mal famée.

Malheur à qui oubliait son signe de croix en passant au pied de la roche du Diable !... Abandonné de « monsieur saint Florent », le voyageur sceptique ou négligent se sentait enlevé dans les airs comme une légère feuille de bouleau pour retomber ensuite, de mille pieds de haut, dans les eaux sombres du lac de Retournemer, dont les rives s'éclairaient subitement d'une lueur magique.

Insensés, il faut le dire, ceux qui négligeaient de se mettre sous la protection de saint Florent car, outre le diable cornu, poilu, farouche — qui tenait ses assises sur les têtes voisines de Balveurche

et de Fâchepremont — et les diablotins joueurs de mauvais tours, vivait dans la montagne une multitude innombrable d'esprits malins : lutins, « sotrets », gnomes, farfadets. C'était, la nuit, un concert infernal fait de hurlements, de glapissements, de sifflements, de miaulements. Et le passant attardé voyait passer au-dessus de sa tête des visions terrifiantes : dragons ailés au vol lourd et bruyant, horribles sorcières chevauchant des manches à balai pour se rendre au « sabbat ». Il entendait dans les airs l'épouvantable clameur de la « Menée Hennequin », où les cris déchirants des enfants morts sans baptême se mêlaient aux vents déchaînés sur la forêt. Et les sapins gémissant semblaient se mettre en mouvement !...

Parfois, heureusement, l'horrible musique s'arrêtait net pour faire place à une ravissante mélodie qu'on disait venir des bonnes fées rassemblées toutes les nuits pour la danse, sur les flancs du Hohneck. Dans le calme et la blancheur des nuits d'été, se faisaient entendre leurs chants harmonieux, et les clairières de la forêt voyaient se dérouler jusqu'au jour leurs rondes gracieuses.

Car c'était aussi le temps où les fées hantaient nos montagnes : les unes vieilles, laides et maléfiques... ; les autres semeuses de joie, parées de tous les charmes de la jeunesse et de la beauté... ; toutes capables de capricieuses transformations, d'audacieuses entreprises, de réalisations magnifiques ou terrifiantes d'une déconcertante rapidité.

Dominés par mille superstitions où les survivances du paganisme se mêlaient à la foi chrétienne, courbés sous des terreurs mystérieuses, ainsi vivaient les premiers colons de la montagne.

*
* *

Hardi chasseur, habile pêcheur, c'est un rude gars que Joson des Bruches[1]. Sur un corps d'athlète mû par une musculature d'acier, une fine tête de jeune fille qu'ombragent de longues mèches blondes retombant sur les épaules, une tête qu'illuminent de grands yeux bleu clair dont le regard vit intensément.

Pourquoi, ce matin d'arrière-saison, où le vent d'ouest détache les feuilles rousses du hêtre, Joson a-t-il quitté de si bon matin la hutte paternelle ? Chargé d'un cuissot de cerf, il se rend à Munster, au « val Saint-Grégoire », pour en rapporter une hache d'acier et des couteaux de chasse qu'il n'a pu se procurer chez le forgeron de la tribu, habile seulement à façonner fers de lance et pointes d'épieu. Il compte bien être de retour avant la nuit, évitant ainsi toute rencontre fâcheuse.

Quasi impénétrable, hostile avec ses recoins d'ombre et de mystère, est la forêt où il s'enfonce bravement. Ni chemin, ni sente... La berge du torrent dont il remonte le cours, au risque de se rompre le cou parmi les rochers chaotiques, est le seul passage ouvert sur les cols.

Et voici qu'en cette solitude — où le fracas des cascades étouffe le bruit de ses pas — lui reviennent en mémoire les récits des vieux chasseurs pour lesquels la forêt n'a pas de secrets.

N'est-elle pas séjour d'élection des fées, cette sauvage gorge de la Vologne où les plus intrépides ne s'aventurent qu'en tremblant ?... Comment en douter quand on a entendu tant de fois les riverains du lac conter, en se signant, la terrible vengeance de la belle Frida qui habitait jadis le pays ?...

Bâti en une nuit, son manoir, qu'entouraient de magnifiques jardins en terrasse, avait surgi au flanc de la pente abrupte que

1 Les Bruches, ancien lieu-dit sur la rive du lac.

domine l'étroit défilé du Kertoff, là où s'entassent aujourd'hui d'énormes éboulis de rochers.

Vint à chasser par la contrée une troupe de brillants chevaliers. L'un d'eux, égaré dans la forêt, s'en fut, le soir tombant, demander asile au château. Accueilli avec munificence, il fut convié à un splendide banquet. Il était jeune, il était beau !...

Pour être fée, on n'en est pas moins femme..., et Frida se consumait d'amour. Trois jours, elle le retint, trois nuits, elle se pâma dans les bras du beau chevalier... À l'aube du quatrième, celui-ci se prépare à la quitter... Pour le garder auprès d'elle, la fée épuise en vain toutes les séductions, toutes les ressources de son art magique :

« N'entends-tu pas, dit-il, retentir au loin le son de l'olifant qui m'appelle ?...

— Reste, mon doux seigneur ! Mon palais de marbre, mes bains de porphyre, ma vaisselle d'or..., tout est à toi !...

— Partir il faut, quand à guerroyer l'Avare aux Marches de Bohême, notre glorieux sire s'apprête...

— Si tu savais, gentil damoiseau, quels délices te réservent mon cœur et ma puissance !...

— Et que diraient Charles à la barbe fleurie..., et Roland le preux..., et Turpin l'archevêque..., et les barons..., et les paladins, si, par mollesse et caprice de femme, je manquais à « l'ost » des Francs ?...

— Je serai ta servante et tu seras mon dieu !...

— Droiture passe plaisir, vaillance passe amour. Félon qui l'oublie !... ».

Insensible aux attraits..., aux caresses..., aux prières..., aux sanglots..., le chevalier va sortir du palais enchanté, lorsque la fée, furieuse de voir son amour dédaigné, frappe trois coups de sa baguette... Et le palais, les jardins, le chevalier lui-même, sont transformés en masses rocheuses informes. Là où était la demeure merveilleuse s'étend un paysage désolé. Quant à Frida, elle avait disparu sous la terre, changeant en glace les profondeurs de la montagne. C'est depuis ce temps que l'on voit, au Kertoff, la glace se montrant à toute époque de l'année, dans les fissures des blocs de granit[1].

On disait aussi qu'un pont leur manquant pour passer l'eau, les fées de la Vologne avaient entrepris la construction de celui qui, depuis, porta leur nom[2]. Toutes les nuits, elles se réunissaient pour y travailler. Aux voyageurs qui passaient par là, elles faisaient absorber un philtre magique leur ôtant toute volonté. Ils étaient alors forcés de transporter les lourds matériaux dont elles avaient besoin.

Nul œil humain ne devait contempler l'œuvre avant son complet achèvement. Aussi, chaque matin, au premier chant du coq, s'évanouissaient les fées, ne laissant pas la moindre trace de leur travail nocturne.

*
* *

En vrai fils de la montagne, Joson n'a pas froid aux yeux. Secouant la vague appréhension que lui causent ces souvenances, à larges foulées, il poursuit son chemin. Le voici à La Basse de l'Ours où la gorge se resserre, bordée de blocs fantastiques.

---

1 Glacière naturelle du Kertoff, dans la vallée de la Vologne, sur la route de Gérardmer à Granges.

2 Le Pont des Fées, sur la Vologne, près de la Basse de l'Ours, à 300 mètres en aval du Saut-des-Cuves, sur le chemin de Kichompré.

Mais quelle est donc cette femme, tout de jaune vêtue, couchée jambes pendantes sur un roc surplombant le gouffre où se brisent les eaux écumantes, et qui paraît endormie dans cette périlleuse position ?... Un rais de soleil, filtrant entre les ramures, l'enveloppe d'une poussière d'or.

À grand peine, Joson escalade la pierre. Avec des précautions infinies, car le moindre soubresaut peut la précipiter dans l'abîme, il réveille doucement la dormeuse. Tirée de son somme, celle-ci se relève à demi, s'étire, se frotte les yeux. Menue, légère, sous son original costume, elle laisse voir à Joson l'ovale délicat d'un visage empreint de grâce mutine et tout casqué d'or fauve.

Plus de doute, c'est une fée... Son attitude embarrassée, ses yeux chargés de confusion, disent sa honte d'avoir été surprise pendant son sommeil.

Claire, cristalline, tel le gazouillis d'un ruisselet, la petite voix de la fée se fait entendre, cependant qu'elle se voile le visage de son manteau et dissimule, en ses amples plis, sa baguette dorée :

« Merci ! Homme des bois, pour ton secours !... Je suis la fée jonquille. Recrue de sommeil, après le dur labeur de cette nuit, je m'étais assoupie si profondément que j'ai laissé passer l'aube sans suivre mes compagnes. Que va dire Sylvane, notre mère, en me voyant rentrer seule en plein jour ?...

Ami, ta récompense sera belle ! Ma marraine, la fée Aurette, qui habite la montagne d'Ormont, proche la ville de Déodat, me donna le pouvoir de faire de l'or à ma volonté. Un coup de ma baguette..., et ces grosses pierres qui nous entourent seront changées en métal jaune... Tu seras riche !...

— De l'or !... Pour quoi faire ?..., s'exclame le chasseur ébahi.

— Ne sais-tu pas qu'avec l'or les hommes se procurent plaisirs, honneurs, jouissances de toute espèce ?...

— Qu'en ferais-je, puisque je n'ai besoin de rien ?... Le gibier ne manque pas dans la forêt, ni les « heurlins »[1] dans le lac, ni les truites dans la rivière. Je trouve ici vêture et nourriture. Avec de gros sapins j'ai bâti la cabane où bientôt — quand l'ermite de Longemer nous aura mariés — viendra me tenir compagnie la gente Agnès, ma promise. En faut-il davantage pour être heureux ?...

— Pourquoi ne quitterais-tu pas ton rude pays et l'existence aventureuse que tu mènes pour aller vivre sous des cieux plus hospitaliers en quelque opulente cité où ton or te ferait roi ?...

— Roi !..., je le suis en cette forêt où le fauve subit mon joug. Tout le jour, mon œil se repaît de ses beautés, ma poitrine se gonfle de ses souffles vivifiants. À moi le lac ceinturé de vert où, quand le soleil argenté les ondes tranquilles, le regard se repose du sévère en se portant sur le gracieux !... À moi les brises qui apportent le bruit cristallin des cascades et refoulent vers le sol l'enivrante haleine des sapins !... À moi cette blanche parure des hivers montagnards, que Phébus colore de rose à son lever, fait miroiter de mille feux au zénith, et revêt, à son déclin, d'un immense voile d'azur !...

Cela, où que j'aille, votre or ne me le donnerait « mie » et, sans doute, en gâterait tout le prix. Point n'en veux, madame la fée !..., acheva-t-il d'une voix ferme.

— Heureux mortel qui dédaignes le principal objet de la convoitise de tes pareils..., ce pourquoi ils sont capables de toutes les lâchetés, de tous les crimes !... Sais-tu que tu raisonnes en poète, ce qui n'est point pour me déplaire ?...

---

1 Ancien nom local de la perche.

N'importe ! Je veux, quand même, faire quelque chose pour toi... Si beau le trouves-tu, ton pays, vois-tu, est un peu austère. Deux couleurs seulement pour récréer l'œil : du vert, l'été ; du blanc, par la main de l'hiver. N'est-ce pas passablement monotone ?...

À défaut d'or dans ta poche, je veux en mettre dans vos prés. Prends ce petit sac. Plante en terre dès maintenant les oignons qu'il contient et, le printemps venant, tu verras l'or se mêler à la jeune verdure des pelouses. »

Joson voulut remercier... Déjà la fée Jonquille avait disparu comme un de ces rayons fugitifs que le soleil, glissant entre les nuées, accroche aux flancs du rocher.

Avait-il rêvé ?... Plein jusqu'au bord de petits bulbes vêtus d'une pelure noirâtre, le sachet lui restait en mains.

*
* *

En ce temps-là, le village naissant de Gérardmer faisait partie du temporel de l'abbaye de Remiremont. Fondée au VIIe siècle, la célèbre abbaye devait subsister jusqu'à la Révolution. Combien de maisons souveraines pourraient, en Europe, se prévaloir d'un aussi long règne ?...

Le Chapitre de dames nobles de Remiremont n'était pas, à proprement parler, un couvent, mais plutôt un asile honorable et recherché pour des filles de haute extraction et, suivant l'expression savoureuse du cardinal Mathieu « un séminaire de filles à marier ». L'accès de cet illustre collège était fort difficile. La règle imposait aux chanoinesses l'obligation de « prouver, avant leur admission quatre lignes paternelles et maternelles et d'établir que chaque ligne remontait à plus de deux cents ans et que l'origine était d'épée. »

Les chanoinesses sécularisées, débarrassées des vœux, de « la clôture », de la vie monastique, n'avaient de religieux que le nom. Leurs devoirs se réduisaient au célibat temporaire et à l'assistance aux offices. Chacune avait sa maison fastueusement meublée où, servie par une nombreuse domesticité, elle vivait douillettement du revenu de ses « prébendes ».

Princesse du Saint-Empire, recevant l'onction pastorale des mains du Souverain Pontife au palais de Latran, l'abbesse de Remiremont était une puissance dont on a pu dire qu' »elle portait un sceptre plutôt qu'une crosse. »

Les chanoinesses constituaient sa petite cour. Elle régnait sur cinquante-deux grandes et vingt-deux petites seigneuries, avait son sénéchal et ses grands officiers, levait des troupes, rendait haute et basse justice, battait monnaie, percevait dîmes et redevances, possédait des propriétés partout, en Lorraine, en Alsace, en Bourgogne, en Franche-Comté, et paraissait plutôt appelée à remplir une mission politique et profane que religieuse et sacrée.

Plus d'une fois, l'autorité de ces frêles mains de femme balança celle des ducs de Lorraine, voire du roi de France. Nous verrons la vaillante abbesse Catherine de Lorraine monter avec les chanoinesses aux remparts de la ville assiégée par Turenne lui-même et obliger le grand soldat à une retraite honteuse (1636).

Tous les ans, le lundi de la Pentecôte, l'abbesse recevait solennellement l'hommage de ses sujets dans une curieuse cérémonie, renouvelée de l'antiquité, où se célébrait le triomphe du printemps, le miracle de la végétation. C'était la fête des « Kyriolés » ou « Criaulés » nom dérivé des mots « Kyrie eleison » empruntés aux prières de l'église.

Ce jour-là, les paroisses de la Haute-Moselle et de la Moselotte offraient à leur souveraine les premiers rameaux verts : Saint-

Nabord lui présentait des branches d'églantier ; Bellefontaine et Plombières, de l'aubépine ; Dommartin, des branches de genièvre ; Raon-aux-Bois, du genêt ; Saint-Amé, du lilas ; Saint-Étienne, des branches de cerisier ; Saulxures, du saule ; Vagney, des rameaux de sureau ; Saint-Maurice, enfin, apportait un symbole curieux, consacré par un usage séculaire : deux hottées de neige ou, à défaut de celle-ci — bien rare à cette époque de l'année — deux bœufs blancs absolument sans tache. En échange de cette redevance, le Chapitre payait le dîner du marguillier de Saint-Maurice et lui donnait, en outre, dix-huit deniers et un picotin d'avoine pour son cheval ».

Advint que le lieutenant du sénéchal passant au pays de « Giraumé » s'avisa que la petite colonie n'avait point encore acquitté le tribut accoutumé. Il fit « à sçavoir » aux manants du lieu qu'ils eussent à participer au prochain « Kyriolé » en présentant à « très haulte et très puissante madame l'abbesse » une gerbe de fleurs particulières provenant des rives de « la moye »[1].

Quelles fleurs trouver en cette âpre contrée, à une époque où les neiges n'avaient pas toujours disparu ?... Cruelle perplexité.

Notre ami Joson devait tirer d'embarras la petite communauté. En grand mystère, soigneusement, il avait planté, de ci, de là, les oignons de la fée Jonquille dans une bande de pré bordant la rivière de Jamagne issue du lac.

Deux mois ne s'étaient pas écoulés que pointaient sous la neige de petites feuilles vert pâle, longues et étroites, formant ogive à l'extrémité. Un peu plus tard, des boutons ovoïdes se montraient au centre de chaque touffe, et le gazon n'avait point reverdi qu'en sortaient — coudées à angle droit sur leur tige — des fleurettes

1 Terme local, désignant le lac, qui se retrouve dans Giraumoye, nom patois de Gérardmer.

délicatement ciselées, à collerette jaune citron avec, en dedans, une sorte de coupe aux bords dentelés d'un jaune moins clair et plus éclatant.

Parsemant la pelouse d'une symphonie jaune et or sur fond de sinople, elles voisinaient avec les larges taches de neige qui s'étalaient encore aux lisières de la sylve.

Miracle de la fée !... Le bon Joson radieux fit l'offrande des premières « fleurs de marteau » au sein de la tendre Agnès devenue sa femme. Et les « Giraumés » décidèrent sur l'heure que les mignonnes corolles d'or, qu'oncques n'avait jamais vues en ces parages, seraient offertes en hommage à madame l'abbesse.

*
* *

Adoncques, le lendemain de la Pentecôte, les habitants de « la chrestienneté de Remiremont » s'en vinrent processionnellement porter les présents traditionnels à leur révérée souveraine.

Chaque paroisse, bannière en tête, défilait par les rues de la ville, au milieu d'un grand concours de populaire, en chantant le « Kyriolé » qui lui était propre. C'était une sorte de naïf couplet où les sujets appelaient sur l'abbesse et le Chapitre, sur le duc de Lorraine, comme sur eux-mêmes et sur leurs biens — et ils avaient raison de ne pas s'oublier — la protection de Dieu, de la Vierge, de saint Pierre, patron de l'abbaye, de saint Romaric et saint Amé, ses fondateurs, et des autres saints qu'ils avaient coutume d'invoquer :

Kyrie ! Sire saint Pierre,
Qu'à Rome sied en chaire
De céans êtes le patron
À vous nous vous présentons.
Kyrie ! Chanter devons
Par bonne dévotion,[1]

1 Ancien Kyriolé, Dommartin.

Criaillé ! Glorieux martyr saint Urbain
Qui savez que Dieu tient nos bleds en mains ;
Priez-le d'y mettre la fleur et les grains,
De les garder de tous airs malsains ;
Afin qu'ayant des biens abondamment
Nous puissions le servir plus saintement
Et que tout le monde de mieux en vaille, [1]

Criaulé ! Gentil sire saint Amê !
Criaulé !]'allons en pèlerinage
Criaulé ! Tous les mots que nous dirons,
Que Dieu veuille prendre en gré
Par sa bonté.[2]

Kyrie ! Madame l'abbesse,
Ceux de Giraumé en liesse
Prient la Sainte-Trinité
Vous garder joie et santé.
Kyrie ! Vous plaise accepter
« Gauglés » que portent nos prés,

chantaient Joson et ses compagnons.

Au son des violes et des hautbois, le cortège se dirigea vers l'église du Chapitre où se déroulait la cérémonie. En grande pompe, l'abbesse y fit son entrée. Coiffée de son large couvre-chef à glands d'or, revêtue de l'aumusse blanche mouchetée d'hermine et du grand manteau de cour brodé de même, elle était précédée de son sénéchal portant sa crosse ; une dame d'honneur soutenait la traîne de son manteau.

Deux prêtres en chape la reçurent sur le parvis et la conduisirent au chœur où son trône, recouvert d'un dais, était orné d'un tapis de velours rouge à crépines d'or. On lui apporta le livre de l'Évangile et le corporal à baiser. À ses côtés, dans le chancel, mesdames, en

1 Saint-Étienne.

2 Saint-Amé (Chanoine HINGRE. *Les Kyriolés. Bull, de la Sté Pbilomat. Vosgienne*, T. XX, p. 151-167).

manteau d'hermine, portant en écharpe, de la droite à la gauche, le large cordon bleu, liseré de rouge, auquel pendait la croix de chevalerie à l'effigie de saint Romaric.

En grande révérence avait été placée sur l'autel, éclairée par mille cierges, la châsse de « monsieur saint Romaric », puissant protecteur du lieu. À l'entour, les chanoines psalmodiaient une antienne en son honneur.

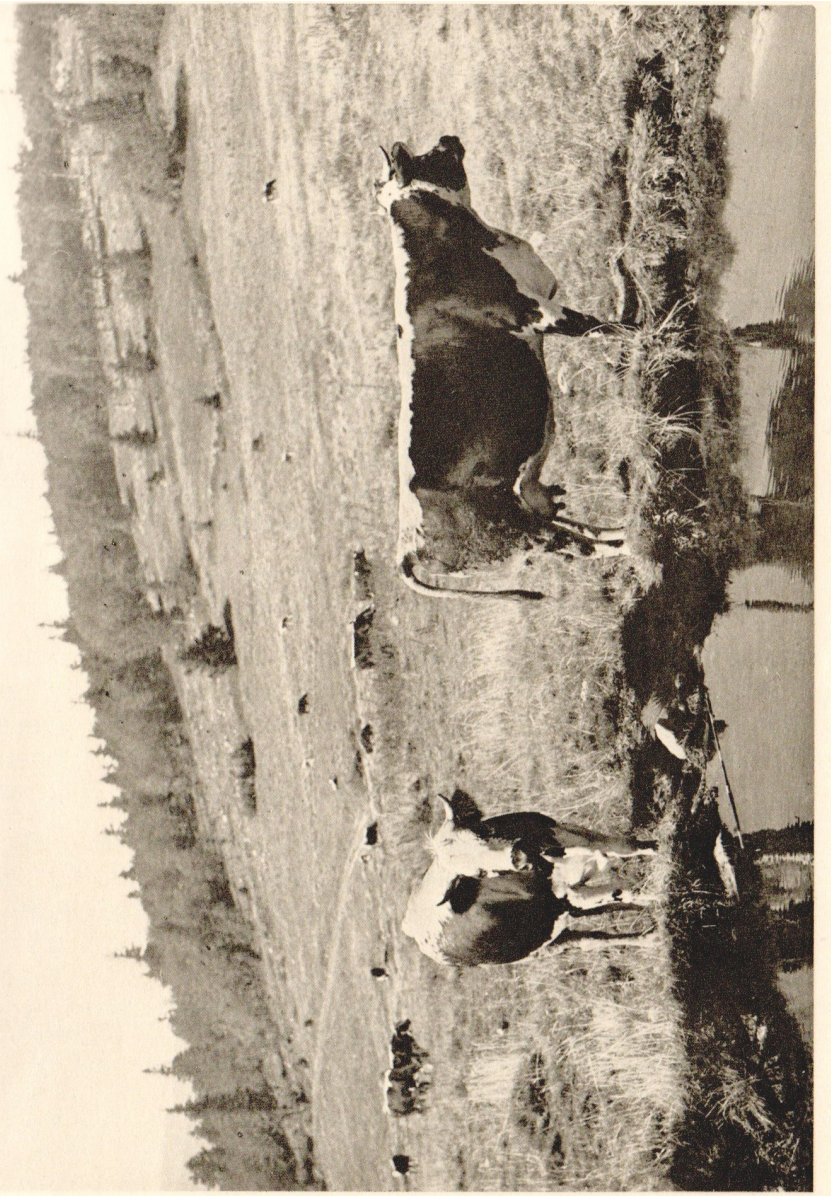
La messe commença. Avant le graduel eut lieu la cérémonie de l'hommage. Paroisse par paroisse, les porteurs de rameaux défilaient devant l'abbesse, faisaient le tour du chœur. Ceux de Saint-Maurice et de « Giraumé » venaient les derniers.

Après les deux « rochelles » — espèces de hottes faites d'écorces de sapin — débordant de neige que le lieutenant du sénéchal prit des mains du marguillier pour les déposer, la première devant la stalle de l'abbesse, la seconde devant celle de la dame doyenne, ce fut le tour de Joson. Les bras chargés de « gauglés », il s'inclina un peu ému...

Émerveillement de l'abbesse et des chanoinesses à la vue du bouquet d'or, symbole du renouveau !... On le plaça — charmante allégorie ! — à côté des hottées de neige des gens de Saint-Maurice.

L'office terminé, madame l'abbesse, ravie du présent, retint ceux de « Giraumé » qu'elle fit traiter magnifiquement au palais. On la vit, le soir, ouvrir le bal qui clôturait la fête, le front ceint d'une couronne royale faite des corolles jaune et or.

*
* *



Au Tanet

Avec le temps et le défrichement progressif de la contrée, les fleurs de la fée Jonquille[1] avaient, grâce à la dissémination de leurs graines, peuplé tout le val de Gérardmer, escaladé la pente du coteau des Xettes. Puis la coulée d'or s'était étendue vers l'ouest dans la vallée de la Cleurie. Remontant vers la montagne par le couloir de Vologne, elle avait envahi les prés de Longemer. Par le Blanc Ruxel et la clairière du Surceneux, elle gagna plus tard le Grand-Valtin, descendit au Valtin, accompagna jusqu'au Rudlin la Meurthe naissante[2].

À chaque printemps se renouvelle le miracle de la fée Jonquille : venu l'avril, des myriades de « gauglés » aux tons chauds, souriant au soleil de toutes leurs corolles, tissent un somptueux tapis d'or sur les prés de la montagne. Vision magique dont le pinceau le plus habile ne saurait rendre la grâce et la richesse !...

Faut-il en croire les esprits positifs quand ils affirment que les bonnes fées n'existent plus que dans les contes bleus ?...

Les fées n'ont pas disparu de la planète : à qui sait les reconnaître, elles sont tour à tour rayon de lune..., perle de rosée..., baiser du soleil..., caresse de la brise..., chanson de l'onde..., insecte ailé..., corolle d'or..., oiseau d'azur..., sourires du printemps..., grâces de l'été..., fantasmagorie de la neige.

N'avons-nous pas aussi, ces fées modernes, filles de la science : la puissante fée Vapeur..., l'ingénieuse fée Mécanique..., la fée Chimie aux coups de baguette magiques..., la mystérieuse fée Électricité qui

---

1 Noms vulgaires du narcisse jonquille : gauglé (Gérardmer), fleur de marteau (Le Valtin), Jeannette jaune, godet, aïault, pâquette, chaudron, etc..

2 Remarque curieuse : à part quelques îlots dans les vallées de la Haute-Moselle et de la Moselotte, la zone vosgienne de la jonquille, ayant son centre à Gérardmer, ne s'étend pas au-delà de la Cleurie, de la Vologne supérieure et de la Haute-Meurthe.

pénètre tous les métiers, toutes les sciences, tous les arts, apportant des solutions pratiques aux problèmes les plus chimériques, réalisant et dépassant parfois bien des rêves ?... Et à quelle vitesse !...[1]

Moins audacieuses, moins réalistes sans doute, mais combien gracieuses, combien séduisantes, les vieilles fées de la nature, charmeuses de nos pères, qui mettaient de la poésie dans les cœurs..., et semaient de l'or sur les prés.

1 Dernières venues, deux fées charmantes qui embellissent chaque jour notre vie : la Radio et la Télévision. Citerons-nous encore la fée Atomique, dont la formidable puissance malfaisante a terrifié le monde ?... Elle serait, si nous en croyons les savants, disposée à s'assagir pour travailler désormais au bonheur de l'humanité.

LE CHATEAU DE HANS

À nos amis d'Alsace

CONNAISSEZ-VOUS le Lac Blanc, un des plus admirables sites de nos Vosges d'Alsace ?

C'est, au revers des Hautes-Chaumes du Valtin, non loin du col du Louschbach, une superbe nappe d'eau, presque ovale, enchâssée au fond d'une cuvette rocheuse que domine, à votre droite, une muraille de rocs escarpés et moussus, tapissée d'anfractuosités où gîtent des nids d'ombre. Spectacle unique dans sa poétique et majestueuse beauté. L'autre rive, moins accidentée, d'où vous jouissez de ce coup d'œil féerique, est bordée de noirs sapins. Des pierres, d'un blanc laiteux, baignent dans l'eau profonde. De là serait venu le nom de Lac Blanc.

À l'extrémité, où naguère elles s'écoulaient dans le Blanc Rupt (la Weiss), les eaux du lac, maintenant captées au profit de l'industrie par un gigantesque siphon qui, à travers la montagne, établit une communication avec le Lac Noir, se dresse un promontoire rocheux, entassement d'énormes blocs granitiques, de plus de cent mètres de haut. Bizarrement échafaudés les uns sur les autres, ils font penser aux ruines d'un de ces fiers châteaux qui couronnaient jadis les monts vosgiens. En y regardant de plus près,

on croit distinguer le donjon crénelé et les tours d'enceinte dont les fondations s'abîment dans les eaux du lac.

Les gens du pays — qui ne mentent jamais — vous diront que ces gros rochers éboulés sont tout ce qui reste du merveilleux château de Hans, un pauvre bûcheron, qui devint le seigneur du lieu.

Sa naïve et savoureuse histoire mérite d'être contée. Oyez plutôt :

Hans, « boquillon » de son état, était un grand et vigoureux garçon ne boudant pas à la besogne. Avec cela, bon comme le bon pain, au point qu'il se serait privé de tout pour soulager la misère ou simplement faire le plaisir d'autrui.

Il vivait seul. À force de travail et d'économies, il s'était fait bâtir au Creux d'Argent, proche d'Orbey, la modeste maisonnette qu'il habitait. Bientôt, dans quelques semaines, il comptait épouser Clairette, sa promise, et, pour cela, il avait commencé à meubler son logis.

Voici qu'un soir une vieille mendiante, clopinant péniblement sur ses béquilles, s'en vint frapper à son huis :

« Je n'en peux plus de fatigue... Tout le monde m'a repoussée, je ne sais où passer la nuit... Pour l'amour de Dieu ! Hans, toi qu'on dit si secourable, ne veux-tu pas me donner ta maison où je serais si bien pour finir mes jours ?... »

Donner cette maison qui lui avait tant coûté, sur laquelle reposaient tous ses espoirs, le sacrifice était cruel. Un moment, il hésita. Mais Hans ne savait rien refuser. Sa maison, il en fit don de grand cœur à la pauvresse avec tout ce qu'elle contenait.

Une hutte de branchages, qu'il se construisit à l'orée de la forêt, lui servit désormais d'abri. Sa rude journée finie, il se reposait, assis

sur une pierre au seuil de la cabane, quand s'avance vers lui un jeune homme inconnu :

« Hans, ta fiancée me plaît beaucoup. Je voudrais bien l'épouser. Mans, mon bon Hans, n'est-ce pas que tu me la donneras ?... »

Laisser à un autre sa Clairette aimée, c'était un sacrifice plus douloureux encore que le premier. Qu'auriez-vous fait à sa place ?... Pourtant le brave garçon, dans son désir de faire plaisir, accepta, le cœur meurtri, ce singulier marché.

Que lui restait-il à présent ?... Ses bras, sa cognée..., et sa pipe, un cadeau de Clairette, une jolie pipe en merisier qu'il ne fumait que le dimanche. C'était son unique plaisir.

Il s'en revenait d'Orbey, la pipe aux lèvres, quand un pèlerin, tout couvert de poussière, l'aborda :

« Vous avez là, lui dit-il, une bien belle pipe dans laquelle il doit faire bon fumer. Moi, qui vous parle, je viens tout droit de Notre-Dame des Ermites et je n'ai plus ni tabac, ni pipe... Vous plairait-il me donner la vôtre ?... ».

Incontinent, Hans tendit au quémandeur sa pipe et son tabac.

Ainsi Hans avait tout perdu : sa maison, sa douce fiancée, son plaisir favori.

Vous pensez si ses voisins du Creux d'Argent se gaussaient de sa naïveté. Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que la vieille en haillons, le jouvenceau étranger, le pèlerin amateur de pipe, étaient trois esprits revêtus d'une enveloppe humaine afin d'éprouver la bonté du bûcheron.

La récompense fut magnifique. Par une belle nuit de lune, les fées, les sylvains, « les sotrets », les génies, tous les hôtes mystérieux de la montagne, conjuguant leurs efforts, construisirent pour Hans

le somptueux manoir dont les vestiges se voient encore à la pointe du lac.

Hans épousa sa Clairette. Il devint le seigneur du pays ; on ne l'appela plus que Messire Hans.

L'ancien « boquillon » devenu baron ne se servit de sa puissance et de ses richesses que pour faire autour de lui tout le bien qu'il put.

Clairette et lui vécurent longtemps heureux. Eurent-ils beaucoup d'enfants ? ... L'histoire ne le dit pas.

La légende ajoute que Hans réside toujours dans les profondeurs du burg ruiné. Parce qu'il était meilleur que les autres hommes, la mort lui a fait grâce. On assure aussi qu'en prêtant contre le rocher une oreille attentive, vous pourrez entendre, le soir, l'écho des fêtes brillantes qui se déroulent en son honneur, à l'intérieur du castel enchanté.

UN REVENANT À PLAINFAING

À Madame Jean Blaire,
Respectueux hommage

LE voyageur arriva, par une brumeuse après-midi de novembre, sur la place de Plainfaing.

Là, il s'arrêta hésitant, se frotta les yeux, comme s'il sortait d'un rêve.

Grand et sec, visage glabre, il portait un costume d'un autre âge, rappelant l'habit ecclésiastique d'autrefois : tricorne de feutre noir, mantelet à capuchon bordé d'un liseré rouge auquel était appendue, par un large ruban rouge, la croix pectorale des chanoines de Saint-Dié, culotte courte, bas de soie, souliers à boucle d'argent.

— Dites-moi, l'ami.., la chapelle Saint-Genest, je vous prie ?.., demanda-t-il à un passant.

— Plaît-il ?.., répliqua celui-ci, en dévisageant curieusement son interlocuteur.

— La chapelle Saint-Genest ?...

— Connais pas !...

— Voyons !.., nous sommes bien à la croisée des chemins...,n'est-ce pas ?... Voici, derrière nous, celui qui vient de Demennemeix.., devant, celui des Auvernelles. À main droite, on va vers Noiregoutte.., à gauche, au Ban-Saint-Dié.

— C'est bien cela !...

— Mais la chapelle Saint-Genest qui se trouvait, de mon temps, à la place de cet élégant édifice aux hautes baies cintrées encadrées de grès rose et surmontées d'un balcon qui regarde vers le midi ?... Mon Dieu ! L'aurait-on démolie ?... Tenez, il me semble reconnaître dans cette tête d'ange que vous voyez là-bas, au-dessus d'une porte[1], une des sculptures qui décoraient son portail...

— J'ai soixante ans sonnés. Jamais je n'ai ouï parler de cette chapelle... Mais nous avons à Plainfaing mieux qu'une chapelle. Vous apercevez d'ici le clocher de notre église toute proche.

— Une église à Plainfaing !... Depuis quand ?...

— Il faut, Monsieur l'abbé, que vous ne soyez pas d'ici pour me poser pareille question ?...

— Si fait, l'ami, je suis « né natif » de Plainfaing.

— Alors, il y doit y avoir des siècles que vous avez quitté le pays ?...

— Des siècles ! Vous l'avez dit !... Mais mon village natal a-t-il donc tellement changé que je ne le reconnaisse plus ?...

À ce moment, l'interpellé leva vers le prêtre un œil inquiet comme s'il doutait de sa raison. Cependant l'autre poursuivait d'une voix calme et rassurante :

1 Maison Denis RUYER.

— Me direz-vous d'abord ce que c'est que ce bloc imposant taillé dans le granit, surmonté d'un fier coq gaulois, où je lis l'inscription : « Aux enfants de Plainfaing morts pour la France », qui se dresse devant nous ?... Les Rustauds seraient-ils donc revenus comme un temps de notre bon duc Antoine ?...[1]

— Ils sont revenus !.., ou plutôt des gens de même race pillarde et cruelle qui se sont rués sur notre sol, trois fois en trois quarts de siècle. Et le sang des gens de Plainfaing s'est mêlé au sang de tous les soldats de France pour les bouter hors de notre terre.

Mais qui êtes-vous donc, Monsieur l'abbé, pour ignorer ce que tout le monde connaît ?...

— Je vais satisfaire votre curiosité :

J'ai nom Jean Herquel, je suis né, sujet du Chapitre, au Ban-Saint-Dié, dans une vieille maison qui doit exister encore, sur le bord du chemin qui mène à la Costelle par les prés.

Il faut vous dire qu'en ce temps-là, Fraize et Plainfaing n'avaient qu'une église, ne faisaient qu'une communauté. Dans la seigneurie du Ban de Fraize qui comprenait le Valtin, Plainfaing et Fraize, le Chapitre de l'église de Saint-Dié avait gardé, sur la rive droite de la Meurthe, cette enclave du Ban-Saint-Dié où il exerçait des droits souverains. Mon père, François Herquel, un des plus gros laboureurs du pays, puisque bon an, mal an, il laissait à la dîme octante gerbes de seigle, était lieutenant du Chapitre.

Comme nous n'avions pas d'école à Plainfaing, on m'envoya apprendre à lire à la classe d'hiver que tenait à la Costelle, le

1 Les Rustauds, bandes de paysans allemands révoltés qui avaient franchi le Rhin, saccagé l'Alsace et menaçaient la Lorraine. Le duc Antoine les écrasa à Saverne (1525).

« magister » Claude Vanon[1]. J'y pris goût à l'étude et quand, « mes Pâques » faites, Messire Dominique Grandidier[2], curé de Fraize, proposa à mon père de m'apprendre le latin, il combla mon secret désir.

Instruit de mes progrès, le Grand-Prévôt, André de Reynette[3], m'avait pris sous sa protection. Il me fit venir à Saint-Dié pour me préparer à la cléricature. C'est ainsi que je devins prêtre de Notre Mère la Sainte Église et, le temps venant, chanoine de l'Insigne Collégiale de Saint-Dié.

Des noms illustres m'y avaient précédé. Mes doctes confrères et moi, nous partagions notre temps entre le service divin et la culture des belles lettres[4]. Déjà, au début du siècle, les chanoines, constitués en société savante, avaient publié dans leur imprimerie du « Gymnase Vosgien », une relation fameuse des voyages du navigateur Americ dans un nouveau continent[5]. Sous le nom latin de Herculanus, qui me fut donné, suivant l'usage du temps, j'ai lié, moi aussi, commerce avec les lettres et les études historiques[6].

---

1 Claude VANON, premier maître d'école connu de Fraize.

2 Dominique GRANDIDIER, curé de Fraize au début du XVIe siècle.

3 André de Reynette, Grand-Prévôt du Chapitre de Saint-Dié, de 1534 à 1557.

4 Foyer de civilisation, le Chapitre de Saint-Dié a eu, au-XVIe siècle, un rayonnement intellectuel considérable avec Gauthier LUD, Pierre de BLARU, Jean BASIN DE SANDAUCOURT, Laurent PILLADIUS, Jean HERQUEL.

5 La « Cosmographiae Introductio » où fut donné au Nouveau Continent, découvert par Colomb, visité ensuite par Americ Vespuce, le nom d'Amérique qui lui est resté, a été imprimée à Saint-Dié, sur les presses du Gymnase Vosgien, en 1507.

6 Jean HERQUEL, ou Herculanus, chanoine de Saint-Dié, né à Plainfaing, mort à Saint-Dié, le 31 mai 1572, s'est fait une place remarquable dans les lettres du temps. Il a écrit, en latin, une *Histoire de l'église de Saint-Dié* et une *Vie du duc Antoine de Lorraine*. « Sa plume élégante et concise sent la Renaissance des lettres romaines ». (A. GUINOT).

Je n'avais pas, pour autant, oublié mon village natal. Souventes lois, je suis venu me retremper à Plainfaing.

J'y avais fait bâtir, à la mémoire de mes défunts parents, une chapelle de secours dédiée à saint Genest[1] que mes compatriotes tenaient en grande dévotion. « Argentina », sa mignonne cloche, s'entendait de tout le val. Le curé de Fraize, ou l'un de ses vicaires, venait y dire la messe le dimanche pour les gens des hauts, trop éloignés de l'église.

...Quatre siècles bientôt seront révolus depuis mon entrée dans l'éternité. Le souvenir de Plainfaing me hante toujours !... ['ai voulu, ce soir, revoir le cher pays de mon enfance.

Que de changements !.., que de nouveautés !... Disparue l'antique chapelle Saint-Genest !... Et que vois-je à la place de ces vieilles maisons de ferme, basses et trapues sous leurs toits d'« aissis », aux fenêtres à meneaux, aux petites vitres en losange cernées de plomb, qui s'éparpillaient en désordre, encadrées de tas de fumier, au Ban-Saint-Dié, sur le chemin des Auvernelles et celui de Noiregoutte ? D'élégantes et hautes constructions aux grandes fenêtres régulières s'alignant en bon ordre, des deux côtés de la route, en formant des rues comme à Saint-Dié. Mon village est devenu une petite ville...

Ce que je m'explique le moins, ce sont ces tours de brique rouge, hautes de cent pieds, sommées de créneaux et de mâchicoulis, qui s'élèvent orgueilleusement vers le ciel en vomissant des flots de fumée noirâtre... Je ne vois, auprès d'elles, aucun château-fort... Ne dirait-on pas des cheminées ?...

— Ce sont, en effet, les cheminées de nos fabriques où des centaines d'ouvriers assemblés filent et tissent à la machine avec

1 La chapelle Saint-Genest s'élevait à peu près à l'emplacement de l'Hôtel de ville, en débordant un peu sur la place. Elle a été vraisemblablement démolie dans les années qui ont suivi la construction de l'église paroissiale (1783)

une surprenante rapidité. La fumée qui s'en échappe est celle du charbon dont la combustion fait mouvoir une machine qui distribue le mouvement à toutes les autres.

— Curieux !... Je n'ai connu de mon temps d'autre machine à filer que le rouet de ma mère.., d'autre machine à tisser que le métier à bras de mon père.

— Il y a loin de cela !... Du pauvre village de la montagne qu'il était alors, Plainfaing est devenu, grâce à l'industrie mécanique, la riche et laborieuse cité que vous voyez »...

Sur ces entrefaites, venant de Fraize, l'autocar bondé de voyageurs traversa la rue et vint se ranger à cinquante mètres de là. Jean Herquel, effrayé, eut un mouvement de recul et se signa hâtivement :

« — Une voiture sans chevaux !... Serions-nous déjà au temps de l'Apocalypse dont parle l'apôtre saint Jean ?...

— N'ayez pas peur, Monsieur le chanoine !... C'est encore une de ces inventions ingénieuses comme savent en faire les hommes du vingtième siècle. Un moteur intérieur met en marche la voiture sans attelage, lui permettant d'aller dix fois plus vite qu'un cheval au trot.

— Il y a de la diablerie là-dedans !... ».

À cet instant, un vrombissement se fit entendre. Là-haut, dans les nuées, un immense oiseau mécanique, ses blanches ailes déployées, évoluait avec aisance au-dessus de leurs têtes.

Terrifié par cette nouvelle machination du démon, Jean Herquel tomba à genoux. Son compagnon se tourna vers lui pour le rassurer.

Subitement — comme s'évanouissent les ombres — le bon chanoine avait disparu... laissant là l'autre tout pantois.

NOTRE-DAME DES TROIS-ÉPIS

LORS il advit qu'un manouvrier de La Baroche alla faire les foins dans la plaine, du côté de Katzenthal.

Sa faux sur l'épaule, il s'en revenait tranquillement en son village. Voilà que, sur la croupe de la montagne, un serpent tapi dans l'herbe, au pied d'un chêne, déroule ses anneaux et se dresse devant lui menaçant.

Pour tuer l'immonde reptile, l'homme lance sa faux. Dans ce mouvement, son pied glisse... il tombe en avant si malencontreusement que la pointe de la faux s'enfonce dans sa gorge. Le sang jaillissant, il en mourut peu après.

En mémoire de quoi, selon la pieuse coutume, ses hoirs suspendirent, au tronc du chêne, l'image du divin crucifié, et le lieu de l'accident en tira son nom patois : « À l'homme mort ».

Adoncques, le troisième de mai de l'an 1491, jour de l'Invention de la Sainte Croix, passa par là le forgeron Théodore, d'Orbey. Il se rendait à cheval à Niedermoschwihr, prendre livraison du sac de froment acheté chez un cultivateur de la vallée.

Descendant de sa monture, il met, comme sied, genou en terre pour prier dévotement devant le chêne honoré de la croix. Puis, cédant à la fatigue et à la chaleur pesante de l'heure méridienne, il s'endort au pied de l'arbre.

Pour lors, en son sommeil, lui apparaît la mère du Sauveur parée d'une surnaturelle et radieuse beauté, sa main droite portant trois épis de blé, la gauche, un bloc de glace : « Te faut aller incontinent — lui dit avec douceur la benoîte Vierge Marie — te faut aller jusqu'à Marville. Les habitants tu préviendras charitablement que, s'ils ne font pénitence pour effacer leurs fautes passées et ne vivent plus chrétiennement, la justice de Dieu leur réserve les pires calamités. Leurs vignes sécheront sur pied ; stérile deviendra leur bonne terre qui ne portera plus ni fruits ni moissons... Ces signes que tu vois entre mes mains donneront crédit à tes paroles... ».

A-t-il bonnement rêvé comme tout un chacun ?... Tiré de son sommeil, le pieux forgeron ne doute pas un instant de la réalité de l'apparition. Mais comment porter aux gens de la vallée le commandement de la Sainte Mère de Dieu ?... Orgueilleux et enracinés dans le péché comme ils le sont, ils se moqueront de sa révélation et lui riront au nez... Tout bien délibéré, mieux vaut n'en rien faire.

Arrivé en la ville, le voilà qui se met en demeure de charger sur son cheval le sac de blé qu'il est venu quérir. Mais qu'est-ce ceci ?... Ce sac est-il donc si pesant qu'il ne puisse le soulever ?... On le dirait de plomb... Plans, Kasper, Ludwig..., d'autres encore, vont l'aider... En vain !... Le sac demeure immobile comme roche.

« Chascun — rapporte la chronique — fut bien esbahy de cette nouveauté ». Seul, le maréchal pâlissant avait deviné la cause du miracle.

Implorant le pardon de la Mère du Ciel, il va, sur l'heure, remplir l'objet de sa mission auprès du clergé et des échevins. Aussitôt s'organise, en l'honneur de la Vierge, une procession solennelle... Et « le dit maréchal s'étant ainsi acquitté de sa charge, son sac de blé fut, en un instant, deschargé de la sienne. Si que luy

seul le leva à son aise sur son cheval et le conduysit bien joyeux en sa maison ».

Ces faits merveilleux s'étant répandus dans le pays, un grand concours de populaire se porta, les jours suivants, sur le lieu de l'apparition pour y invoquer la Vierge aux Trois-Épis. Ceux qui, frappés de repentance de leurs péchés, réclamèrent l'assistance de la Bienheureuse Vierge furent comblés des bénédictions de la terre. Les malades recouvrèrent la santé, les infirmes l'usage de leurs membres..., et le courroux divin ne frappa que les pécheurs endurcis, insensibles à la voix du Ciel[1].

Le bruit des miracles qui s'accomplissaient sur la montagne ayant gagné tout l'alentour, des mains pieuses élevèrent là-haut une chapelle, pour recevoir les pèlerins.

Ceci, comme bien on pense, ne faisait pas du tout l'affaire de Messire Satanas. Dans sa fureur, il lança, sur l'édifice commencé, un énorme quartier de roc capable de l'anéantir. Mais la pierre fondit au contact de ses griffes. Tout au plus, marqua-t-elle de son empreinte le mur extérieur du chœur où l'on s'en montre encore la trace[2].

*
* *

À travers les vicissitudes du temps, l'antique sanctuaire — incendié par les Suédois pendant la Guerre de Trente-Ans — est resté debout sur la montagne. On y invoque..., depuis plus de quatre siècles..., la Vierge aux Trois Épis.

Sans doute l'humble chapelle ne répond-elle pas comme édifice à la réputation du pèlerinage. Avec Sainte-Odile, les Trois-Épis ne

1 D'après la version de RUYR : Recherches des Saínctes Antiquité de laVosge. 1633, Livre V, p. 475.

2 D'après Ch. GRAD. L'Alsace, p. 84.

sont-ils pas, en effet, une des montagnes saintes où palpite le cœur de la mystique Alsace ?...

Un flux de pèlerins, venus des monts et de la plaine, gravit, chaque jour, le sommet fameux. En notre siècle d'indifférence religieuse, vous rencontrerez, là-haut, des groupes de villageois et de villageoises priant, le chapelet à la main. Vous y trouverez aussi de jeunes couples, de l'un et de l'autre côté des Vosges, qui ont choisi ce haut lieu pour y faire bénir leur union placée sous le patronage de Notre-Dame des Trois-Épis.

Poussée la porte basse de la vieille chapelle, un vrai musée du miracle par l'image s'offre à vos yeux. Ce sont, accumulés au fond de la nef, les mille témoignages reconnaissants de ceux qui ont eu recours au crédit de la Vierge, à l'heure du danger.

Voici, en bonne place, une toile de facture ancienne où se reconnaissent les vieux costumes alsaciens. Vous y assistez au chargement du sac de blé du forgeron. D'autres peintures et gravures représentent un vaisseau en perdition sur la mer démontée..., l'attaque d'une diligence par les bandits..., un combat entre cavaliers français et guerriers arabes..., un bûcheron écrasé par la chute d'un arbre..., des scènes d'incendie..., d'inondation..., une voiture versant dans un précipice..., maintes autres situations périlleuses.

Quantité d'ex-voto, parfois naïvement exprimés, tapissent la nef, escaladent les murailles jusqu'à la voûte, ne laissant pas le plus petit espace libre.

À notre époque, les grands sanctuaires s'accompagnent toujours d'hôtelleries pour recevoir les pèlerins. Les Trois-Épis ne pouvaient manquer à la règle. On a construit, autour de la petite chapelle, qui détonne un peu dans cet ensemble, plusieurs hôtels, modestes d'abord, puis plus luxueux et pourvus du confort moderne. De

bonnes routes, venues de toutes les vallées avoisinantes, facilitent l'accès de la petite agglomération dont les blanches façades s'aperçoivent de loin sur le dôme de la montagne.

Grâce à l'auto, ce ne sont plus seulement des pèlerins, mais des touristes que ce beau site, devenu une station estivale très fréquentée, attire chaque année par milliers.

Charme du paysage..., pureté de l'air embaumé par les senteurs résineuses... Panorama grandiose. À 700 mètres d'altitude, vous avez à vos pieds, de Mulhouse à Sélestat, toute la plaine d'Alsace, coupée de routes droites et de voies d'eau scintillant au soleil, émaillée de vertes campagnes, de blancs villages, de cités largement étalées. Coup d'œil magique !... On s'y attarde longuement... On ne s'en lasse jamais.

Les indifférents comme les fervents, ceux qui doutent comme ceux qui croient, trouvent, sur la montagne des Trois-Épis, le calme..., le repos..., la paix. Les uns et les autres y reviennent avec un enchantement toujours nouveau.

HISTOIRES DE SORCIERS

L'ÉNONÇANT DE REMÉMONT

PRÉCÉDÉ de deux clercs, l'un portant la croix, l'autre l'eau bénite, le prêtre, en étole, pénétra dans le logis de la démoniaque, près de la porte Vian[1].

C'était messire Aubert de Paroye, chanoine et écolâtre de 1'« insigne église de Sainct-Diey », réputé maître en l'art de confondre Satan et ses suppôts.

Intérieur bourgeois que laissait à peine entrevoir un soupçon de jour filtrant de la fenêtre à meneaux au travers d'épais rideaux : cheminée monumentale tenant moitié de la pièce, lourds coffres de chêne sculptés, bardés de ferrures aux gros clous luisants, escabelles à dossier ajouré cernant une table massive.

Dans l'ombre d'une alcôve, une femme se tordait de souffrance, l'écume aux lèvres.

---

1 Au point de jonction de la rue Cachée et de la rue Haute, la porte Vian faisait partie des remparts de la ville. Il en restait des vestiges avant l'incendie de 1944.

Après lecture de la longue formule d'exorcisme, messire Aubert, à grand renfort d'eau bénite, adjura, par trois fois, le Prince des ténèbres de quitter le corps de la possédée :

« *Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, je t'ordonne de t'arracher et de sortir de ce corps que notre Dieu tout puissant a créé à son image. Obéis par ma voix à Celui qui, du haut des cienx, t'a précipité dans les flammes pour l'éternité l...* »

— Vous sentez-vous mieux, ma bonne dame ?...

Ce disant, l'écolâtre rajusta ses besicles chevauchant de travers à la suite des laborieuses aspersions auxquelles il venait de se livrer.

— Toujours cette bête qui me dévore !... articula péniblement l'exorcisée entre deux hoquets.

Étrange, le mal dont souffrait Marie Thévenin, « bourgeoise de Sainct-Diey » :

« Elle sent une beste au creux de l'estomach[1], grosse comme le bras et de la longueur de quelques deux palmes de mains, qui court de ci, de là, tantôt elle la sent au-dessus, tantôt au-dessoubz, vers le nombril, et aultres fois vers le dos et luy ronge la chair, d'où elle reçoit une douleur extrême qui la ronge misérablement... ».

Ainsi s'exprime sur son cas le procès-verbal d'enquête dressé par le procureur d'office de la justice seigneuriale du Chapitre.

À n'en plus douter, le démon hantait la malheureuse. Des exorcismes répétés n'avaient pas réussi à le déloger d'icelle.

Qui donc avait mis le diable au corps de Marie Thévenin ?

---

1 La bête au creux de l'estomac était la boule caractéristique de l'hystérie. Marie Thévenin était une hystérique.

...Interrogée, la malade finit par se rappeler qu'elle a « ung jour refusé du pain demandé en aulmosne par un petit garçon appelé Claude qui mendie son pain par la ville... ». Elle croit que l'enfant, revenant quémander le lendemain à la maison, a fait le geste de lui lancer quelque chose dans le dos.

Peu après, elle alla voir un de ses prés, au finage d' »Halieule » (Hellieule)[1] et là « fut saisie à l'instant de cette dangereuse maladie qu'elle a encore, sy bien qu'il fallut la ramener en ville... »[2].

Le petit mendiant fut vite identifié ; c'était un « nommé Claude, fils de Claude Jean Perrin, du village de Remeymont, subject du Chapitre du dict Sainct-Diey ».

Le père de Claude avait été, trois ans auparavant, exécuté par le feu pour crime de sorcellerie. Au surplus, Remémont[3] n'était-il pas un des lieux d'élection de Satan, qui tenait son sabbat au hameau voisin de la Planchette ? Nombreux les sorciers de ce pays mal famé qui avaient déjà subi le dernier supplice. Incontinent, ordre fut donné par la justice du Chapitre d'arrêter l'enfant Claude « sy trouver le pouvoir ».

Il fut rencontré gardant les chèvres sur le plateau de la Planchette. C'était un gamin de onze ans !

Chétif et malingre, Claude était connu dans le voisinage comme un « énonçant », c'est-à-dire un simple d'esprit. À peine pouvait-on en tirer quelques mots de patois.

---

1 Hellieule était alors un village. Détruit par les Suédois en 1639, il ne s'est jamais relevé de ses ruines.

2 Archives de Meurthe-et-Moselle. Fonds de Saint-Dié. Reproduit dans « *Documents rares et inédits de l'Histoire des Vosges* ». Tome I, p. 133.

3 Remémont, commune d'Entre-deux-Eaux.

À défaut du croûton de pain qu'il ne pouvait tous les jours se mettre sous la dent, il vivait surtout de « l'air du temps ». Sa mère, affligée d'une nombreuse nitée, l'envoyait mendier à la ville voisine ; entre temps, il gardait les bêtes des voisins. Admirer les fleurs des champs, « s'esbaudir » du chant des oiseaux et du bleu du ciel, étaient les seules joies réservées à sa compréhension naïve.

— Viens t'en !... lui dirent les sergents, en l'empoignant rudement. Le gosse, apeuré, n'avait pas compris.

— Te faut nous suivre à Saint-Dié ; ces messieurs du Chapitre te réclament...

On l'arracha, on le traîna, on l'emmena, petit miséreux en haillons s'accrochant aux cornes des biques, clamant sur la lande ses sanglots désespérés.

En un cul de fosse obscur de la tour Mathiatte, proche l'église Notre-Dame, fut jeté le pauvre « énonçant ».

Les jours, en suivant, on l'amène devant le procureur d'office. « Interrogé curieusement (le cas était curieux en effet) sur le dict fait de sorcerie et moyen de sa tentation, sans aultrement l'adjurer pour son bas âge[1] qui est comme il nous a dict et que l'on peult remarquer à sa face de quelque douze ans[2]... », il dit ce qu'on veut lui faire dire, avoue tout ce que lui suggère le juge.

L'enfant raconta que, trois ans auparavant — il avait donc huit ans — son père, qui vivait encore et gardait le troupeau du village, lui dit qu'« il allait le mener en un bon lieu où se faisoit une nopce ». Il le chargea sur ses épaules et courant, sautillant (le diable sautait toujours en marchant), « en bien peu de temps, ils arrivèrent en ung boys où il y avoit comme une maison et un grand feu

1 La torture lui fut épargnée à cause de son jeune âge.

2 Son acte de baptême qui figure au dossier lui donne onze ans.

auprès duquel se préparoit une grande cuisine (repas) pour faire bonne chère... ».

Là, l'enfant reconnut diverses personnes, hommes et femmes, de Remémont, de « Saincte-Margarié » (Sainte-Marguerite), dont il donna les noms.

« Comme son père l'eut mis bas de ses épaules, il se tira (s'approcha) près du feu et vit un grand homme noir qui avoit des cornes sur la teste et les piedz comme des piedz de bœuf et avoit des gandz ès mains, sy bien qu'il ne peult recognoîstre et veoir quelles elles estoient.., aultrement habillé de noir, une jacquette et chausses noires... ».

Cet homme, s'approchant de lui, lui dit « qu'il falloit qu'il le prenne pour son. maistre et qu'il le feroit bien heureux, et son père lui ayant dit qu'il falloit qu'il le face (fasse) et que c'estoit un bon maistre, et le fit suivant le conseil de son père... ».

Puis, sur la demande de l'homme noir, « il renya l'aultre maistre qu'il avoit précédemment et l'homme noir le pinça au front, mais il ne lui fit guère mal... ».

Alors commença le festin : « il mangea des oysillons et de la chère (chair)... Il y avoit des poulies ainsi que des espaules rôties pour les grandes personnes ». Les convives étaient assis à des tables sans nappes, « au hault bout se trouvoient deux personnes habillées de noir comme des prestres, vêtues de futaine et de longues robes noires et l'une plus longue que l'aultre qui devisoient avec le noir homme... ».

L'enfant ajouta que tout ce qu'il mangeait était fort mauvais, manquait de sel et que la soupe « estoit comme des laveures d'escuelles ».

Le repas terminé, on dansa : « y avoit pour ménestriers ung tabourin (petit tambour), ung joueur de bombarde (hautbois) et ung joueur de chieure (?)... La cause de cette feste estoit ung marié et une mariée à l'occasion de quoy le festin de nopces se faisoit... ».

Du vivant de son père, Claude retourna plusieurs fois à ces agapes, puis il n'y parut plus. Mais, un matin, sur le pont de « Saincte Margarié », il rencontra le noir homme qui lui demanda où il allait : — Acheter du pain, parce que j'ai faim — Écoute, lui dit le noir homme, « tu as demandé du pain à Marie Thévenin et elle t'a refusé. Te fault retourner à Sainct-Diey et luy donner du mal, mais advise que tu n'y fasses faulte, autrement, je te tuerois... ». Il lui remit une poudre « noire comme pouldre de hacquebutte » (arquebuse) qu'il tira de sa gibecière et lui ordonna de la jeter dans le dos de Marie Thévenin et « qu'elle auroit ung mal dans le dos qui lui dureroit ung an et puis elle mourroit... ». Ce que fit le gamin.

Inventions grotesques nées dans l'imagination de juges imbéciles hantés de visions diaboliques ! C'est à quoi se réduisait le prétendu interrogatoire du petit malheureux !

Le jugement fut rendu le 22 janvier 1603 : « ...il est suffisamment attainct (l'enfant Claude) d'avoir esté au sabbat et assemblées du diable par diverses fois.., renoncé à nostre Créateur, prenant le diable pour son maistre et, par le moyen de la pouldre qu'il luy a donnée, auroit causé l'estrange maladie à Marie Thévenin... En quoy, il a fait acte de sorcier et vénéfice ; ne le pouvant, son bas âge qui est de onze ans, exempter de la peine indicte contre les sorciers.., sera exposé à la veue du peuple, puis conduit au lieu où l'on a coustume de supplicier les délinquants, attaché à ung posteau, qu'à cette fin y sera dressé, estre estranglé, son corps brûlé et réduit en cendres... ».

« L'énonçant » sortit de sa géhenne pour saluer une dernière fois le ciel bleu. Comme il passait sur le parvis de la « Grande Église » pour être mené au lieu de l'exécution, il leva les yeux vers le vieux tilleul aux puissantes ramures d'où tombait le chant d'un oiselet plus pitoyable que les hommes.

Et, sur la place de la Pierre-Hardie[1], la foule, amusée et cruelle, regarda mourir un sorcier de onze ans !...

Qui n'a frémi d'horreur au récit de tant de cruauté ? N'est-ce pas à douter de la raison humaine ?...

Il n'y a pourtant de cela que trois siècles !...

LA SORCIÈRE DE LA COSTELLE

QUE peut bien me vouloir le prêtre ?... », se demandait Mangeât Le Roy, cabaretier à la Costelle[2], appelé de grand matin à la cure, et ce n'est pas sans appréhension qu'il se présentait devant son pasteur.

Carrure d'athlète, visage osseux, le geste bref, la voix rude, mais le cœur bon, Jean Prévost, curé de Fraize, jouissait, parmi ses paroissiens, d'une autorité de bon aloi. C'était à la fois un maître sévère, un conseiller écouté, un véritable père pour ses ouailles. Le cabaretier, chez qui la jeunesse du lieu menait parfois grand tapage, à des heures indues, en attendait une semonce..., qui n'était pas la première.

... « Je vous ai fait venir avant ma messe, père Mangeat, entama le prêtre, pour vous prévenir de veiller sur votre femme. On m'a

1 Place Jules-Ferry.

2 Noyau primitif du bourg de Fraize.

rapporté qu'elle menait sa langue de maison en maison, se disant sorcière et débitant toutes sortes de sornettes.

— Que voulez-vous, Messire ? La jacquette est « sur son retour !... ». À cet âge, où le sang les travaille, les femmes n'ont plus « leur bon esprit » et vous disent moult « bêteries »[1].

Des « bêteries » qui pourraient mener tout droit au bûcher !... Prenez garde, père Mangeât ! Tenez votre femme à la maison ! Autrement, je ne réponds de rien.

... Il me revient aussi que vous avez reçu dernièrement la visite de vos cousins de Kaysersberg qui sont de la religion dite réformée. Tout ceci n'est pas bon pour vous !...

— Mes cousins sont venus, comme chaque année, m'amener un chargement de vin d'Alsace de la dernière cuvée. Fameux ce vin nouveau ! Un goût de pierre à fusil ! Je ne vous dis que ça !... Quand vous passerez à la Costelle...

— Ce n'est pas d'un bon catholique de faire négoce avec les hérétiques... Allez, père Mangeât, et soyez plus prudent ! Sans quoi, j'ai peur qu'il ne vous en cuise. »

Malgré l'avertissement du curé Prévost, Jacquette — une malade incapable de tenir sa langue — continua de répandre ses dangereuses divagations. Mal lui en prit, comme nous l'allons voir.

Représentons-nous l'époque où se placent les faits. Si grande était alors la peur du démon que tout le monde, en ce temps-là : gentilshommes, clergé, bourgeois et manants croyait aux sorciers, jeteurs de mauvais sorts — qui tenaient leur pouvoir de Satan —, craignait les sorciers, demandait pour eux le dernier châtiment. Imbus des préjugés de l'époque, les magistrats n'étaient pas d'un autre avis. Ainsi s'explique la farouche répression qui mena au

1 Bêtises, sottises.

bûcher tant d'innocentes victimes. Le procureur général de Lorraine, Nicolas Remy, un juriste distingué, doublé d'un lettré ne s'est-il pas lui-même cyniquement vanté, dans un livre tristement fameux[1], d'avoir, en quinze ans, fait brûler 800 sorciers et sorcières ?...

Dans une telle disposition d'esprit, tout ce qui arrivait alors de fâcheux, de néfaste, ou simplement d'inexpliqué, était imputé aux artifices du démon, à la malfaisance des sorciers.

Mangeât Le Roy, paysan laborieux et économe, aubergiste par surcroît, faisait ses affaires. À chaque vente de biens, il arrondissait sa petite ferme d'une nouvelle pièce de terre. D'où lui venaient ses écus, sinon du diable ?..., se demandaient les envieux et les jaloux.

Sa femme ne disait-elle pas avoir commerce avec Lucifer ?... C'en était assez pour l'accuser des pires méfaits. Que ne lui reprochait-on pas ?...

Une méchante langue chuchotait l'avoir plus d'une fois rencontrée le soir, à une heure tarde, se dissimulant dans les plis d'un ample manteau. Sans doute, se rendait-elle de ce pas au sabbat diabolique ?...

Ne l'avait-on pas vue, certain soir de mai, se promener dans les vergers de la Costelle parés d'une magnifique floraison ?... Or, cette même nuit, la gelée avait anéanti tous les espoirs d'une récolte de fruits qui s'annonçait superbe.

La vache de la voisine avait « jeté son veau ». Qui donc pouvait en être cause, si ce n'est cette sorcière maudite ? La preuve de l'intervention du démon, c'est que le dit veau était un monstre à deux têtes !...

---

1 *La Démonolâtrie*. Texte latin. Ouvrage imprimé à Lyon, 1595 et Cologne 1596.

Et voici qu'un jeune enfant, laissé sans surveillance, s'était noyé dans la « roye »[1] qui courait derrière les meix de la Costelle, non loin de la maison du cabaretier. L'accident, assuraient les commères, provenait d'un maléfice jeté par Jacquette, en mauvais termes, depuis des années, avec les parents de l'enfant.

... Joints à la visite récente des cousins hérétiques de Kaysersberg, ces bruits étant parvenus à l'Officialité du Chapitre, elle fit appréhender la femme Mangeât Le Roy « accusée de sortilège et vénéfice et suspecte de ne pas avoir désapprouvé les doctrines de la Réforme »[2].

Traînée en sabots à Saint-Dié, la malheureuse, adjurée d'avouer ses crimes pour sauver son âme, se renferme dans un mutisme farouche.

Confrontée avec ses accusateurs, elle se refuse à répondre à leurs allégations, autrement que par des « Nenni ! » énergiques. Mais la justice du temps dispose de moyens terribles pour forcer les aveux. On va la soumettre à la question, c'est-à-dire la torturer cruellement.

Déshabillée toute nue par le bourreau, elle est d'abord rasée par tout le corps, sous le stupide prétexte de ne laisser aucun refuge à l'esprit malin. Puis le maître des hautes œuvres lui applique les grésillons, lames de fer se rapprochant à l'aide d'une vis, entre lesquelles il introduit les doigts et les orteils qu'il serre dans cet étau jusqu'à l'écrasement. Avouera-t-elle maintenant ?... Une heure entière, Jacquette contient stoïquement sa douleur. Il faut qu'elle tombe inanimée pour qu'on cesse de la tourmenter... Ce n'est que partie remise !...

---

1 Rigole d'irrigation.

2 On confondait volontiers hérésie et sorcellerie.

Ramenée le lendemain dans la chambre de torture, elle y subit le supplice de l'écartèlement sur l'échelle où son corps, attaché par les mains et les pieds, est tendu jusqu'à la désarticulation des membres. L'effroi et la souffrance paralysant son imagination, elle n'y résiste pas et demande grâce... Sur la promesse qu'elle parlera, on la délivre enfin.

Devant ses juges, Jacquette terrorisée confesse tout ce qu'on veut : C'est tantôt sous la forme d'un gros rat, tantôt chevauchant un manche à balai, qu'elle se rendait, le soir, au sabbat à Mengifontaine[1]. Elle y a rencontré maître Persin, le grand diable en personne, qui lui a fait renier Dieu et lui a remis des poudres maléfiques... Elle reconnaît avoir commis tous les sortilèges reprochés par les témoins..., et même davantage.

Ces aveux, extorqués par la souffrance à une pauvre insensée, son compte est bon ! Dès le lendemain, sans débats, le procureur d'office du Chapitre la condamne au supplice du feu. La terrible sentence, confirmée quelques jours après par le Tribunal des Échevins de Nancy[2], est à la veille de recevoir son exécution...

Mais un homme de cœur s'est dressé contre ce jugement inique. Convaincu de l'innocence de la condamnée, dont il connaît le dérangement cérébral, le curé Prévost n'hésite pas à prendre courageusement sa défense.

Fort de l'appui de ses paroissiens, il entreprend le voyage de Nancy pour en appeler à la justice du duc Antoine de Lorraine. Celui-ci ordonne de surseoir à l'exécution et de reprendre l'instruction du procès.

---

1 Sommet de la commune de Plainfaing.

2 En matière de sorcellerie, aucune sentence de mort ne pouvait être exécutée sans l'avis conforme du Tribunal des Echevins de Nancy.

Las !..., à quelques jours de là, l'infortunée Jacquette, brisée par les tortures, était trouvée morte dans son cachot (1571).

L'exemple du curé Prévost est presque unique : à prendre la défense des prétendus sorciers, on s'exposait à partager leur sort, aussi, le plus souvent, par souci de leur propre conservation, les esprits avertis se taisaient.

Grâce à la protection ducale, le curé Prévost échappa à la persécution. Il n'en fut pas de même de son confrère Dominique Cordet, curé de Vomécourt[1]. Celui-ci, pour leur sauver la vie, se contentait de morigéner, au besoin de chasser de sa paroisse, les pauvres fous réputés sorciers. Dénoncé par une de ses paroissiennes — qui fut elle-même exécutée — poursuivi pour avoir soustrait des sorciers au bûcher, il osa déclarer que « le crime de sorcerie ne méritait pas la peine du feu ». Le curé Cordet devait subir le dernier supplice à Saint-Dié (1632), « avec une fermeté qui fit pâlir ses juges »[2].

Jean Prévost, Dominique Cordet, deux hommes courageux, deux prêtres au grand cœur, nobles figures d'une époque tragique où l'ignorance et la superstition se tenaient par la main !

1 Près de Rambervillers.

2 GRAVIER : Histoire de la ville episcopale et de l'arrondissement de Saint-Dié, p. 264.

L'ÉTABLE DU VIEUX MONTABEY

IL me sied de clore la douloureuse évocation des misères d'antan par un récit plus gai où l'histoire s'efface devant la légende et la fantaisie.

Le jour baissait quand un quidam — un grand gaillard poilu jusqu'aux oreilles — pénétra, la hotte au dos, dans la boutique de maître Mathias Schirmer, fondeur de sonnailles pour le bétail à Munster, fournisseur attitré des montagnards des deux versants.

À maître Mathias qui s'empressait, le chaland se présenta comme le nouveau « marcaire » du Vieux Montabey. Son premier soin, en arrivant à la chaume, était de suspendre, au cou de ses bêtes, le signe de ralliement qui leur permet de se regrouper à travers les futaies, au plus épais de la brume, et met le « hardier » sur les pas de la vache égarée.

Des sonnailles, on les comptait par centaines alignées, les plus grosses en bas, sur des rayons courant le long des murs de la boutique : les unes, aux armes de la ville de Munster qui sont d'un moutier à deux tours flanquant une nef sommée de la croix ; d'autres, à celles des sires de Ribeaupierre : trois écussons de gueules — deux et un — avec, pour support, deux statuettes, Adam et Eve.

Le marcaire les examinait en connaisseur, les soupesait, les palpait, les faisait vibrer, en appréciait la facture, le son, le timbre..., quand son attention fut attirée par un gros chat noir dressé gravement sur ses pattes de derrière, qui dansait dans les cendres de l'âtre, en le fixant, de ses yeux de braise, avec une insistance

singulière. Chose étrange, les traces de ses pas ne se marquaient pas sur la cendre.

Gêné par ce regard, qui ne le quittait pas, notre marcaire fit choix d'une maîtresse cloche, ne pesant pas moins de douze livres, qu'il destinait à sa plus belle bête, et d'une demi-douzaine de sonnailles plus petites. Il cala soigneusement le tout dans la paille, au fond de sa hotte, paya, non sans marchander, comme il est d'usage, et s'en fut.

La nuit était venue, une belle nuit de mai étoilée et sereine ; le temps était doux. À grandes enjambées, malgré la charge qui lui sciait les reins, l'homme remonta la vallée, gagna Stosswihr, atteignit Ampfsperbach. Il allait s'engager dans le sentier de chèvre qui grimpe à l'Altenberg, à travers les sapins, lorsque, se retournant par hasard, il aperçut, à vingt pas derrière lui, les yeux phosphorescents d'un chat. Il n'y prêta pas attention tout d'abord. Le raidillon escaladé plus qu'à moitié, le chat aux prunelles de feu le suivait toujours. Au rapprochement qui se fit soudain dans son esprit, un frisson lui parcourut l'échine.

À ce moment, sans qu'il eût entendu le moindre bruit de pas, un étranger de haute stature, en blouse de roulier et calotte de cuir, se trouvait à son côté. L'inconnu engagea aussitôt la conversation :

— Rude montée l'ami !... Tu me parais diantrement chargé !... Puisque nous suivons même chemin, veux-tu que je porte un moment ta hotte ?...

— Vous êtes bien honnête ! Mais mes épaules de Bressaud[1] en ont vu d'autres ! Et puis, je ne suis plus loin de la chaume !...

Il dit et, se tournant de côté, coula un regard en arrière : le chat maléfique avait disparu.

---

1 Habitant de la Bresse.

Pleinement rassuré maintenant, il continua le « couarail ». On devisa, chemin faisant, de choses et d'autres ; puis le marcaire, mis en confiance par les bons procédés et la belle humeur de son compagnon de route, lui conta ses soucis :

Il avait nom Colas Aubry, était natif de La Bresse, et venait de prendre à bail, pour douze ans, la chaume du Vieux Montabey, appartenant au domaine des Ribeaupierre. Malheureusement, à la suite des grandes guerres, le gîte à bestiaux avait été détruit. Selon les clauses du bail, il devait le reconstruire à ses frais. En attendant, il s'abritait lui, sa femme et ses bêtes, dans une méchante cahute hâtivement faite de troncs d'arbres et couverte d'écorces de sapin... Ce qu'il faudrait, c'est une vaste et solide étable de pierre, à deux rangs de bestiaux, bien couverte en « bardeaux ». Hélas ! Hors ses bêtes, il ne possédait pas un rouge liard !

— Écoute, l'ami, la chose pourrait s'arranger !... Veux-tu que je te la bâtisse sans bourse délier, ton étable ?...

— Seriez-vous donc le diable ?...

— La belle affaire !..., s'esclaffa l'autre en se tenant les côtes.

Malgré la peur de Colas Aubry et sa répugnance à recourir aux bons offices de Satan, si grande était son envie d'avoir une étable qu'après discussion on tomba d'accord !

À la première nuit de lune, le diable fournirait l'étable convoitée. La récompense serait un grimoire signé de son sang, par lequel lui, Colas, devait s'engager à ne pas s'opposer, une fois mort, à l'enlèvement de son âme par le démon. L'étable serait construite dans la nuit et complètement achevée avant que le coq chantât et le prix du travail livré aussitôt. Donnant, donnant !

Ce n'est pas que l'idée d'aller rôtir en enfer sourît fort au marcaire, mais il se disait que, d'ici sa mort — qu'il espérait

lointaine — il trouverait bien le moyen de reprendre son engagement, et que, jusque-là, il jouirait de son étable.

... La nuit fixée, une équipe de diablotins sortit de terre et se mit au travail. Les uns creusaient les fondations, d'autres débitaient les moellons, gâchaient le mortier, cependant que les plus experts montaient les murailles.

Pendant ce temps, les charpentiers abattaient les sapins de lisière, taillaient et sciaient les lourdes solives. Et tout cela faisait un tintamarre des cinq cents diables que personne n'entendait, hormis Colas, car lui seul connaissait le langage des diables.

... Vous pensez bien qu'il ne dormit guère cette nuit-là. Tout à coup, le voilà qui se lève de sa couche de feuilles sèches. Il marche agité, inquiet, sort de la cabane pour voir si le travail avance..., se recouche..., se lève de nouveau, et fait si bien qu'il réveille Nanette, sa femme, qui ronflait béatement :

— Ne peux-tu laisser les gens dormir ?..., marmonne-t-elle ensommeillée.

Et lui, après s'être un moment tenu tranquille, recommence à déambuler et à parler haut ; il allait l'avoir enfin, son étable !... Mais le compte à régler avec le diable l'épouvantait, maintenant qu'approchait le moment de passer l'écrit.

— Voyons ! Me diras-tu ce que tu as ?... questionne Nanette que l'inquiétude de son homme a gagnée, et qui ne peut plus dormir,

— Tu n'es pas malade, au moins ?...

— Tu veux savoir ce que j'ai ?...

Viens voir !... »

J'ai..., que le diable me construit cette nuit une belle étable pour vingt vaches..., qu'elle va être terminée..., que, dans une heure, le jour va poindre et le coq chanter..., qu'à ce moment, je devrai engager par écrit, signé de mon sang, mon âme à Satan. Viens voir !... »

Il la conduit sur le pas de la porte et lui montre le chantier tumultueux des diables. Mais elle, innocente, et qui n'a pas fait de pacte avec Lucifer, n'aperçoit rien que les nuages qui courent à la surface de la lune.

Pour sûr, Nanette ne voudrait pas voir damner son homme. Elle réfléchit...

— Tu dis que le diable s'est engagé à construire ton étable avant que le coq ait chanté et, qu'à cette condition seulement, tu lui devras ton âme ?...

— C'est ainsi !...

— Laisse-moi faire ! Je vais te tirer d'inquiétude.

Elle prend un « copiot »[1], écarte les cendres du foyer, souffle sur les braises encore rouges, et l'allume. Se dirigeant vers l'appentis où gîte la volaille, elle en soulève la petite porte, présente, juste à l'ouverture son copeau allumé.

Réveillée par le bruit, la gent emplumée s'agite en caquetant. Les coqs, voyant la lumière, s'imaginent qu'ils se sont laissé surprendre par le jour et entonnent à l'envi de magnifiques cocoricos.

Vous eussiez vu, alors, les diablotins qui achevaient de couvrir l'étable, descendre en vitesse des échelles et rentrer sous terre par les crevasses !..., car chacun sait que les diables ne peuvent rester à la surface de la planète quand le coq a chanté. Dans le même temps,

1 Copeau de hêtre sec, placé dans un ressort de fer formant chandelier que les marcaires des Hautes-Vosges utilisaient jadis pour leur éclairage.

un vent impétueux se leva, la nouvelle bâtisse fut ébranlée par des coups formidables qui lézardèrent les murs, puis des bruits d'une autre nature se firent entendre : souffles haletants, raclements de griffes, cris de chats en furie. Sous les yeux terrifiés de Colas et de sa femme passa, dans le ciel, une nuée de diablotins aux ailes de chauves-souris qui miaulaient comme des chats. Surgirent à leur tour, échevelées et hurlantes, des sorcières, à cheval sur des manches à balai, emportées par les nuées dans la direction de Balveurche[1].

... Malheureusement pour Satan, l'étable n'était pas complètement achevée. Il restait à poser quelques « aissis »[2] au haut du toit. Il ne put donc, d'après les conditions du marché, rien réclamer au marcaire.

Le diable déconfit se vengea en faisant pleuvoir, tant qu'il put, par le trou resté béant dans la couverture. Non seulement Colas n'osa le boucher, mais, redoutant le courroux de Satan, craignant aussi que ses accointances avec le Malin ne le fissent brûler comme sorcier, Colas Aubry quitta définitivement ces lieux pour retourner à La Bresse. Et l'étable abandonnée ne tarda guère à s'effondrer.

……

Si vous passez au Vieux Montabey, entre La Schlucht et Tanet, vous verrez, au sein d'une clairière enclose de hêtres trapus et difformes, un tas de pierres moussues chevauchant pêle-même, où se reconnaissent les vestiges d'une ancienne construction.

C'est tout ce qui reste de l'œuvre du diable !... Ne vous étonnez pas de ne plus le rencontrer sur ces hauteurs qu'il hantait au temps jadis. En vieillissant, le diable est devenu beaucoup moins familier. Peut-être se méfie-t-il des humains qui lui ont joué tant de mauvais tours ?...

---

1 Sommet voisin où se tenait le sabbat.

2 Aissis ou bardeaux, lamelles de sapin servant autrefois à couvrir les bâtiments.

LES CONATTES

Aux bonnes gens du val de Clefcy

CE dimanche, onzième de mars et troisième du carême, de l'an de grâce mil six cent trente-sixième, Pierre Bertrand, du Chesne, au val de Cleuveci[1], quittait, à la nuit tombante, la maison paternelle.

Pierre devait épouser le lendemain Magdeleine Vichard, qui habitait avec sa mère, sa sœur et son aïeule une maison proche le « moustier » de sainte Agathe[2], au hameau voisin de la Pélière.

Magdeleine était bien la plus jolie « béïesse »[3] du val, aussi douce que belle, et bonne autant que sage. Avec cela, la plus habile fileuse du pays... Son fin profil de madone, l'attirance de ses grands yeux bleus, la grâce achevée de son sourire, l'éclat de sa jeunesse en fleur, avaient charmé plus d'un cœur. Et les prétendants à sa main s'étaient inscrits nombreux.

Bien découplé, avec je ne sais quoi de féminin dans la physionomie et l'allure, Pierre avait hérité de son père de bons bras,

1 Ancienne orthographe du nom.

2 Patronne de l'église de Clefcy.

3 En patois jeune fille.

ne boudant pas à l'ouvrage. Il tenait de sa mère une âme tendre, naturellement inclinée vers la bonté.

Aimant toutes les créatures du bon Dieu, il s'attardait parfois à cueillir, au long du chemin, un bouquet de fleurs des champs aux fines attaches, à admirer le coucher du soleil derrière les Rapailles[1], à écouter le murmure de l'onde ou la chanson du vent dans les pins. Que de railleries lui avait values cette sentimentalité naïve !... Ne disait-on pas qu'il replaçait délicatement l'oisillon tombé du nid, qu'il détournait son bœuf « Grébi »[2] pour ne pas écraser un crapaud dans l'ornière ?

Et parce que Pierre était un bon et brave gars « d'honneste famille », que les deux cœurs avaient des affinités pareilles. Magdeleine l'avait préféré aux autres « Bohos »[3], natures rudes et frustes, esprits plus positifs.

Et l'aube du lendemain devait voir la réalisation de leurs vœux.

*
* *

Ce soif-là, tout à la pensée du bonheur qui l'attendait, Pierre se rendait chez sa fiancée, portant dans son « brise-dos »[4] quelques provisions destinées au repas des « nopces » : des truites pêchées de sa main dans le « rupt », un lièvre tiré aux Voisprés, la « chalande »[5] dorée, le « sa toté »[6] croustillant, le koklehof[7] monumental dont sa

1 Montagnes qui ferment l'horizon du côté d'Anould.

2 Nom désignant un bœuf à robe blanche finement tachetée de noir, entièrement blanc d'échine.

3 Surnom des habitants de Clefcy et Ban-sur-Meurthe.

4 Sorte de hotte faite de planchettes, servant autrefois au transport des provisions en montagne.

5 Nom local de la quiche lorraine.

6 Galette en biscuit feuilleté.

7 Altération de Kougelhoff : gâteau alsacien.

mère avait la recette. Victuailles sans prix, si l'on veut se reporter aux temps de misère et de famine où se place notre récit.

On était en pleine guerre de Trente Ans. Ravagées, dès 1634, par les hordes suédoises venues de l'est, les Hautes-Vosges subissaient alors le choc de leurs alliés français accourus au secours des places alsaciennes investies par les Allemands. Le vingt-troisième de janvier de cette année 1636, l'avant-garde de l'armée du vicomte de Turenne, La Valette à sa tête, était venue fourrager à Cleuveci[1]. Après les scènes habituelles de pillage, les « soudaires » avaient, selon l'usage des gens de guerre, incendié le village. Au Chesne, le moulin et deux ou trois maisons seulement avaient été épargnés[2].

Pareillement, le Vic, le Braconseil et Bosselimprey, au Ban de Son Altesse[3], avaient été mis au saccage par un parti de « Houèbes » descendu des montagnes[4].

Pour échapper aux fureurs de la soldatesque, les malheureux habitants gagnèrent les forêts. Beaucoup y étaient morts de privations, d'autres avaient péri sous la lance des « soudaires » ; peu

1 Le 24 janvier 1636, LA VALETTE atteignait Plainfaing, le 26 il entrait à Kaysersberg abandonnée par les Impériaux, le 27 il ravitaillait Colmar où TURENNE, qui le suivait, faisait son entrée le soir même. (L. BERNARDIN : *Turenne dans les Vosges* - Sté Lorraine des études locales, section des Vosges -janvier 1913).

2 On ne trouvait à Clefcy, avant la destruction de 1944, qu'un seul millésime antérieur à l'incendie du village dont le souvenir est resté très vivace.

3 Une partie de la vallée était fief ducal, c'était le Ban-le-Duc, aujourd'hui Ban-sur-Meurthe. La Pélière, où se trouvait l'église, le Souche et d'autres hameaux épars dans la vallée formant actuellement la commune de Clefcy, appartenaient au Chapitre. Ce fait explique la configuration des communes sœurs de Clefcy et Ban-sur-Meurthe, dont les limites s'enchevêtrent si bizarrement que la mairie de Ban-sur-Meurthe est située sur le territoire de Clefcy, dans le même local que celle de cette dernière.

4 Houèbes : le langage populaire désignait ainsi les Suédois.

nombreux étaient ceux qui avaient osé regagner leurs foyers dévastés, dans l'insécurité du lendemain, sous la menace de nouvelles incursions des bandes armées qui semaient la terreur dans la région.

Des deux cents feux qui composaient la communauté de Cleuveci, naguère réputée pour sa rustique opulence, une trentaine de familles à peine peuplaient maintenant le val désolé et ruiné.

*
* *

Cheminant le long des pans de murs noircis auxquels la demi-obscurité prêtait un aspect fantastique, Pierre passa l'eau sur le petit pont à dos d'âne, près du moulin banal, puis, le cœur léger, il s'en fut par la sente qui courait derrière les « meix »[1].

Le ciel figé de cette fin de jour semblait s'abaisser encore. De larges gouttes de pluie strièrent obliquement la grisaille du soir. Pierre hâta le pas.

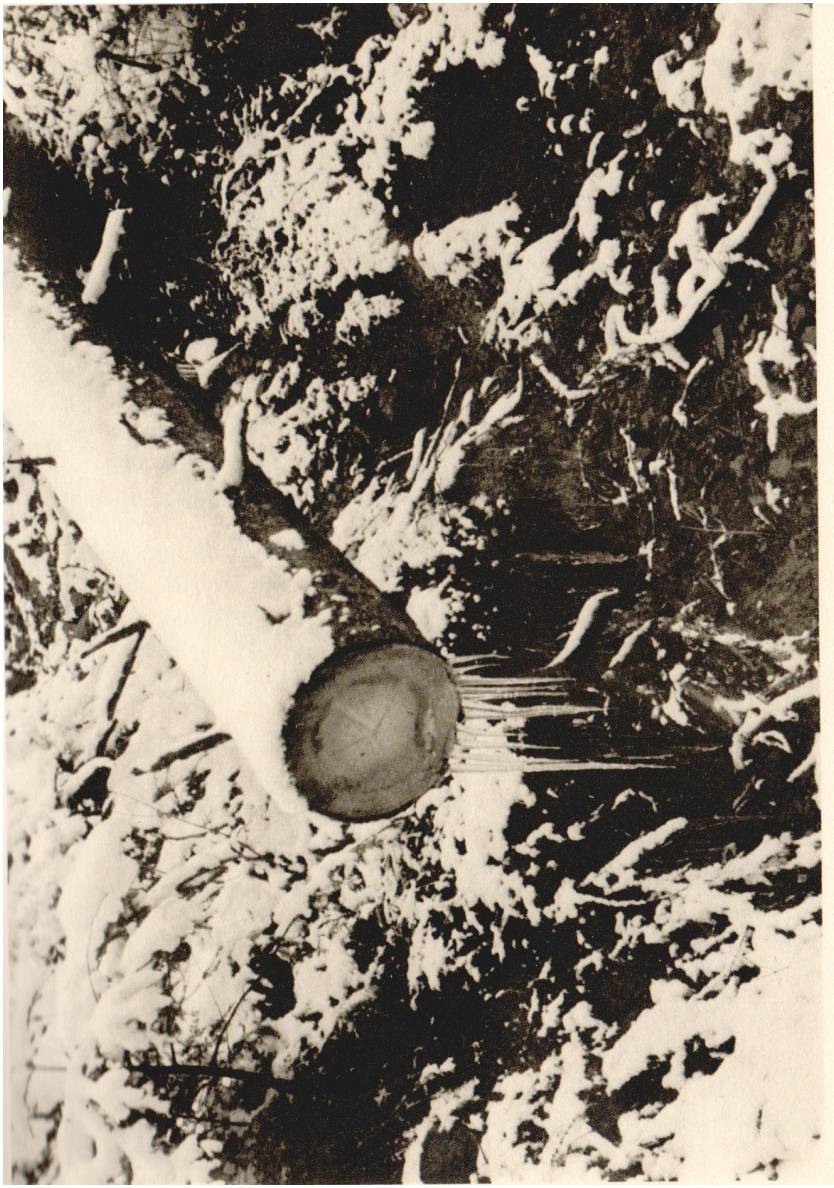
Il touchait au but et, se signant dévotement, venait de s'engager dans l'allée du cimetière[2] quand, surgie brusquement de la pénombre, une forme humaine tapie au pied du grand christ de pierre qui s'adossait à l'ossuaire, se dressa tout à coup devant lui. À côté, se dessinait, imprécise, une autre forme plus petite.

Instinctivement, par crainte du maléfice, Pierre toucha, sous sa chemise de grosse toile, le scapulaire qui ne le quittait jamais.

---

1 Lopins de champs voisins du village réservés à la culture des légumes ou à celle du lin et du chanvre.

2 Autrefois seule voie de communication entre le Chêne et la Pélière, utilisée encore de nos jours par les piétons.



Hiver

Mais déjà une voix de femme s'élevait suppliante, hachée de sanglots : « Pour l'amour de Dieu et de Notre-Dame, une petite « soutenance »[1], s'il vous plaît... Voici deux jours que mon enfant n'a rien mangé... Si vous ne lui baillez quelque chose, il mourra... Ayez pitié ! mon brave homme !... ».

Comme pour ajouter le geste à la parole, les mains de l'inconnue se joignaient dans une supplication ardente, cependant que les frêles menottes de l'enfant crispaient leurs doigts noués en signe de détresse.

La pauvresse était-elle une de ces bohémiennes errant à la suite des armées, quelque fugitive chassée de son foyer par la guerre maudite..., ou bien une vulgaire « câmande » ?...[2]

Pierre ne se le demanda même pas. Cédant à l'inspiration de la bonté native qui était en lui, le brave garçon mit bas son brise-dos, y plongea à mains pleines, et les délicates pâtisseries destinées à la fête du lendemain passèrent, l'une après l'autre, dans le tablier de la solliciteuse qui se confondait en remerciements.

Quelques pas plus loin, Pierre se retourna ; l'ombre lui parut moins épaisse, il eut vaguement l'impression qu'un cercle lumineux nimbait la tête de l'enfant...

Et lorsque, s'excusant par avance de l'absence des pâtisseries au repas nuptial, il eut conté son aventure à la tendre Magdeleine, celle-ci lui répondit simplement : « Tu as bien fait, mon Pierre !... Dieu nous bénira !... »

*
* *

1 Aliment ou boisson destiné à réconforter celui qui tombe d'épuisement.

2 Quémandeuse, mendiante.

Le lendemain, au sortir du « moustier » délabré où le pasteur à cheveux blancs, resté fidèle à ses ouailles, avait béni leur union, Pierre, un peu gauche sous ses vêtements de « drahure »[1] bleue qu'ombrageait le large feutre des montagnards, ramenait triomphalement la nouvelle épousée toute « roselante »[2] en ses modestes atours et qu'on n'avait jamais vue si jolie.

Le soleil, déjà chaud, versait à la campagne ses feux discrets faisant briller le crucifix d'or qui s'étalait au châle damassé de Magdeleine ; de tièdes effluves, annonciateurs du printemps, les caressaient de leur aile. Sur le passage du cortège, un pinson d'Ardenne lança, du haut d'un buisson, les notes vibrantes de sa chanson d'amour et de vie.

Et l'allégresse était en eux !...

….....

Une surprise attendait au logis les nouveaux mariés : apportée on ne savait par qui, une pleine « charpagne »[3] de gâteaux, tels qu'on n'en avait jamais vu, reposait sur le dressoir.

C'était de minces galettes de la couleur des blés mûrs dont les bords, légèrement relevés, s'adornaient d'une couronne de dentelures dressées comme autant de petits doigts.

Frappés de cette particularité, Pierre et Magdeleine, se remémorant la rencontre de la veille, ne doutèrent plus que la pauvresse du cimetière ne fût la bonne Vierge en personne accompagnée de son divin enfançon — dont les doigts figuraient

1 Tissu de lin provenant de la fabrication familiale.

2 Rose de plaisir.

3 Large panier d'osier.

sur les gâteaux en une touchante allégorie — et qu'elle n'eût voulu, par ce présent, leur marquer sa toute puissante protection[1].

Et la suite de leur histoire, qui s'inscrivit en longues pages de bonheur, ne fit que fortifier leur conviction à cet égard.

*
* *

Il me semble entendre encore la voix chevrotante de la vénérable « Bohh'nate »[2], ridée jusqu'au bout des doigts, qui me conta jadis cette vieille légende. Je revois le goitre volumineux dont elle était affligée, ponctuant le récit de ses balancements désordonnés, au rythme du chef branlant.

Ainsi, concluait-elle en son savoureux patois — que je n'ai fait que traduire — prit naissance, au val de Clefcy, la coutume des galettes, tirant de leurs dentelures coniques le nom de « conattes », qu'on y confectionne encore de nos jours.

Chaque année, avant le troisième dimanche du carême, cabaretiers et propriétaires aisés n'omettent point de s'y conformer en fabriquant, suivant une recette religieusement conservée, les traditionnelles galettes — faites d'œufs et de pure farine de froment — qui s'étagent en hautes piles sur la table ou le dressoir[3].

« La veille de ce dimanche, les hommes, même les plus rangés, passent la nuit à jouer aux « conattes » ; les garçons en portent aux filles qu'ils recherchent, et les filles leur donnent en échange, à

---

1 Suivant la version populaire, ces galettes auraient été apportées par la Vierge en temps de disette.

2 Féminin de Boho : habitante de Clefcy ou Ban-sur-Meurthe.

3 Légèrement concaves, les conattes affectent la forme d'une assiette à dessert ; les plus grandes ont la taille d'une tarte, les plus petites celles de la soucoupe. À cause de leur pâte sèche résultant d'une cuisson prolongée et de la qualité de la matière première, elles se conservent parfaitement pendant des années.

Pâques, des mouchoirs qu'on appelle « tracas », du vieux mot français « troc »[1].

Cette coutume, qui s'est perpétuée fidèlement à travers les siècles, garde un caractère strictement local. Transmise d'âge en âge au sein d'une population vivant à l'écart — en une vallée étroite, profonde, presque sans issue — et par cela même toute pénétrée de ses traditions, elle remonte sans doute bien au-delà de la Guerre de Trente Ans où la faisait commencer ma bonne vieille narratrice.

L'échange symbolique dont elle s'accompagne lui assigne une origine autrement ancienne ; les galettes offertes par l'époux en perspective ne signifient-elles pas qu'il se charge de la subsistance du foyer qu'il veut fonder ?... Le mouchoir donné en échange[2] ne soulignait-il pas la promesse de vaquer aux soins du ménage ?...

Il se peut que la coutume des « conattes » nous vienne des premiers temps de l'ère chrétienne ; peut-être même, comme j'incline à la croire, n'est-elle qu'une survivance de la lointaine époque celtique ?

1 CHARTON : Les Vosges pittoresques et historiques, p. 191.

2 Actuellement les jeunes filles de Clefcy acceptent les conattes, mais ne donnent plus de mouchoirs. Signe des temps !...

L'ERMITE DE L'ESTANG

Légende du Ban-le-Duc

PASSÉ Sachemont, le val de la Petite-Meurthe que vous remontez se fait de plus en plus étroit. Il ira diminuant jusqu'à vous paraître sans issue à l'entrée du défilé de Straiture.

À votre gauche, une grosse moraine à paroi verticale sommée d'une large corniche plane épaule la montagne. C'est la « Pierre du Chartel » au nom symbolique où, peut-être, dans les temps féodaux, s'échangèrent de solennels serments. Suivez à droite le repli qui s'enfonce dans le massif ; il vous conduit à une cuvette rocheuse, au pied d'une côte abrupte qu'escaladent de noirs sapins.

Le lieu est sauvage, presque sinistre. Vous êtes à l'Estang..., un étang depuis longtemps vide de ses eaux, mais dont la digue est encore bien visible. Les chanoines du Chapitre de Saint-Dié avaient naguère, en ce vivier, une réserve de truites pour l'abstinence des jours maigres et les rigueurs du carême.

L'Estang !... Ce nom résonne encore dans mon esprit qu'il frappa jadis d'inoubliable façon. Je pouvais avoir neuf ou dix ans quand j'ouïs, de la bouche d'une personne de la vallée, le récit du sombre drame qui se déroula autrefois en cette solitude, tel que le rapporte une vieille tradition. Mon imagination d'enfant en fut si vivement impressionnée, j'en conçus une si grande frayeur que, la

nuit, couché dans mon petit lit, je me cachais sous le plumon pour ne pas voir le spectacle horrifiant qui se représentait sans cesse devant mes yeux et me hantait jusque dans mon sommeil peuplé de cauchemars. Il fallait, pour me rassurer un peu, laisser toute la nuit une lampe allumée dans la pièce.

Ce récit, qui me glaçait le sang dans les veines, je vais essayer de le reconstituer comme il me fut conté jadis :

Finies les grandes guerres du XVIIe siècle qui laissèrent le pays dépeuplé et ruiné, la vallée du Ban-le-Duc ne comptait plus que quelques habitants. Une seule ferme subsistait à Hervafaing, proche l'Estang. Après avoir erré en proscrit dans les forêts, traqué par les « soudaires », un vieux marcaire s'était enhardi à regagner son foyer. Il avait, de ses mains, relevé la maison incendiée, posé sur le toit une couverture d'« aissis » (bardeaux) toute neuve. La tranquillité renaissant, il tenait un peu de bétail que ses filles menaient paître à la Petite-Pâture, cultivait quelques lopins de seigle et un carré de lin.

Vous ai-je dit que le vieux marcaire avait trois filles, trois filles courageuses et solides à l'ouvrage comme leur brave homme de père ? Files avaient nom « Ménane » (Marie-Anne), « Toinette » (Antoinette) et « Torine » (Victorine).

En ce temps-là, où tous les transports se faisaient à dos d'homme, les chemins allaient en droite ligne enjambant les hauteurs. Celui de Gérardmer, au lieu de s'engager comme aujourd'hui par la gorge de Straiture, se détachait de la vallée à Hervafaing, gagnait l'Estang, gravissait la montagne pour déboucher à Xonrupt. Le trajet fort accidenté était sensiblement raccourci.

Entre Hervafaing et Xonrupt, aucune habitation, si ce n'est, près de l'Estang, un de ces ermitages — comme celui du Rudlin —

autrefois nombreux dans la montagne : pauvre cabane d'une seule pièce au sol de terre battue où l'hôte de céans vivait des aumônes qu'il glanait à l'alentour en échange de ses patenôtres.

Longtemps abandonné, l'ermitage de l'Estang venait, depuis peu, de recevoir un occupant. Qui était-il ?... D'où venait-il ?... On ne savait. L'homme, un grand escogriffe de mauvaise mine, aux mains larges comme des battoirs, n'inspirait guère confiance. N'étaient la sainteté de son état et l'austérité de sa vie, on l'eût pris pour un de ces « cravates » ou « loups des bois », venus à la suite des armées, qui vivaient de rapines et de brigandage.

Mais c'était quand même un voisin..., le seul voisin de la ferme. Bien accueilli à sa première visite, il était reparti sa besace lourdement garnie : « Venez me voir dans ma cellule, avait-il proposé aux jouvencelles ; nous prierons Dieu et la benoîte Vierge devant une précieuse relique rapportée des lieux saints ! »

L'invitation avait été plusieurs fois renouvelée. Soit timidité de leur part, soit plutôt parce que le personnage leur inspirait une instinctive méfiance, les jeunes filles hésitaient à y donner suite.

Certain soir, cédant à la curiosité féminine, elles se décidèrent brusquement à rendre visite au saint homme. Trouvant la porte close, elles résolurent d'attendre son retour qui ne pouvait tarder.

Tapies dans un fourré, elles se réjouissaient à la pensée de la surprise qu'elles allaient lui causer.

Un pas lourd fait rouler les pierres du sentier et l'ermite apparaît pesamment chargé... On dirait qu'il porte un long sac... Le voilà qui ouvre sa porte... Par le fenestron, Ménane et ses sœurs suivent tous ses gestes... Horreur ! C'est un corps sans vie qu'il laisse tomber sur le sol... Prestement, il fouille le cadavre. Quelques piécettes seulement dans les poches : « Pauvre diable, tu as donné ta

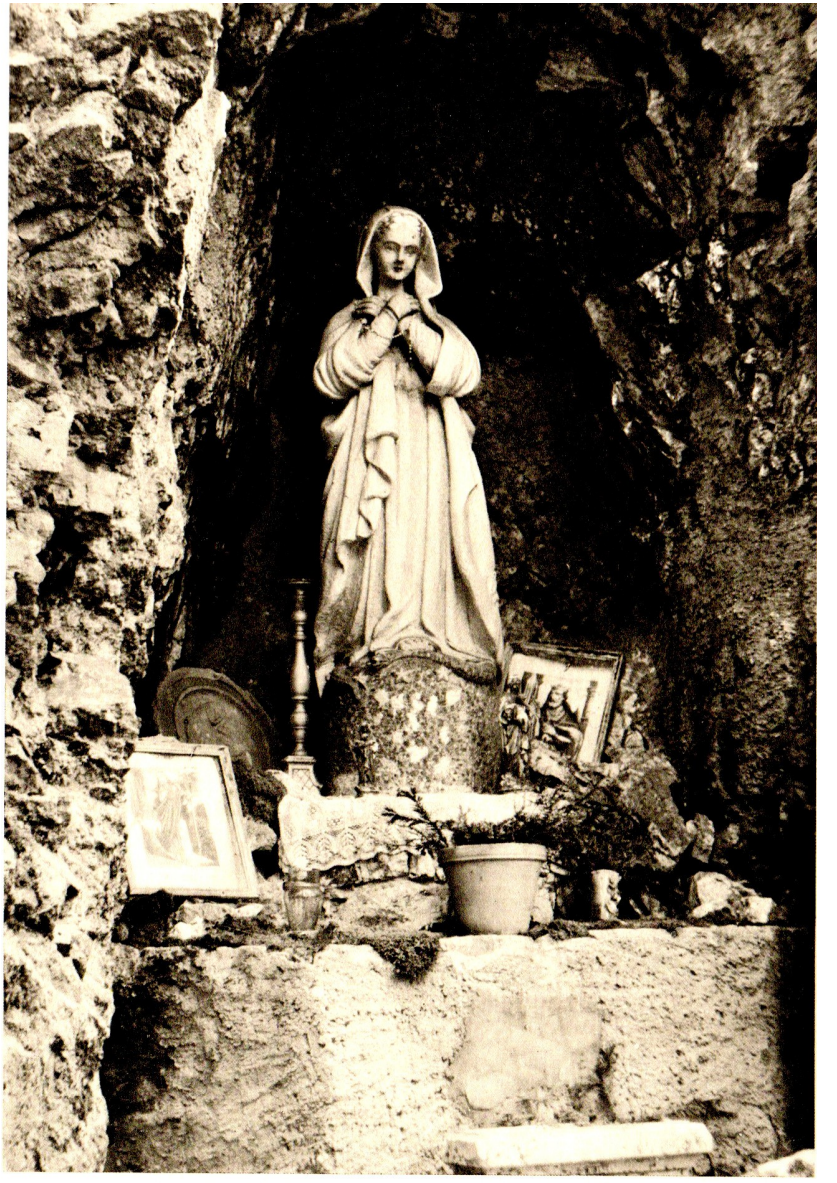
vie pour cinq liards !... » soliloque-t-il en guise d'oraison funèbre, et il va incontinent jeter le cadavre dans l'étang. Folles de terreur, Ménane, Toinette et Torine se sont enfuies. Cette dernière fut tellement saisie d'épouvante qu'elle en perdit la raison.

L'ermite — on l'a deviné — n'était autre qu'un brigand. Dans ce recoin perdu, il assassinait pour les détrousser les malheureux voyageurs empruntant le chemin de la montagne et faisait disparaître leurs corps dans l'étang.

On prévint le prévôt. Le lendemain, des hommes d'armes montaient à Hervafaing appréhender le faux ermite. L'étang asséché, on y découvrit les corps de plusieurs victimes. Le Tribunal de la Pierre-Hardie de Saint-Dié fit prompte justice et, quelques jours après le crime, le corps d'un supplicié se balançait au signe patibulaire de Taintrux. De la cellule rasée, pas une pierre ne resta debout.

Telle est, en substance, la légende de l'Estang. Je dis la légende, car aucun document, aucune pièce de procédure, n'en viennent confirmer la réalité.

La persistance du souvenir qu'elle a laissé chez les gens de la vallée, n'est-elle pas un garant de l'authenticité de cette vieille et tragique histoire ?... Je souhaite, ami lecteur, qu'elle ne trouble point — comme il m'arriva naguère — votre quiétude et votre sommeil.



La Vierge de Hangochet

LA VIERGE DE HANGOCHET

À ma petite Claire

PARPOUSSE ! (Alerte) !... Colas, le petit vacher de la ferme de la Violette[1] qui, « tout deschaus », accourait, ce matin là, de toute la vitesse de ses jambes grêles, ne put en articuler davantage. Épuisé de fatigue, le souffle rauque, il s'affala sans connaissance sur un banc de pierre, devant la porte de la métairie de la Sèche Chaume[2].

Une rasade d'eau de cerises[3] que lui versa généreusement maître Vincent, le « marquaire », lui rendit bientôt ses esprits : « Alerte ! répéta-t-il aussitôt, les « Houèbes » !... Ils arrivent par le chemin de la Poste !... »[4].

Les « Houèbes » ! Un nom qu'on ne prononçait pas sans effroi. C'était, au temps de la guerre de Trente-Ans, cette bande d'aventuriers et de mercenaires : Suédois, Allemands, Hongres, Croates, gens de sac et de corde, ramassis de toutes les races et de toutes les nations qui — de l'opulente Alsace qu'ils avaient mise à feu et à sang — s'abattaient périodiquement, tel un vol de

1 Commune du Bonhomme.

2 Commune de Plainfaing, à 1 km. 500 du col du Bonhomme.

3 Kirsch.

4 Ancien chemin du col du Bonhomme par Scarupt, avant 1755.

corbeaux, sur les hameaux de la montagne vosgienne et les fermes isolées, faisaient main basse sur le bétail..., maltraitaient les occupants, quand ils daignaient leur laisser la vie..., violentaient les femmes..., promenaient partout la torche incendiaire avant de se retirer. À leur approche, les gens s'enfuyaient terrifiés.

Maître Vincent, devenu veuf de bonne heure, tenait la métairie secondé par sa fille Marie-Claire, une gente brunette de dix-huit printemps. Grâce à son isolement, la Sèche-Chaume, enclose dans une clairière de la forêt, avait, jusque-là, échappé aux entreprises des brigands.

Vite prise est la résolution du fermier : sauver les bêtes et fuir... Il faut faire vite. Avec l'aide de Colas, les vaches, détachées, sont poussées hors de l'étable et le troupeau, chassé à coups de bâton, gagne la forêt prochaine.

Marie-Claire, elle, restée la dernière au logis, rassemble hâtivement quelques hardes.

À son tour, elle va franchir le seuil quand débouchent les « Houèbes »... Un cri d'épouvante, et la pauvrette éperdue prend sa course vers la futaie. Mais un soudard a vu la belle fille. Un éclair de convoitise s'allume dans ses yeux farouches : elle sera sienne !...

Et la poursuite commence, ardente, sauvage. Le cœur battant à se rompre, Marie-Claire, rassemblant toutes ses forces, se dirige vers la muraille de rochers à pic qui se dresse à une portée de mousquet de la chaume... Le reître la gagne de vitesse. Déjà, elle sent derrière elle son haleine de fauve. La pure enfant va-t-elle être la proie de la brute déchaînée ?...

Arrivée à la plate-forme qui couronne le rocher, la jeune fille, sur le point d'être atteinte, recommande son âme à la benoîte Sainte Vierge et à sainte Claire, ses patronnes..., et saute dans le vide.

Miracle. Au bas du rocher de cent pieds de haut, elle se relève sans le moindre mal. Emporté par son élan, le Houèbe maudit vient s'écraser près d'elle, le corps déchiré. Il a semblé à Marie-Claire que ses célestes protectrices avaient, sous ses pieds, étendu un manteau amortissant la terrible chute.

Il y avait, à la base de la haute falaise de quartz, une anfractuosité naturelle formant une espèce de grotte. C'est là que, passés les mauvais jours, Marie-Claire témoigna sa reconnaissance à la bonne Vierge et à Sainte-Claire, en nichant leurs statues de bois sculpté dans cette cavité.

Vous saurez aussi que, dans le même temps, la jeune fille épousa Colas, le petit pâtre de la Violette, qui était, depuis l'enfance, l'élu de son cœur. Sans doute, furent-ils heureux et eurent-ils nombre d'enfants.

Instruites de ces choses, les jouvencelles, en quête d'un mari, ne manquèrent pas de prier, à cette intention, la madone de Hangochet. Ainsi s'établit, pour les jeunes filles de la montagne, la coutume d'un pèlerinage au pied de la roche fameuse. On y venait de bien loin, le jour de l'Ascension. Si l'intention était pure et la prière fervente, l'épouseur se présentait, dit-on, avant la fin de l'année.

Dans la grotte, au pied du rocher fissuré que tapissent des lichens couleur de soufre, on voyait — avant la dernière guerre — à côté de la statue en stuc de la Vierge, une statue en bois plus petite de sainte Claire. Cette dernière, rongée par les vers, était d'une facture fort ancienne. De tout temps, ce sanctuaire rustique, placé sous la garde des fermiers de la Sèche-Chaume, avait été respecté des gens du pays auprès desquels sainte Claire, invoquée pour les maladies de la vue, est toujours en grand crédit.

Je suis retourné cet été à la roche de Hangochet. La Vierge à la cape bleue est toujours là. Hélas ! je n'ai pas retrouvé sainte Claire.

La vénérable statue aurait-elle tenté quelque docte Herr Professor d'Outre-Rhin ?... Un amateur d'antiquités l'a-t-il emportée — c'était facile — jusqu'à sa voiture sur la route voisine ?...

J'ai souffert intimement de la perte de l'antique effigie. Il est de ces souvenirs qu'on ne peut dépayser sans les amoindrir. Dans la niche de Hangochet, sainte Claire faisait partie du patrimoine ancestral des Plainfinois ; là où son voleur l'a installée, elle n'est plus maintenant qu'un quelconque objet de curiosité.

À notre époque d'un modernisme fatal aux traditions du passé, les demoiselles à marier viennent-elles encore prier la Vierge de Hangochet ?... À quoi bon, n'est-ce pas, quand tourterelles et tourtereaux ont maintenant tant d'occasions d'ébaucher l'éternel roman d'amour, sans qu'il soit besoin de faire intervenir les puissances célestes ?...

Si quelque chose a pu me consoler de la disparition de sainte Claire, ce sont les fleurs des champs apportées par brassées à la Vierge..., c'est cet humble plant de géranium, portant la carte d'une dame de Strasbourg, qu'une main pieuse a déposé à ses pieds.

Septembre 1949.

LE TRÉSOR DES SUÉDOIS

À ma femme, inspiratrice de ce récit

ÉTAIT-CE un fauve, un de ces ours bruns encore communs à l'époque dans la montagne vosgienne[1], que cette forme sombre tapie au pied d'un sapin rongé de mousse au plus épais de la forêt seigneuriale de la Combe du Valtin ?

Frantz, le « frotté »[2] de monseigneur Christian, prince palatin de Birkenfeld, vérifia l'amorce de son fusil à pierre, releva le chien. L'arme sous le bras, l'homme s'avança prudemment. Rien ne bougeait. À deux pas il s'arrêta, figé de surprise. Devant lui, un enfant drapé de haillons dormait pesamment, la tête reposant sur une roche plate qui lui servait d'oreiller.

Secoué par la poigne du garde, le dormeur ouvrit les yeux, de grands yeux d'un noir de jais ombragés de longs sourcils, promena autour de lui un regard inquiet. Lentement, comme si la fatigue d'une longue marche l'accablait encore, il se releva. On pouvait lui donner de dix à douze ans.

Qui était cet enfant ? D'où venait-il ? Aux questions posées, l'adolescent répondit dans un idiome incompréhensible, montrant,

1 Le dernier ours fut tué au Rudlin en 1786.

2 Garde forestier, corruption du latin forestœ.

de son bras tendu, la direction où le soleil venait de se lever. Sans plus de succès, Frantz l'interrogea en dialecte alsacien, puis en « haut allemand »[1].

En désespoir de cause, il le prit par la main et le ramena à la maison. Là, son premier soin fut de restaurer le pauvret qui tombait d'inanition.

Chez le père Gabriel, administrateur de la Chapelle du Valtin, où on le conduisit, le gamin fut derechef interpellé, en latin cette fois. Le bon père y perdit son latin...

Personne au Valtin — pas même un vieux soldat du roy fait prisonnier à Senef, qu'une longue captivité au pays de Guillaume d'Orange avait quelque peu familiarisé avec la langue hollandaise — ne connaissait ce parler bizarre, aux intonations gutturales, qu'employait le petit inconnu.

On s'avisa qu'il n'était point baptisé. Incontinent, le père Gabriel lui conféra le sacrement et lui donna le nom de Sylvestre[2]. Son acte de baptême conservé aux anciens registres paroissiaux, où il porte la date du « 23 may 1681 », indique que le néophyte « n'est ni Français, ni Allemand, ni Suisse », et qu'il s'exprime en « langage inconnu ».

Vraisemblablement, l'enfant trouvé appartenait à l'une de ces tribus nomades venues de l'orient qui sillonnaient les routes d'Europe. S'était-il égaré au cours d'un arrêt de la caravane ?... Avait-il fui pour échapper aux mauvais traitements ?... Le mystère qui enveloppait sa découverte demeurait entier.

---

1 Allemand classique par opposition au patois alsacien.

2 L'ancienne chapelle du Valtin était, comme l'église actuelle, placée sous le patronage de saint Sylvestre.

Comme Sylvestre était d'âge à gagner « son vivre », on le confia a un « marcaire » qui avait justement besoin d'un « hardier »[1] pour mener les bêtes à la pâture.

Matin et soir, le jeune garçon montait avec ses vaches au flanc d'une pente escarpée couronnée d'une plate-forme de rochers dont les éboulis dévalaient en traînées grises jusqu'à la Meurthe naissante.

Cette côte nue qu'escaladaient çà et là de rares sapins se parait, vers la Saint-jean, de la toison d'or des genêts ; elle revêtait, l'été venu, un somptueux manteau de bruyère rose.

Du pâturage, le regard plongeait sur les toitures en bardeaux tassées en une gorge profonde autour de la chapelle assise sur un tertre qui dominait la petite agglomération.

En face, de l'autre côté de l'étroite vallée, la vue s'étendait sur une pente moins abrupte où s'étageaient, jusqu'à la forêt, de petits carrés de champs plantés, les uns de pommes de terre[2], les autres d'orge ou de « trémois »[3], ceux-ci de lin, ceux-là de « grosses fèves »[4]. L'arrangement de cette bizarre marqueterie lui prêtait quelque ressemblance avec un damier et lui avait valu, à cause de l'alternance des couleurs, le nom de « Jeu de cartes » que le finage porte encore.

À fréquenter les petits pâtres du village qu'il rencontrait tous les jours au « parcours »[5], Sylvestre apprit très vite le patois, unique langage des montagnards d'alors. La Toussaint venue, les bêtes

1 Vacher.

2 La pomme de terre avait fait son apparition dans les Vosges vers le milieu du XVIIe siècle.

3 Seigle de printemps.

4 Fève des marais.

5 Pâturage en communauté.

rentrées à l'étable, son maître l'envoya à l'école d'hiver que tenait le régent François Michel en une maison basse aux murs lépreux, proche la chapelle du Valtin [1]. Bientôt, « la croisette »[2] n'eut plus de secrets pour lui. L'hiver suivant, il lisait dans la bible et savait « faire son nom ».

Des années passèrent. Le petit étranger trouvé dans la forêt de la Combe était à présent un beau jeune homme, plein de vigueur et de santé, dont les marcaires se disputaient les services. Sa taille souple et bien prise, ses cheveux d'un noir brillant, son teint légèrement basané, la finesse de ses traits, lui assignaient une autre origine que les « boubes »[3] du pays. Il n'en était pas moins le plus fort et le plus adroit d'entre eux.

S'agissait-il de jeter bas un sapin deux fois centenaire, de faucher tout un jour à l'andain ? Il n'avait pas son pareil à l'ouvrage. On le disait capable de porter d'une traite sa hottée de fromages à Munster, et son claquement de fouet retentissant était connu de tout le village.

Par ailleurs, sa douceur et sa belle humeur, faisant contraste avec les manières rudes et frigides des jeunes gens de son âge, lui avaient gagné les sympathies féminines.

Suivant la coutume, chaque gars du pays avait fait choix d'une « bonne amie » qu'il escortait aux « poêles de loures »[4] et, l'été, menait danser sur le gazon des Hautes-Chaumes, au son du violon d'un ménétrier alsacien. Pourquoi, se demandait-on, Sylvestre qui

1 Après des restaurations successives, l'école n'a pas changé d'emplacement.

2 L'alphabet.

3 Jeunes garçons, de l'allemand Bube.

4 Veillées spécialement organisées par la jeunesse.

était d'âge à chercher femme, n'avait-il point sa « bonne amie » ?... Les « béïesses »[5] ne manquaient pas, pourtant, au Valtin !...

Au vrai, il aimait en secret, depuis longtemps déjà, la fille du « marcaire » du Thalet, une jolie brunette aux yeux de velours qui avait nom Claudette. Sans lui avoir jamais révélé sa flamme, il avait de bonnes raisons de croire qu'elle n'y était pas insensible.

Enfants, Sylvestre et Claudette avaient lié connaissance au pâturage ; ensemble ils avaient cueilli la juteuse brimbelle et la framboise parfumée ; ensemble ils avaient grandi. Une intimité délicate faite de franchise et de confiance les rapprochait tous les jours.

Cette année là, le soir de la saint André (30 novembre), Claudette ne manqua pas de réciter, avant de s'endormir, cinq pater et cinq ave suivis de l'invocation accoutumée :

« André, Andréa,
« Vais-moi voir en mon dormage
« Qui j'aurai en mariage ! »[1]

Et, dans ses rêves, l'élu lui était apparu. C'était Sylvestre.

Ce qui devait arriver arriva. Le dimanche suivant, à l'issue d'une veillée à laquelle ils avaient assisté, Sylvestre encouragé par l'attitude de la jeune fille, s'enhardissait à la reconduire jusqu'à la maison.

Les langues vont vite au village. Apprenant que Claudette avait « un galant », le père Saulci s'était fâché tout rouge : donner sa fille unique à un « vaugant »[2] venu on ne savait d'où, à un « podé »[3], lui

5 Jeunes filles. De l'allemand die Base.

1 Ancienne coutume du Valtin.

2 Vagabond.

3 Pauvre diable, sans le sou.

qui avait la plus belle ferme du finage et vingt jours de bon pré à l'Hermitage, jamais il n'y consentirait !

Puis, parce que des larmes perlaient aux cils de Claudette, et qu'il n'était pas mauvais homme au fond, il s'était subitement radouci : « Il n'y a pas à dire, Sylvestre est un brave « boube » et un « premier ouvrier »... Si seulement il avait un peu de bien au soleil ou quelques centaines d'écus... ».

Parole prometteuse d'espoir qui sécha les pleurs et dilata le cœur de Claudette.

*
* *

En ce temps-là, la petite communauté du Valtin groupait à peine une douzaine de « feux »[1]. Isolée dans son cadre de montagnes gigantesques elle ne devait, faute de voies de communication, compter que sur elle-même pour pourvoir à ses besoins.

D'origine lorraine ou alsacienne, les Valtinois, presque tous « marcaires », remontaient sur leur tête le foin des vallées profondes ; ils cultivaient, sur une terre infertile, de maigres lopins de céréales, quelques pommes de terre, ainsi que le lin destiné à leur vêture. L'hiver, ils abattaient les géants de la forêt nourricière, se faisaient sabotiers, boisseliers. Les femmes filaient à la quenouille ; les hommes tissaient au métier à bras.

Manœuvres et journaliers, les plus nombreux, vivaient en Spartiates de lait caillé, de pommes de terre et d'un pain grossier où la farine de fève s'incorporait à celle d'orge ou de seigle. À la table des familles aisées, on consommait de la viande de porc ou de bêtes accidentées.

1 Ménages.

La vente des fromages et des sabots, transportés en Alsace à dos d'homme, mettait parfois une apparence de mieux-être dans cette vie primitive : de la farine de froment, quelques fruits, un peu d'eau-de-vie, un tonnelet de vin blanc qui ne coulait qu'à la fête du pays.

Rude labeur, sobriété antique qui façonnaient des hommes de six pieds !...

D'une existence ainsi repliée sur elle-même, étaient nées, chez les « Vêtinés », des habitudes d'entr'aide qui n'ont pas tout à fait disparu.

Par une soirée de décembre, où la vie extérieure somnolait sous un épais manteau de neige, on « braquait »[1] le lin chez Blaise Grivel, syndic de la communauté du Valtin. Pendant tout l'automne, on l'avait mis à rouir sur les prés humides pour le débarrasser de la gomme qui collait les fibres. Il avait été ensuite séché au four. Dans la vaste cuisine qu'éclairaient les reflets dansants de Pâtre, une douzaine de voisins œuvraient, affairés. Sylvestre et Claudette étaient là.

Une poignée de tiges dans la main gauche, les hommes l'engageaient transversalement dans les rainures de la « braque » (broie), cependant que, de la dextre, ils soulevaient et abaissaient bruyamment un levier garni de dents de bois qui pinçaient, écrasaient les fibres impropres de l'écorce.

Passant dans la main des femmes, la filasse obtenue était frappée avec le plat du « sabran » (sabre de bois) sur un « pied à teiller », pour en faire tomber les fragments de tige restés adhérents.

Pour finir, on peignait la longue chevelure, d'un gris tendre et lustré, à l'aide du « s'ri », sorte de brosse suspendue à la muraille où

1 De l'allemand bracken : hacher.

de longues dents de fer, groupées en faisceau, faisaient l'office de poils.

Tout cela dans le vacarme assourdissant des braques, parmi la fumée du foyer et le nuage de poussière floconneuse qui obscurcissaient la pièce.

La besogne finie, on passa au « poêle »[1] pour « reciner »[2], sur l'invitation de la maîtresse de céans.

Devant la « taque » armoriée (plaque de fonte garnissant le fond de la cheminée, qui chauffait par rayonnement la pièce contiguë) où les lys de France voisinaient avec les alérions de Lorraine, la table était dressée. Le syndic avait bien fait les choses. Dans la plantureuse « tourtière »[3] fumait, odorante, la grillade du cochon tué la veille. Les hôtes s'en délectèrent tout en buvant à même l'eau claire dans des « crouques »[4] de grès qui circulaient de main en main. Puis ce fut, en guise de dessert, une épaisse « chalande »[5] de « noire farine »[6] piquée de lardons dorés.

La table desservie, le « brandvi »[7] de brimbelle coula dans les gobelets d'étain. Et les langues se délièrent.

Chez ces primitifs, rares étaient les nouvelles du dehors : la vie locale, les souvenirs de « l'ancien temps », faisaient tous les frais des causeries.

---

1 Pièce principale de l'habitation servant à la réception des hôtes.

2 Collationner à minuit ou à une heure tardive de la soirée.

3 Marmite de fonte plate servant surtout à la cuisson des viandes, que ses pieds permettaient de poser sur la table.

4 De l'allemand Krug : cruche.

5 Sorte de quiche lorraine.

6 Farine de seigle.

7 Eau-de-vie, de l'allemand : Brantwein.

Après l'habituelle revue des potins du village, la conversation s'orienta sur l'église en construction. Jusque-là, le Valtin, faisant partie du ban de Fraize, dépendait de la paroisse de cette localité. Trois bonnes lieues, des chemins impraticables, l'hiver surtout, l'en séparaient. Depuis le milieu du XVe siècle, il y avait bien au Valtin, la chapelle bâtie à l'emplacement de l'église actuelle par les comtes de Ribeaupierre[1]. Parfois un prêtre de passage y célébrait la messe aux « hauts jours »[2]. Plus tard, les habitants avaient obtenu du Chapitre de Saint-Dié et du curé de Fraize l'autorisation d'avoir chez eux un prêtre résidant, « en forme d'administrateur », sans autre pouvoir que celui de baptiser et de dire la messe dimanches et fêtes. Ce prêtre, payé par ceux-ci comme un domestique, mangeait à tour de rôle chez ses ouailles.

L'érection d'une paroisse, demandée de longtemps par les Valtinois au Chapitre et à l'évêque de Toul, avait toujours été différée, par suite de l'opposition des curés de Fraize et Clefcy peu désireux d'abandonner les redevances qu'ils touchaient au Valtin et au Grand-Valtin.

En 1687, Louis XIV passant par Saint-Dié pour se rendre à Strasbourg, le père Gabriel de Saint-Charles[3], de l'ordre des Carmes de Baccarat, administrateur de la chapelle du Valtin — le même qui avait baptisé Sylvestre — lui fit présenter une supplique pour le même objet.

Sa Majesté Très Chrétienne ayant fait savoir au Chapitre que « l'érection d'une cure au Valtin lui serait agréable », le Grand-Prévôt de l'église de Saint-Dié, François de Riguet, s'inclina. Par ordonnance du 9 septembre 1689, « le Petit-Valtin et le Rudlin

1 Anciens seigneurs du ban de Fraize, résidant ordinairement à Ribeauvillé.

2 Fêtes solennelles.

3 Originaire de Normandie.

furent détachés de la paroisse de Fraize, le Grand-Valtin de celle de Clefcy », pour former la paroisse actuelle du Valtin[1].

Restaient à bâtir l'église et le presbytère. Cette construction ne dura pas moins de quinze ans. Aidés des subsides insuffisants alloués par le Chapitre et le prince de Birkenfeld, leur seigneur, les habitants se mirent au travail courageusement, qui faisant des charrois de matériaux, qui œuvrant comme manœuvre, maçon ou charpentier.

À l'époque où se place ce récit, l'église — qui ne devait être érigée qu'en 1704[2] — était, depuis dix ans, commencée. L'argent manquait pour élever le clocher, orner l'intérieur, bâtir la cure. « Où trouver les quatre mille livres qui nous font défaut ?... » geignait le syndic. « Il nous faudrait le trésor des Suédois », opina la mère Nanette, une petite vieille cassée en deux, à force d'avoir porté la hotte, et ratatinée comme une pomme reinette.

— Le trésor des Suédois !... À cette évocation, tous les visages se firent attentifs.

Et, pour la centième fois, le vieux marcaire Husson conta :

« C'était du temps de la grande guerre où les Français et les « Houèbes »[3] ont apporté « moult » grande misère et .désolation dans la vallée, ne nous laissant que les yeux pour pleurer. Les « Houèbes », descendus par le Col du Bonhomme, emmenaient les vaches, chargeaient dans leurs voitures tout ce qu'ils pouvaient emporter, brisaient le reste, faisaient flamber les maisons, puis reprenaient le chemin de l'Alsace. Un mois ne se passait pas sans qu'on les voie revenir. À la fin, les gens de Fraize, qui en avaient assez, ont résolu de se défendre. Prévenus, un beau jour, de l'arrivée

1 Archives paroissiales.

2 Date inscrite au voussoir du portail.

3 Suédois, d'après la tradition.

d'une troupe importante, ils donnent l'alarme, rassemblent tous les hommes valides du ban. J'avais vingt ans, j'en étais. Armés de faux, de fourches, de haches, quelques-uns de piques ou de mousquets, nous allons attendre l'ennemi, cachés derrière une haie d'épines touffue, près du château de Pierosel[1].

Les cavaliers s'avançaient sans défiance. Nous les laissons s'approcher. Brusquement, nous sortons de notre cachette. La troupe est encerclée : « Aux chevaux !... », crie notre chef. Lardées de coups de faux, piquées par les fourches, folles de douleur et d'épouvante, les montures se cabrent en bonds prodigieux, fêtés à terre, les « Houèbes » sont abattus ou s'enfuient en déroute. Seuls, quelques hommes courageux combattant à pied se sont groupés autour d'un chariot dont les chevaux ont les jarrets tranchés. Ils le défendent avec acharnement, se font tuer l'un après l'autre. Sur le point de succomber, le dernier d'entre eux réussit à se sauver dans la montagne, les épaules chargées d'un coffre de bois.

Ce coffre — on l'apprit le lendemain de la bouche d'un ennemi blessé à mort — contenait le trésor de l'armée[2], fruit des rapines des « Houèbes ». Le fuyard avait dû l'enfouir sur les hauteurs pensant bien venir le reprendre plus tard. Comme il fut massacré quelques jours après au Rudlin, personne ne connut jamais son secret.

— Et on n'a pas recherché le trésor ?..., questionna avidement Sylvestre.

— Si fait, mon gars. Après cette guerre de Trente Ans qui ne laissa qu'une centaine d'habitants dans tout le ban de Fraize, les autres ayant péri par la lance des « soudaires », la misère ou la peste,

---

1 Détruit pendant la guerre de Trente-Ans. Sur la route de Fraize à Plainfaing, une maison bâtie à son emplacement s'appelle encore le Château-Sauvage.

2 D'après la tradition recueillie par Eugène Mathis, Les Héros, Gens de Fraise, p. 105.

des fouilles ont été creusées sur le Haut du Rovémont, à Strazy, à Charbonichamp, un peu partout. J'ai moi-même remué la terre à la Girgoutte, tout près du lieu où le Suédois était tombé. Le coffre mystérieux est resté introuvable !...

Ce soir-là, quand il eut ramené sa Claudette à la marcairie du Thalet dont il n'osa franchir le seuil, Sylvestre était songeur. Il ne dormit pas de la nuit, se tournant et se retournant sur son lit de feuilles de hêtre. Au matin, une idée s'était ancrée profondément en son esprit : « Je retrouverai le trésor des Suédois et j'épouserai Claudette » !

*
* *

En attendant que l'église soit bâtie, la messe du dimanche se dit à la salle d'école.

Sur la petite place, au pied du large escalier de granit qui monte au cimetière, deux femmes vêtues d'oripeaux aux couleurs vives, cheveux flottants, les oreilles percées de gros anneaux de cuivre, guettent la sortie des fidèles. Une jeune fille d'étrange beauté dont les yeux d'escarboucle éclairent un visage bruni de soleil et, lui faisant repoussoir, une vieille édentée, le nez en bec d'oiseau de proie.

Diseuses de bonne aventure qui, pour un double liard, lisent dans le creux de la main, conjurent les mauvais sorts, rendent favorable le destin.

C'est péché mortel d'écouter prêtresses de Diane et devineresses. Aussi les groupes passent-ils en détournant la tête.

Attiré par une force irrésistible, Sylvestre s'est approché des « Égyptiennes ».

Vallée du Valtin

Ont-elles reconnu un des leurs ?... Voici qu'un colloque s'engage à mi-voix, dans cette langue de son enfance dont le jeune homme a subitement retrouvé l'usage :

« Le trésor des Suédois, révèle la vieille, je le vois, tout près d'ici, au sommet gazonné d'une montagne, du côté du couchant. Là, sont deux gîtes à « bêtes rouges ». — Avec ceci, tu le trouveras », complète la belle fille qui tient Sylvestre sous le feu de son regard chargé d'effluves magnétiques. Elle dit, et, détachant une sorte de médaille ornée d'attributs orientaux et de signes mystérieux qui pend à son cou, la lui glisse dans la main.

Une « tête » déboisée vers le couchant avec deux « marcairies » ?... Nulle hésitation possible : c'est le « gazon » de Sérichamp et ses deux chaumes, l'une au Chapitre de Saint-Dié, l'autre à Son Altesse.

« Le trésor est moi !... » songe Sylvestre rayonnant.

*
* *

Assis face aux Hautes-Vosges, sur une large croupe s'abaissant en pente douce vers le midi, le pâturage de Sérichamp était, depuis des siècles, hanté par les pasteurs transhumants venus d'Alsace et de Lorraine.

La guerre de Trente Ans avait interrompu la vie pastorale sur ces hauteurs, et les anciens gardaient souvenance de la triste aventure de Didier de Lalevée, de Hervafaing, fermier de la chaume ducale en 1634. Voulant mettre son troupeau à l'abri des « Houèbes » qui razziaient le bétail, il avait gagné la forêt. Sa malchance avait voulu qu'il rencontrât les pillards dans le défilé de Straiture. Dépouillé de

ses bêtes, lardé de coups de lance et laissé pour mort, il se traîna, la nuit venue, jusqu'à la chaume où il devait succomber peu après[1].

Quarante ans d'insécurité s'écoulèrent, avant que d'autres chaumistes osassent remonter là-haut.

Son dessein arrêté, Sylvestre quitta le Valtin, non sans promettre à Claudette de la revoir tous les dimanches, pour « s'amodier » comme vacher chez Jean Pierrel, de Gérardmer, qui tenait alors la chaume. C'était, lui semblait-il, le moyen le plus sûr d'arriver à son but.

Un matin de mai, par la sylve rajeunie que peuplaient mille pépiements d'oiseaux, il monta le sentier qui menait au « gazon ».

D'abord, les sveltes épicéas rangés en colonnades majestueuses où filtre un rais de soleil qu'on dirait venu d'un vitrail d'église. Plus haut, la voûte sombre des sapins se faisant, à mesure qu'il s'élève, de plus en plus trapus. Viennent enfin, couverts de larges plaques d'un lichen verdâtre, des hêtres rabougris et déjetés.

Brusquement, sous un jet de lumière crue, la clairière se dévoile, ourlée encore aux lisières d'un mince ruban de neige.

Dans l'air vif et léger, tout proche paraît le ciel, d'un bleu lavé, où règne le globe d'or du soleil.

Parvenu à la « loge »[2], le jeune garçon se retourne d'instinct, promène un regard circulaire sur l'alentour. De tous les points de l'horizon montent des sommets arrondis et boisés. À l'orient, les Hautes-Chaumes qu'il connaît bien. Leur faisant suite, le Hohneck, au chef dénudé, se prolonge vers le sud en une ligne de ballons qui se confondent avec le ciel dans les lointains vaporeux. Devant lui, d'autres montagnes aux amples contours se pressent

1 Archives de Meurthe-et-Moselle, B. 8827.

2 Logement du fermier et de son bétail.

comme des vagues, ne laissant entrevoir que de rares échappées des vallées.

Sur tout cela, une gamme de teintes vertes : vert tendre des pelouses, vert glauque des feuillages, vert sombre des sapinières.

Émoi de l'âme devant la magnificence du spectacle !... Quiétude et allégement de l'être au souffle vivifiant des cimes !...

Ces impressions — encore que son esprit soit incapable de les analyser — le pénètrent confusément.

Mais ce n'est pas en amant de la nature que Sylvestre est venu à Sérichamp. Le lendemain, dès l'aurore, il est au pâturage sur la vaste pelouse qui foisonne de pensées sauvages aux coloris variés ; les fleurs du « sauvage tabac »[1] dressent leurs grandes corolles jaune safran à côté de l'anémone des Alpes, d'une pâleur de neige.

Bercé par le tintement des sonnailles, le troupeau, en ordre dispersé, se déplace lentement, le mufle à terre. À chaque foulée, les vaches fauchent d'un large coup de langue des touffes de « gaudremoine »[2] odorante. Le « hardier » vient derrière, sondant partout la glèbe du bâton à longue ferrure pointue dont il a pris soin de se munir.

*
* *

Le « haut de l'année »[3] se passe ainsi. Déjà les fils de la Vierge tendent sur l'herbe rare leurs réseaux d'argent, la rosée dépose des

1 Arnica.

2 Fenouil des montagnes ou meum des Alpes. Petite ombellifère au feuillage finement divisé, d'odeur aromatique subtile.

3 L'été, époque où les journées sont les plus longes.

diamants au cœur de l'alchemille[4], et de longs voiles de brume s'étirent sur la montagne.

Quelques semaines encore, et les bêtes redescendront à leur étable des vallées.

En vain, Sylvestre a prospecté tous les cantons de la chaume. Nulle trace du trésor. La voyante n'aurait-elle pas dit vrai ?... Pourtant, l'amulette remise par la jeune « Égyptienne » ne l'a pas quitté dans ses recherches. Sensation étrange : quand il la porte sur lui, il se sent comme envoûté, au pouvoir de la belle fille aux yeux de feu. S'en sépare-t-il ? Le charme s'évanouit, seule Claudette possède son cœur...

La saint Michel[1] est proche. Avant le départ de la chaume, le « marcaire » fait, comme chaque année, sa provision de racines de gentiane. Après fermentation, elles seront distillées pour en extraire l'eau-de-vie qui guérit bêtes et gens.

Une petite pioche en main, Sylvestre creuse la terre autour des larges feuilles plates dont les touffes délaissées par les bêtes s'étalent de ci, de là, sur le gazon jauni.

Le voici à l'extrémité du plateau. À ses pieds, le « groube »[2] de Xéfosse, vaste cirque boisé enclos de pentes rocheuses. Au fond du gouffre vertigineux, le soleil tombe d'aplomb sur les pointes des sapins tranchant sur l'ombre violette qui envahit tout un côté de la dépression.

Sur les gradins en contre-bas, un beau pied de gentiane attire l'attention du jeune homme. Il descend, dégage avec peine la racine au long pivot fichée dans les cailloux. La pioche a rendu un son

---

4 Rosacée à fleurs verdâtres, aux feuilles en forme de coupe.

1 Date à laquelle les troupeaux descendent des chaumes.

2 De l'allemand, Grab : la fosse.

mat comme si elle avait touché du bois. Le trésor serait-il là ?... Stimulé par l'espoir, Sylvestre creuse encore. O joie !... Une massive caissette de chêne, aux ferrures cloutées rongées de rouille, est mise à jour. Si le coffre était vide ?... La serrure est solide, le couvercle résiste..., puis s'entr'ouvre sous les coups de pioche répétés.

Une lueur fauve..., une pluie de jaunets qui roulent en cascades sous les doigts. Il y a là toutes les monnaies de l'Europe : louis de France, pistoles d'Italie, florins et escalins des Pays-Bas, jacobus et souverains d'Angleterre, doublons d'Espagne, nobles à la rose d'Allemagne, ducats d'Autriche.

Le cœur palpitant, Sylvestre prélève quelques pièces qu'il noue dans son mouchoir, referme le coffre qu'il recouvre soigneusement de mousse et dissimule sous un amas de branches sèches. Une heure après, il est au Valtin.

À la vue de l'or que le vacher lui a présenté comme le fruit de ses économies, Nicolas Saulci ne s'oppose plus au désir de sa fille... Déjà, le prêtre a publié au prône l'un des trois bans annonçant le mariage. Les noces se feront avant la Toussaint.

Averties par un secret pressentiment, les « Égyptiennes » ont reparu. On les a vues accostant Sylvestre à une heure tarde... Le lendemain, Jean Pierrel, venu pour éveiller le « hardier », trouvait la couche vide et, à l'entrée du « groube », un vieux coffre de chêne éventré, à côté d'un trou fraîchement creusé.

*
* *

Mystérieusement, comme il était venu, quelque dix ans auparavant, dans la forêt de la Combe, Sylvestre avait disparu. Cédant à la puissance du charme, peut-être à l'appel mystérieux de sa race, le jeune homme avait fui avec la belle ensorceleuse, emportant l'or des Suédois. Nul n'en ouït plus jamais parler.

À quelque temps de là, Claudette, qui gardait ses bêtes au parcours, tomba du haut des Roches du Valtin. On la ramena sans vie à la marcairie du Thalet. Accident ?... Suicide par navrement d'amour ?... On ne le sut.

LA CHAPELLE ST-HUBERT

À Mademoiselle Pauline Ferzelle

HONNESTE Nicolas de la Maze » dont la pierre tombale se voit encore à l'entrée du cimetière de Clefcy, où il fut inhumé l'an du Seigneur 1688, était, de son vivant, l'homme le plus considérable et le plus considéré du val de Sainte-Agathe[1].

Assise bien au soleil à la base du « rain », sa « marcairie » de Berninprey, avec ses soixante jours de prés de fauche, nourrissait douze pièces de bêtes[2]. Les champs fertiles, qui s'étageaient au-dessus, pourvoyaient largement au vivre de la famille.

Doyen[3] de la communauté du Ban-le-Duc, Nicolas de la Maze devait cette marque de confiance de ses concitoyens à son aisance, peut-être, mais surtout à sa réputation d'homme laborieux et probe, au souci qu'il avait de l'intérêt de tous, fussent-ils les plus pauvres.

1 Patronne de la paroisse de Clefcy.

2 Têtes de gros bétail.

3 Le doyen ou mayeur était le maire à l'époque.

On se souvenait encore au village de son beau dévouement à porter secours et assistance aux malades abandonnés pendant la terrible épidémie de peste qui avait décimé la vallée[4].

Au moment où commence notre récit, Nicolas de la Maze avait dépassé la cinquantaine. Mentine (Clémentine), sa femme, et Titisse (Jean-Baptiste), son fils, un solide « boube » de vingt ans, l'aidaient dans son exploitation. La famille comprenait en sus la petite Guérite (Marguerite), une « ravisotte », qui allait sur ses sept ans.

*
* *

Le plus gros travail, pour les fermiers de la montagne, a toujours été la fenaison. Venue la Saint-Jean, quand les foins en fleur prenaient une teinte blondissante, le maître de Berninprey allait quérir ses faucheurs et faneuses habituels.

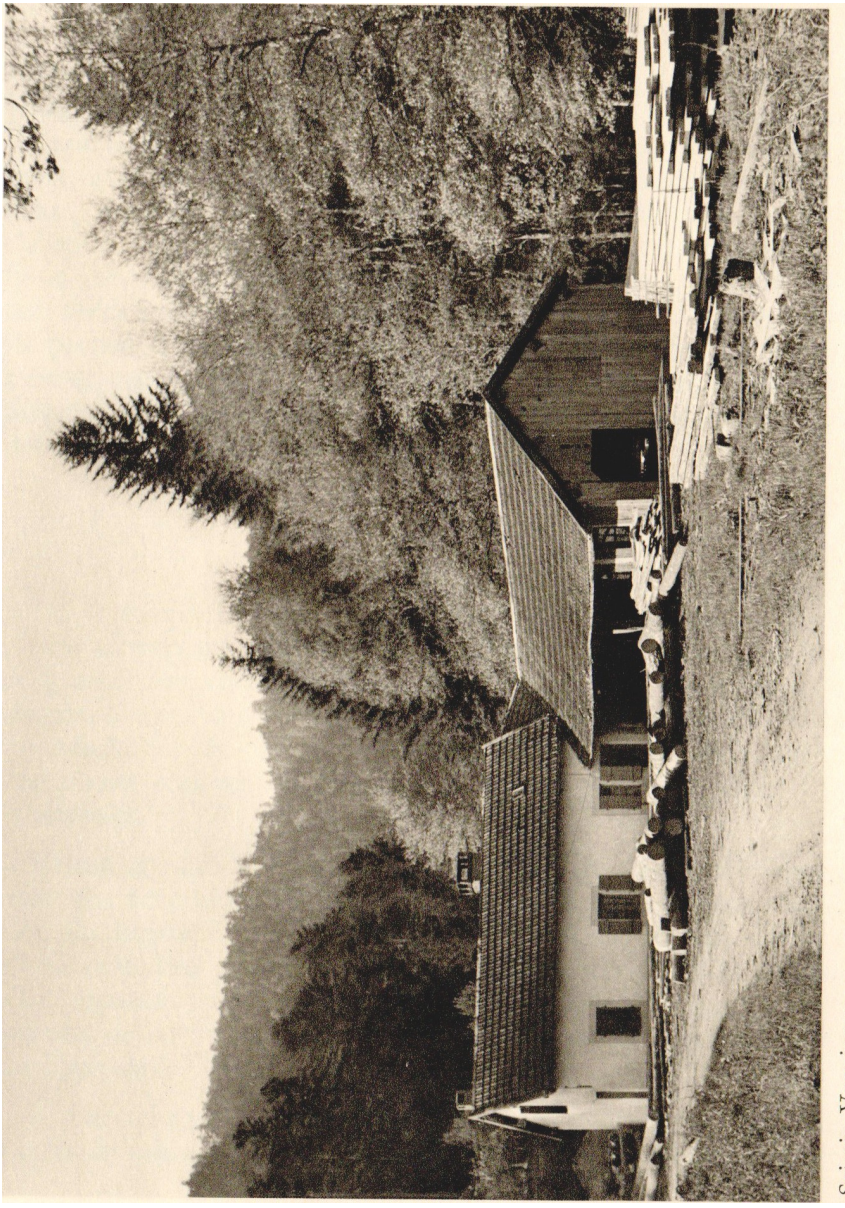
« Nous commençons lundi... Je compte sur vous, n'est-ce pas Colas ?... ». La maison était hospitalière, aussi, du Vie à Sachemont, des Grimels à la Maxerelle, ouvriers et ouvrières répondaient-ils à l'appel.

À la pique du jour, ils étaient là une douzaine de faucheurs aux lames finement rebattues de la veille.

Dans l'herbe encore endormie qu'imprègne la rosée, Jean-Baptiste, d'un geste large et sûr, ouvre l'andain. Solidement campés sur leurs jambes écartées, les autres le suivent, tranchant d'un coup sûr les hautes graminées qui s'alignent derrière eux, en cordons parallèles. L'un poussant l'autre devant lui, ils mènent jusqu'au bout leur andain. Honte à qui se laisserait dépasser !

---

4 En 1632, et les années suivantes, la peste avait ravagé Clefcy et s'était étendue à tout le ban de Fraize.



Scierie Vosgienne

À six heures, arrivent les faneuses. Andain par andain, elles vont légères, rapides, faisant à coups de râteau voltiger autour d'elles l'herbe encore humide de rosée qui s'éparpille sur le sol en une couche régulière. Et les faucheurs, remontant la pente pour attaquer un nouvel andain, leur lancent au passage joyeux bonjours et mots plaisants.

Il y a là Mariette, des Ez Vaux ; Catherine, du Braconseil ; Jeannette, de Bosselimprey ; Pauline, du Vic ; Étiennette, des Voisprez, une jeunesse de dix-huit printemps, aux longs cheveux noirs, avec un minois rieur qu'illuminent de grands yeux d'un bleu pervenche. C'est auprès de cette dernière que Jean-Baptiste s'attarde volontiers à bavarder un instant, avec un regard très doux qui l'enveloppe tout entière. Mais Tiennette, pauvre fille aux pieds nus, journalière chez les autres à la belle saison, dont les parents n'ont pas un pouce de terre au soleil, n'oserait jamais, n'est-ce pas ?, lever les yeux sur le fils du riche fermier de Berninprey. Elle se contente de lui répondre par un sourire qui découvre des dents d'une blancheur superbe.

*
* *

En ce temps-là, on parlait beaucoup, dans la montagne, d'une plante alimentaire nouvelle bien différente des autres. Au lieu de graines, on enfouissait dans la glèbe de petits quartiers d'un légume charnu que les uns appelaient pomme de terre, les autres topinambour. De ces petits quartiers naissait, deux mois après, une plante feuillue qui rendait à la récolte dix fois..., vingt fois la semence.

Venue d'outre-Vosges, la pomme de terre avait eu d'abord mauvaise renommée. Ne disait-on pas que ce drôle de fruit contenait du poison ?..., qu'il donnait la lèpre ?... Les plus curieux

s'avisèrent d'en goûter. Ils le trouvèrent excellent. Et la culture s'en répandit rapidement. Dédaigneux des préjugés, maître Nicolas de la Maze en avait, cette année là, planté dans son champ du Haut-de-la-Côte.

À l'arrachage se retrouvaient, hommes et femmes, tous les « gens de journée ». Partant du bas du champ, ils s'avançaient en ligne, le dos courbé, élevaient haut le croc qu'ils plantaient derrière chaque « trochée », tiraient à eux, secouaient le plant arraché, ramassaient les tubercules, puis, se redressant, les lançaient à pleines mains dans les paniers d'osier placés devant eux. Un bruit de grêle, presque ininterrompu, auquel faisaient écho des cascades de rires, ponctuait le travail.

Jean-Baptiste s'était placé près de Tiennette. Hasard ou inclination ?... Mais, quand leurs mains s'effleuraient pour vider dans les sacs les paniers pleins à déborder, ne prenait-il pas plaisir à presser dans ses rudes paumes les frêles menottes de la jouvencelle ?... Confuse et heureuse à la fois, Tiennette ne retirait pas ses mains.

Sans qu'un mot d'aveu soit sorti de leurs lèvres, les cœurs des jeunes gens avaient parlé. Le fluide d'amour courait dans leurs veines.

Et maintenant, chaque dimanche, à la fin de la messe, Jean-Baptiste guettait, près d'un pilier, la sortie de Tiennette pour lui offrir l'eau bénite. Rougissante, la jeune fille le remerciait d'un regard doux comme une caresse.

Usé prématurément par le dur travail de la terre, maître Nicolas de la Maze se faisait vieux. Il aspirait au repos. Souventes fois déjà, il avait entretenu son fils du désir de le voir reprendre la ferme. Titisse était d'âge à s'établir. Pourquoi n'épouserait-il pas une de

ces jeunes filles de bonne souche, ayant du bien, que son père lui énumérait volontiers ?...

« Je ne suis pas pressé », avait répondu évasivement le jeune homme.

Déclarer son amour à son père, il n'osait. Hors ses bras, sa grâce et sa vertu, Tiennette ne possédait rien. L'obstacle était là. On n'épouse pas moins que soi, telle était la règle des gens de la terre. Imbu du préjugé du temps, comment le maître de Berninprey pourrait-il consentir au mariage ?...

*
* *

Novembre était venu. Finis les travaux des champs, jean-Baptiste allait chaque jour mener sa « hadau »[1] à la pâture dans les rapailles[2]. Hardy, son chien fidèle, y mettait bon ordre et lui tenait compagnie.

Voici qu'un soir, un grand chien roux, inconnu au pays, apparaît sur la lande. Queue basse, lèvres baveuses, il se précipite sur Hardy qui, bravement, tient tête. Roulant à terre, les deux bêtes échangent de furieux coups de crocs. Jean-Baptiste accouru, le bâton à la main, tente de les séparer. Il est mordu à son tour par l'animal en furie.

Les jours suivants, Hardy, refusant toute nourriture, s'éloigne avec répulsion de la jatte d'eau qu'on lui tend. Lui, si caressant à l'accoutumée, il s'élance en grondant vers ses maîtres... Plus de doute, le grand chien roux était enragé. Hardy, mordu par lui, l'était devenu... La mort dans l'âme, on se résigna à le faire abattre.

---

1 Troupeau de vaches.

2 Terres en friches.

Et Titisse ?... Mon Dieu ! N'a-t-il pas été mordu, lui aussi ?... Pauvre Titisse ! Il est tombé dans un état de prostration tel qu'il a dû s'aliter. Sa tête lui fait mal à éclater... Il ne mange plus. Va-t-il, lui aussi, devenir enragé ?...

La rage ! Cruelle maladie des siècles passés, devant laquelle la médecine s'avoue impuissante. Les malheureux qui en étaient atteints périssaient ordinairement après quelques semaines de terribles souffrances. Sinon, comme ils étaient dangereux pour leur entourage, une législation encore barbare autorisait, dans certaines circonstances, le médecin à leur ôter la vie.

Nanette, la vieille fileuse de Hervafaing avait péri ainsi, étouffée entre deux paillasses, et l'on citait le cas de ce praticien du bourg voisin qui avait eu le triste courage d'ouvrir les veines à son propre fils[1].

Une indicible angoisse pesait sur la maisonnée... Si Jean-Baptiste devenait enragé, faudrait-il donc aussi le faire mourir ?... se demandait-on avec terreur, sans qu'aucun osât formuler tout haut cette pensée.

À qui avoir recours, sinon au prêtre, puisque le surnaturel seul pouvait apporter la guérison. Messire Claude Bariton, curé de la paroisse, grand ami de la famille, qu'on était allé quérir, accourut à Berninprey.

« Ayez confiance en Dieu, dit-il, Monseigneur saint Hubert guérira votre fils !... Puisqu'il est trop faible pour faire le voyage, vous faut envoyer en pèlerinage à sa place au monastère d'Autrev qui possède, enchâssée dans un bras d'argent, une jointure du doigt du grand saint Hubert d'Ardenne.

1 Authentique.

— Hélas ! reprit le père, comment voulez-vous qu'avec mes mauvaises jambes j'entreprenne si long chemin ?... Et Mentine, à son âge, n'en est-elle pas aussi incapable que moi ?...

— Tranquillisez-vous, bonnes gens. J'ai pensé à cela... Je connais quelqu'un qui se chargera pour vous du pèlerinage »

Le prêtre n'en voulut dire davantage. Après avoir entendu la confession de Titisse, l'état de grâce étant la condition obligatoire de la guérison, il se retira, non sans avoir énuméré les prières de la neuvaine à saint Hubert et les prescriptions bizarres et rigoureuses que le malade devait suivre quarante jours durant pour conjurer le mal[1].

Messire Claude Bariton — ne l'avez-vous pas deviné ? — connaissait le secret de Baptiste... Et c'est la gente Tiennette qu'il dépêcha à Autrey. Elle s'en fut, d'un cœur ardent, demander à Monseigneur saint Hubert de guérir l'élu de son cœur.

Le grand saint pourrait-il rester sourd à la prière d'une voix chargée de tant de tendresse ?...

Quand, à son retour d'Autrey, où les moines lui avaient imposé l'étole et fait baiser la relique vénérée[2], Tiennette, accompagnant le

1 Bizarres, en effet, ces prescriptions : ne pas se peigner, ne coucher en aucun lieu où il y ait des chèvres, ne manger ni lait ni fromage de chèvre, s'abstenir de viande, ne goûter ni fruits, ni herbes, ni jus, ni sauces aigres ou acides, ne pas manger de pommes, poires, noix ou noisettes — Une jeune fille mordue par un chien enragé avait fait le pèlerinage d'Autrey et observé jusqu'au trente-neuvième jour les abstinences prescrites, quand, à la suggestion de sa mère, elle mangea de la viande dans un repas de famille. Elle mourut de la rage le lendemain, (d'après RUYR : *Recherches des Sainctes Antiquitéz de la Vosge*, p. 407-408).

2 À Autrey, on se contentait de faire baiser les reliques. Les malades de la rage qui se rendaient en personne à Anday (Ardenne belge) étaient « taillés ». La « taille » consistait à insérer dans une entaille en croix pratiquée sur le front du patient, un très minuscule fragment de la tunique du saint. Avant Pasteur, c'est par milliers que se comptaient chaque année les pèlerinages à Anday, depuis que la

curé, vint s'enquérir du malade, elle apprit que la fin de la neuvaine l'avait trouvé beaucoup mieux... Les quarante jours écoulés, il était tout à fait hors de danger. Quel soulagement et quelle joie pour les siens !

*
* *

Touché du dévouement de la jeune fille, maître Nicolas lui accorda, de grand cœur, la place qu'elle avait si bien méritée. La Sainte-Agathe[1] venant, le bon curé Bariton eut la joie de marier deux de ses enfants qui lui étaient chers. Il fut naturellement de la noce. Je crois même que le saint homme festoya, ce jour-là, aussi copieusement que gaiement. Le Bon Dieu, n'est-ce pas, n'a pas défendu de goûter aux bonnes choses qu'il a créées spécialement à notre usage. Et n'est-ce pas une action de grâces que de s'en délecter ?...

La vieille chronique où j'ai puisé ce récit ajoute que le fermier de Berninprey, reconnaissant au grand saint Hubert de sa puissante intervention, lui fit ériger, ainsi qu'il s'y était engagé par vœu spécial, une chapelle à l'endroit même où son fils avait été mordu par le chien enragé.

Perchée au flanc de la colline, elle se voit de loin campant sa silhouette sur l'éperon rocheux qui domine la ferme. C'est la chapelle Saint-Hubert[2].

---

relique d'Autrey avait disparu dans la tourmente révolutionnaire.

1 Fête patronale à Clefcy, 5 février.

2 Un vitrail de l'église de Clefcy représente saint Hubert à genoux aux pieds d'un superbe dix-cors.

UNE AVENTURE AMOUREUSE DU BON POÈTE JACQUES DELILLE

À Jacques Dieterlen

AVEZ-VOUS oublié, Jacques, que nous traitons, après-demain decadi, nos amis Phulpin[1], le juge Richard[2] et sa femme et le procureur François Haxo[3], tous vigoureuses fourchettes, autant que fins gourmets ?... Il me faudrait un cent d'écrevisses et deux bonnes livres de truites.

Impossible de les trouver au marché où les paysans n'apportent quasiment plus rien, à cause du cours forcé des assignats[4].

---

1 Propriétaire de DELILLE, Dominique PHULPIN, négociant, époux de Anne FEBVREL, fille de Melchior FEBVREL, marchand de fer, tenait boutique rue Thiers, (act. n° 39).

2 Nicolas RICHARD (175 3-1813) né à Remiremont, avocat, juge de paix et président du directoire du district d'Ormont, mort sous-préfet de Remiremont.

3 François HAXO, né à Saint-Dié, cousin du général, avocat et prévôt du baillage de Saint-Dié, avant la Révolution, devint procureur-syndic du district.

4 Le 3 octobre 1794 (2 vendémiaire an III), la municipalité d'Ormont demande aux communes de Fraize, Clefcy, Ban-sur-Meurthe, Plainfaing, Léonardmont (Saint-Léonard), Entre-deux-Eaux, Saulcy et Taintrux d'approvisionner son marché (Archives municipales de Saint-Dié).

Si vous alliez me les quérir chez notre fermier de la Haute-Mandray ?... »

Penché sur sa table de travail, la plume d'oie à la main, le bon poète Jacques Delille acquiesça du chef.

« Simon ne sera pas long, poursuivit Madame Delille, à les pêcher dans le rupt[1] qui coule devant la maison. Et, s'il trouvait le moyen de me tirer un lièvre...

— Comptez sur moi, ma bonne amie ; le temps de mettre sur pied une strophe commencée, et je cours à Mandray — trop heureux qu'il me soit donné de vous être agréable. »

*
* *

Quels liens unissaient à Saint-Dié l'abbé Delille, et pourquoi y vint-il chercher asile à la fin de la Terreur ?...

Enfant naturel, élevé par charité au collège de Lisieux, Jacques Delille s'était, tout jeune encore, acquis une prodigieuse réputation par sa traduction en vers des Géorgiques de Virgile et des poèmes descriptifs, très à la mode à l'époque. Voltaire le sacra grand poète. L'académie l'accueillit dans son sein, à l'âge de trente-quatre ans, et la faveur royale le dota d'un bénéfice ecclésiastique qui lui valut le titre d'abbé[2], bien qu'il' n'eût jamais appartenu aux ordres.

La Révolution le trouve titulaire de la chaire de poésie au Collège de France. Entre temps, le poète a fait choix d'une compagne... qu'il épousera plus tard. En attendant, elle sera, pour les uns sa servante, pour les autres sa nièce.

---

1 Le ruisseau de Mandray était jadis très poissonneux. Truites et écrevisses y foisonnaient encore, il y a quarante ans.

2 De Saint-Séverin.

C'est Marie-Jeanne Vaudechamps, la fille du régent d'école de Mandray[1], petit village tapi dans un vallon de la montagne vosgienne, où elle est née le 2 avril 1764.

Dans quelles circonstances, le poète rencontra-t-il la compagne de sa vie ?...

Chantre à ses heures, le magister de Mandray trouva à employer son talent à Saint-Dié. Comme il était peu aisé et, de plus, chargé de famille, il accepta avec empressement cet emploi mieux rétribué et quitta Mandray avec les siens. Il y conservait une petite ferme qu'il tenait de son père.

C'est à Saint-Dié que Marie-Jeanne se sépare de sa famille pour gagner sa vie. Douée d'une voix agréable, comme son père, elle chante, dit-on, dans les cafés-concerts.

Est-ce à Paris, au café Yvon — comme on l'a prétendu — que le professeur au Collège de France fait sa connaissance ?

N'est-ce pas plutôt au cours d'un voyage à Metz, où elle aurait été simplement fille d'auberge, qu'il l'a rencontrée ?...

Delille avait entrepris des conquêtes autrement difficiles. Il n'eut vraisemblablement pas beaucoup de peine à déniaiser cette petite provinciale, et, sans doute, la décida-t-il facilement à le suivre ?

« Réel était cependant le talent de musicienne de Marie-Jeanne Vaudechamps, puisqu'il lui valut de se produire dans les salons de l'aristocratie parisienne. Elle chanta, dit-on, chez la princesse de Lamballe »[2].

---

1 D'où les VAUDECHAMPS sont originaires. Un vitrail de l'ancienne église, détruite en 1914, portait l'inscription : « *Jacque Vaudechamps m'a donné* ». (Souvenir personnel).

2 Georges BAUMONT : *Madame Delille et Saint-Dié - Pays Lorrain*, tome XIX janvier 1927, page 8.

Fraîche, agréable, bien portante ; mais petite, boulotte, avec une bouche trop large que rachetaient une chevelure d'or et d'assez jolis yeux, telle était Marie-Jeanne.

Mais quels contrastes entre l'abbé mondain, le poète délicat, et cette paysanne lourde de manières et d'aspect, impérieuse et tyrannique par surcroît !

L'anecdote est fameuse de la « nièce » jetant, au cours d'une discussion, un gros in-folio à la tête de son « oncle », ce qui fit dire au poète : « Une autre fois, mettez, je vous prie, votre colère en plus petit format ! »[1].

« Quand on se donne une nièce, on la choisit mieux... », insinuait cette méchante langue de Rivarol.

Delille, il est vrai, passait alors la cinquantaine ; le temps des amours faciles était révolu pour lui. Une jeune servante valait bien, à ses yeux, une grande dame défraîchie, et les vingt ans de Marie-Jeanne, sa gaieté, comptaient tout de même pour quelque chose.

Venue la grande tourmente, l'abbé ne quitta point Paris.

« Il resta — dit Sainte-Beuve — sur le vaisseau au plus fort de la tempête ». Il y eut, assurément, quelque mérite, d'autant que son « Hymne à l'immortalité de l'âme » l'avait signalé à l'attention du soupçonneux Robespierre. Inquiété un moment sous la Terreur, « il dut son salut au secrétaire de la section du Panthéon, son admirateur, qui répondit de lui au maçon chargé de l'arrêter »[2].

Le 9 thermidor le sauva définitivement et lui rendit courage.

---

1 D'après Georges BAUMONT, page 15.

2 D'après Georges BAUMONT, page 9.

Le danger passé, il ne songe plus qu'à s'éloigner de la capitale, où l'atmosphère reste toujours trouble, où, par suite de la rareté des denrées, la vie devient de plus en plus précaire. Où ira-t-il ?...

Sous l'influence de sa compagne que les mauvaises heures vécues en commun, ont, pour toujours, installée dans sa vie, il se décide pour les Vosges qui rappellent Marie-Jeanne de toute l'attirance du pays natal, où sont les vieux parents.

« ... Fuyant les discordes civiles
« J'échappe, dans les bois, au tumulte des villes. »

Au printemps de 1795, le couple gagne Saint-Dié.

Après avoir connu, en septembre 1793, son heure d'agitation marquée par les assassinats de Hugo de Spitzemberg et Ribeaucourt, accompagnés de scènes d'émeute et de pillage, la petite ville a retrouvé sa tranquillité coutumière. Elle ne s'en départira plus jusqu'à la fin des événements révolutionnaires.

Les Vaudechamps, logés à l'étroit dans le quartier de la Grande-Porte (quai Pastourelle et entrée de la rue Thiers), ne pouvant leur donner l'hospitalité, Delille et sa compagne vont gîter tout à l'extrémité de la ville, à la Colombière, en un modeste pavillon, isolé au fond des jardins, que leur louent les époux Phulpin-Febvrel. (L'emplacement de cette construction, aujourd'hui disparue, est actuellement compris dans la propriété de Tissot, 17, rue des Trois-Villes, que longe, par derrière, la rue Jacques-Delille)[1].

Perdu parmi les frondaisons, le coin était paisible, discret, bien propre aux méditations d'un poète.

*
* *

1 D'après Georges BAUMONT, page 10.

Nanti des dernières recommandations de Marie-Jeanne et du certificat de civisme délivré par la municipalité d'Ormont, le poète s'en fut, léger de corps et d'esprit, par une claire matinée de juillet. Soleil royal. Ciel d'un bleu limpide. Les buissons et la verdure des arbres avaient des étincellements.

À vrai dire, l'abbé n'était point fâché de cette journée de détente, que lui procurait la fantaisie de sa compagne.

Ne disait-on pas que, soucieuse d'exploiter le talent du chantre des Géorgiques, celle-ci l'enfermait sous clé, des journées entières, pour accélérer sa production ?

Sa laborieuse traduction de l'Enéïde presque terminée, le poète, en quête d'inspiration, sentait le besoin de reprendre contact avec la nature.

Il songeait alors à mettre en chantier son poème des « Trois règnes ».

La montagne avec ses vallées encaissées où courent les eaux vives, ses forêts profondes, tantôt silencieuses et recueillies, tantôt bruissantes de l'haleine des vents, l'attirait particulièrement.

Déjà, le bâton de voyageur à la main, il en avait visité les sites les plus proches d'abord, puis les plus éloignés et les plus sauvages.

D'une traite, il était monté au Valtin ; le lendemain, il goûtait, aux Hautes-Chaumes, la magnificence du panorama et l'ivresse des cimes.

Une autre fois, franchissant les cols, il avait poussé jusqu'au lac Blanc, était descendu en Alsace, à Pairis, berceau de la famille maternelle de Marie-Jeanne Vaudechamps.

Les deux lieues et demie, qui le séparaient de Mandray, n'étaient point pour effrayer un piéton pareillement entraîné.

Sur le grand pont de bois, qui enjambait la Meurthe à Sainte-Marguerite, le poète s'arrêta.

Derrière lui, largement assise dans son cadre de montagnes drapées de vert sombre, la ville aux toits en bardeaux éclaboussés de soleil.

À l'orient, les Vosges bleues, nimbées de cette gaze légère qui annonce les belles journées.

Contours adoucis, teintes fondues, harmonie des formes et des couleurs, « le paysage, d'un charme discret et nuancé, flatte le goût classique du poète ». Longuement, il s'attarde à l'admirer.

Passé Saulcy, la route s'allonge presque droite au sein d'un assez large couloir de prés, cerné de haies, jalonné de bouquets d'arbres, où chante doucement le ruisseau repéré de loin par les aulnes qui lui font escorte.

C'était le temps des foins : un monde de travailleurs animait la prairie baignée de chaude lumière.

Émergeant à peine des hautes herbes, les faucheurs, reins plies, s'avançaient à pas égaux ; leurs faux balancées en demi-cercle, couchaient des jonchées blondes qui s'alignaient derrière eux en longues traînées parallèles.

De temps en temps, ils s'arrêtaient, relevaient la tête ; la lame, dressée à hauteur du visage, lançait un éclair d'acier.

Tirée de l'auget suspendu à la ceinture, la pierre noire à aiguiser passait et repassait sur le tranchant, et ses notes grêles se mêlaient à la musique vibrante des grillons.

De ci, de là, palpitaient comme des ailes blanches, les halettes des faneuses.

À l'ombre d'un buisson, un ouvrier battait sa faux : le marteau tintait sur l'enclumette, et sonnait clair la trempe souple de l'acier.

Une poésie flottait sur cette activité rustique.

Transporté en pleine églogue virgilienne, Delille exultait :

« Si le sort m'interdit les doux travaux des champs,
« Du moins à leurs bienfaits je consacre mes chants ;
« Des vergers, des guérets, tous les dieux me secondent,
« La colline m'écoute et les bois me répondent »[1]

À muser le long du chemin, notre voyageur avait laissé couler le temps. L'heure méridienne était passée quand il atteignit la Basse-Mandray où sont les premières maisons du village disséminées par les prés. Là, se rétrécit le vallon.

Bientôt, c'est la Mi-Mandray, centre de l'agglomération. Voici, à droite, juchée sur son mamelon, la petite église du village dont la tour massive servit de forteresse au temps jadis, pendant l'invasion des Rustauds[2].

Basses, vieilles, lépreuses, à demi cachées derrière les fumiers, sont les maison grises du village, aux fenêtres à meneaux garnies de petites vitres de plomb. Une vierge dans une niche en surmonte l'entrée.

---

1 Rien de spécifiquement vosgien dans les vers de DELILLE : « Fidèle au principe classique de désigner les choses par les termes les plus généraux, le poète a écarté délibérément la note locale » et c'est grand dommage ! (Georges BAUMONT).

2 À quatre siècles d'intervalle, elle devait jouer le même rôle de forteresse au cours de la dernière guerre, où elle fut, avec le cimetière environnant, le théâtre de combats acharnés, qui ne laissèrent debout que les murs de l'édifice (août 1914).

Partout des arbres fruitiers[1]. Sous les pommiers déjetés et les noyers au large front, qui lui font des arcades de verdure, s'engouffre le chemin tortueux de la Haute-Mandray.

« Mais, qu'entends-je ? Une voix chérie
« Prête à mes vers ses sons touchants ;
« Ce lieu charmant est sa patrie,
« Il a double droit à mes chants. »

*
* *

Chez les Simon, toute la maisonnée était au pré, à courte distance de la ferme. L'abbé l'y rejoignit. On chargeait la dernière voiture. De leurs fourches, le père Simon et son fils roulaient les andains de foin sec étalés sur le gazon tondu en longue traînées ondoyantes, piquaient dans le tas pour en combler d'abord le fond de la longue voiture aux ridelles évasées.

Cela fait, Suzon, la fille du fermier, une brune plantureuse et rieuse, débordante de santé, monta sur le char.

Elle recevait à pleins bras les lourdes fourchées, les égalisait savamment.

De minute en minute, s'élevait l'édifice, bien tassé, carrément équilibré.

Haute comme une maison, la charge fut soigneusement peignée du râteau. On passa à Suzon une longue perche munie d'une corde s'enroulant à l'arrière autour d'un tournant.

Bien arrimée par un serrage énergique, la montagne de foin brun fut ornée, sur le devant, d'un may de verdure coupé au buisson voisin.

---

1 Bien abrité des vents, le vallon se prête particulièrement à cette culture. On y cultivait la vigne avant l'invasion des Suédois. Mandray reste le principal fournisseur en fruits du marché à Saint-Dié.

« Notre fenaison est finie, expliqua le père Simon. — On tue le chien ![2].

Avec votre permission, monsieur l'abbé, vous serez des nôtres ce soir. Vous coucherez à la ferme et, demain, à la première heure, le garçon vous prendra truites et écrevisses.

Quant à moi, foi de Simon, je me charge du lièvre. Avant midi, madame Delille aura ses provisions ».

On aida l'abbé à monter sur le char où il s'étendit mollement aux côtés de Suzon. Un coup de fouet et la voiture démarre. Courbant la tête sous le joug de frêne poli par l'usage, les petits bœufs de montagne à la corne fine, au poil noir taché de blanc, tirent vigoureusement. Ils ont la gravité, la lenteur et la mesure rustiques.

Précédant l'attelage qu'il excite de ses cris, le fils Simon conduit. Son père appuie de la fourche sur le flanc de la lourde voiture, prêt à donner un coup d'épaule en cas de danger. Les roues s'enfoncent dans le sol mou, traçant derrière elles deux ornières parallèles. Par les cahots d'un chemin pierreux, le char gagne la ferme. À chaque oscillation, le poète inquiet étouffé un soupir, serre plus fort la main complaisante que lui tend Suzon.

Parfois, une grosse secousse le projette contre deux seins rebondis ; le rire fuse aux lèvres de la belle.

Fouettée au passage par les branches basses des arbres du chemin, la voiture arrive à la maison. À grand'peine, elle passe sous le cintre de la grange. On dételle les bœufs.

---

2 Expression locale signifiant fêter la dernière récolte de l'année, fenaison ou moisson. Un repas plantureux était servi aux travailleurs. La fête, qui se prolongeait fort avant dans la nuit, était ordinairement suivie d'un bal sur l'aire de la grange. Cette coutume subsiste encore dans les familles aisées.

La jouvencelle gagne le fenil... Tout au faîte du tas, sous la maîtresse poutre, elle reçoit le foin que lui lancent les hommes, le range, le presse.

Cédant à l'attrait d'une tardive vocation rustique, l'abbé a-t-il voulu simplement se rendre utile en l'accompagnant, là-haut, dans la poussière et les toiles d'araignées qui pendent du toit en lourdes draperies chargées de poussière ?

On pourrait le croire, en le voyant s'affairer, les bras chargés de foin, rouler sur le tas, se redresser pour rouler encore.

Mais pourquoi, la besogne finie, ont-ils tant tardé, Suzon et lui, à descendre du fenil ?...

La fille était jolie, point farouche. Sous sa chemise de grosse toile, se dessinaient des appas provocants. Se mêlant au parfum de sa jeunesse en fleur, une enivrante senteur montait du foin.

Vous ai-je dit que Delille, grand amateur de bonnes fortunes, était passé maître en l'art de stratégie amoureuse ?

Dans la chaleur lourde du lieu, le feu du désir courait en ses veines... À petits coups pressés battaient ses tempes.

Qu'auriez-vous fait à sa place ?...

*
* *

Aux premières brumes de l'automne, Suzon s'alarma, mise en émoi par les signes révélateurs de la maternité. Certaine soirée de la dernière fenaison lui revint en mémoire. Comment se tirer de là sans esclandre ?...

Fort à propos, la belle s'avisa qu'elle avait un « galant », brave et naïf paysan du voisinage, qui l'avait conduite au bal à la dernière Saint-Jacques[1].

En la ramenant chez elle, s'était-il permis quelques privautés dans l'ombre propice d'un chemin creux ?

Je ne jurerais pas que non.

Elle s'arrangea pour le revoir, lui prodigua doux sourires et tendres œillades, manœuvra si habilement qu'elle réussit à ramener le « galant » à la maison, puis à s'en faire épouser dans les moindres délais. Ainsi vont parfois les choses à Mandray..., et ailleurs.

Trois mois après, elle le rendait père. Il le crut du moins, tant il est vrai que c'est la foi qui sauve. Tout se passa donc pour le mieux.

Sans se montrer plus scandalisés qu'il ne fallait de cette naissance prématurée — le fait n'était pas plus rare autrefois que de nos jours — les bonnes gens de l'endroit en conclurent tout uniment que les nouveaux époux « avaient mis- la Pentecôte avant Pâques ». « Ces accidents n'arrivent qu'aux vivants », énonçait sentencieusement ma bonne grand'mère et elle ajoutait souriante : « Cela ne vaut-il pas mieux qu'une jambe cassée ?... ».

Le souffle révolutionnaire avait, il est vrai, balayé bien des préjugés, et le temps était loin déjà où « toute fille ou femme faisant « faubon » à l'honneur devait 24 aunes de toile à son curé »[2].

---

1 Fête patronale de Mandray, 25 juillet.

2 Sentence arbitrale de 1562 réglant le casuel du curé de Fraize et Mandray, son annexe,

….....

À la fin de 1795, Delille et sa compagne quittent Saint-Dié — où, croit-on, ils ne revinrent jamais — pour un long voyage à travers l'Europe. Ils sont alors mariés. Marie-Jeanne, on l'a vu, manquait d'éducation mondaine, et la malice des cercles où fréquentait le poète, s'amusa plus d'une fois des incartades de cette

Qui se souvient à Mandray de Marie-Jeanne Vaudechamps, la fille du maître d'école, et de l'amoureuse aventure de l'abbé Jacques Delille ?

Si un peu du sang de Delille lui survit peut-être au village, aucun poète ne s'est révélé, parmi sa descendance ignorée, qui continue la tradition virgilienne.

Poètes sans le savoir, les « Mandresés », restés fidèles aux occupations rustiques de leurs ancêtres, inscrivent chaque jour, au rythme des saisons, le plus lyrique et le plus merveilleux des poèmes, dans le livre grand ouvert de la nature.

N'est-ce point là la véritable poésie, insoucieuse du verbe et des formes..., mais riante, harmonieuse, colorée, riche de lumière et de vie ?...

« Madame Sans-Gène » avant la lettre.

Puis, le Consulat lui ayant rendu sa chaire au Collège de France, le poète revint à Paris. Parvenu, sous l'Empire, au faite de la gloire littéraire, il mourut aveugle en 1813, et eut des funérailles triomphales.

Disons à la louange de Marie-Jeanne, qu'elle resta fidèle à la mémoire de son mari, à côté duquel elle repose au Père-Lachaise « Vulgaire, mais point sotte, rude, mais avisée, cette paysanne gouverna le ménage du poète avec ordre et économie, et mit son talent en exploitation avec une âpreté toute vosgienne. » (Georges BAUMONT).

NOËL 1793 À FRAIZE

À ma sœur Marguerite

AN l'arrière salle de l'auberge des Trois-Citoyens[1], ci-devant des Trois-Rois, tenue par Michel Cuny, dont les fenêtres donnaient sur la Meurthe, l'assemblée populaire de Fraize tenait séance dans la soirée du 3 nivôse an II (24 décembre 1793).

Dehors, sous un ciel fleuri d'étoiles, régnaient le froid et la bise : une bise âpre, sauvage, échevelée, venue des sommets neigeux, qui cinglait rageusement les vitres aux petits carreaux cernés de plomb et peuplait l'air tantôt de modulations stridentes, tantôt de longs gémissements, tantôt de lugubres hurlements. À court de souffle, elle se taisait parfois, l'espace de quelques secondes, pour se ruer et s'époumoner de plus belle.

Petite et basse était la pièce qu'éclairait faiblement un « heurchot » de fer à crémaillère suspendu à l'une des grosses « travures » saillantes[2], brunies par le temps, qui soutenaient le plafond de bois.

1 Devenue plus tard le « Café de la Comète ».

2 Solives posées en travers du plancher.

Sous la cheminée monumentale dont le manteau débordant, étayé d'un « trait de feu »[3] énorme, couvrait presque toute la chambre, un tronc de pin se consumait sur les hauts landiers en fer forgé, secoué de vigoureux pétillements qui en faisaient fuser une pluie d'étincelles.

Assis sur des « escabelles » autour de l'âtre dont la flamme dansante éclairait étrangement leurs visages, une quinzaine de clubistes, tous révolutionnaires de la première heure et patriotes ardents, devisaient dans la fumée des pipes à laquelle se mêlait une acre senteur de résine.

Il y avait là Nicolas Grossier, le procureur de la Commune, petit et chafouin ; le bourru et sympathique Jean-Baptiste Flayeux, commerçant à Pierosel, maire de la commune et ancien président du directoire du district ; Joseph Gaudier, cordonnier à la Costelle, un géant massif et jovial ; sous sa perruque ancien régime et toujours soigné dans sa mise, le grave Joseph Mengin, ancien maire de Saint-Dié, ex-député à la Législative[2], qui devait devenir par la suite notaire à Fraize ; Blaise Adam, des Aulnes ; François Houssemand, du Belrepaire ; Claude Perrotey, du Mazeville ; Dominique Fleurentdidier de Scarupt..., d'autres encore.

Mais l'âme de la réunion était Augustin Gaillard, commandant de la garde nationale, fondateur et président du club : visage glabre d'homme de loi ; œil d'aigle, nez busqué, profil de médaille romaine, une belle tête de Jacobin.

---

3 Maîtresse poutre servant d'appui à la cheminée.

2 MENGIN Joseph (1750-1821), avocat au baillage (1776), maire de Saint-Dié en 1790. Élu député des Vosges à l'Assemblée législative (31 août 1791), le 1er sur 8, procureur-syndic du district de Saint-Dié (1792), conseiller de préfecture des Vosges (1800), notaire à Fraize (1801), décédé à Saint-Dié, le 10 juin 1821. Madame LORIN, arrière-petite-fille de Joseph MENGIN, conserve précieusement sa médaille de député à l'Assemblée législative.

Joseph Augustin Gaillard approchait la quarantaine. Avocat d'avenir au parlement de Metz, il avait, quelque dix ans auparavant, vendu sa charge pour se fixer à Fraize, où il exerçait les fonctions de contrôleur-receveur des actes des notaires.

Pourquoi le jeune et talentueux avocat, promis aux plus hautes charges de la judicature, avait-il renoncé à la brillante carrière qui s'ouvrait devant lui pour se contenter d'un emploi de scribe dans un village de la montagne où il vivait en reclus ?

Nul n'aurait pu le dire à Fraize. Ce qu'on savait seulement, c'est que Maître Gaillard — ainsi l'appelait-on — toujours sombre et taciturne, dur à lui-même et aux autres, ne cultivait aucune relation. Un lourd secret, assuraient les mieux informés, pesait sur le passé de cet homme qu'on n'avait jamais vu rire.

Grâce à son instruction supérieure, à son talent oratoire, à sa force de persuasion, Gaillard jouissait à Fraize d'une grosse influence, ce qui lui valut de jouer, pendant la période révolutionnaire, un rôle de tout premier plan. Nommé, dès 1788, procureur syndic de la Communauté, il avait renoncé à cet office comme incompatible avec ses fonctions. Les idées nouvelles trouvèrent en lui un adepte convaincu. Maître Gaillard — qui avait son entrée dans les meilleurs familles — se fit l'apôtre passionné de la Révolution. Organisateur et commandant de la garde nationale en 1789, plus tard grand admirateur de Robespierre, il tomba dans les excès du fanatisme révolutionnaire où ses concitoyens — autant par crainte d'un revirement que par esprit de conservatisme — ne le suivirent qu'à demi.

Sous l'impulsion de Gaillard et de Jean-Baptiste Flayeux, les Fraxiniens avaient loyalement accepté le nouvel ordre de choses, salué l'avènement de la République, mais gardé tout leur sang-froid

en marge des grands et tragiques événements d'où devait surgir une France nouvelle.

À Fraize, tout se passa dans le calme : la mort du roi, l'enrôlement des volontaires, la levée en masse, le terrorisme révolutionnaire, n'arrêtèrent pas les travaux rustiques ; aucun habitant ne fut inquiété dans sa personne, ni dans ses biens.

Le curé, Nicolas Vichard[1], un prêtre charitable et simple, fort de l'estime et de l'affection de ses paroissiens, avait, de bonne foi, prêté le serment constitutionnel. Il put ainsi exercer ouvertement son ministère jusqu'au mois d'août 1793. À cette époque, la suppression du culte l'obligea à se cacher. Il n'en continuait pas moins, dans une cave de la Costelle[2], à deux pas de la maison du citoyen Gaillard, à célébrer en secret les saints mystères et administrer les sacrements.

*
* *

« Citoyens, prononçait de sa voix incisive Augustin Gaillard, la commune de Fraize vient, une fois de plus, de se signaler par son civisme.

En exécution des décrets de l'Assemblée, j'ai veillé moi-même à l'enlèvement de l'église de tous ces emblèmes de la superstition qui étaient une injure à notre dignité d'hommes libres. Devant moi, le grand Christ de la nef a été descendu, le tableau du ci-devant saint Blaise[3], toutes les statues et effigies qui ornaient les murailles et les autels, en ont été arrachés. Tout ce qui rappelait le fanatisme des prêtres a disparu, à l'exception de la croix du clocher que je regrette

1 Nicolas VICHARD, né à Bru, près de Rambervillers, curé de Fraize de 1779 à 1793.

2 Maison GEORGE.

3 Patron de la paroisse.

de n'avoir pu faire enlever, aucun ouvrier n'ayant voulu tenter l'ascension.

— J'aurais voulu t'y voir citoyen !... coupa, entre deux bouffées de sa courte pipe en terre coiffée de cuivre, le charpentier Dominique Fleurentdidier.

— Cette religion qui, pendant de longs siècles, a maintenu nos pères dans l'ignorance, la misère et l'asservissement, il fallait, aux yeux du peuple, la remplacer par quelque chose.

— Les hommes sont ainsi faits — observa sentencieusement Joseph Mengin, le nez dans son jabot — qu'ils ne peuvent se passer de croyances.

— N'avons-nous pas justement le culte de la Raison instauré par l'incorruptible Robespierre ?... Ah, si Maximilien avait pu assister à notre dernier décadi, quelle n'eût pas été son allégresse à constater que nous l'avons si bien suivi ? Nous l'avons eue, nous aussi, notre déesse Raison, cette belle Thérèse que je suis allé chercher aux Auvernelles, avec la garde nationale en armes, pour l'amener sur un char, par les rues de Plainfaing et de Fraize, trôner dans le temple du fanatisme, devenu le temple de la Raison. Et le peuple assemblé au son des cloches saluait la vierge en chair coiffée du bonnet phrygien.

— Oh ! la vierge !... Parlons-en, citoyen, de sa virginité ! Je n'en donnerais pas deux liards. Il y a beau temps que les corbeaux la promènent dans leur bec, glissa, facétieux, Joseph Gaudier.

— N'empêche que la belle Thérèse est un joli brin de fille, autrement intéressant que les vierges de pierre et de bois de ce vieux singe de curé Vichard, reprit Grossier, égrillard. Tu sais, citoyen, j'aimerais mieux la voir tomber dans mon lit que le tonnerre. On ne doit pas s'embêter avec une particulière aussi bien conformée.

— Il me revient, à propos de cette fête, continua Gaillard, que les citoyens des Aulnes se montrèrent peu empressés d'y assister. J'ai donné des ordres pour que la garde civique fasse désormais la chasse aux récalcitrants et, qu'au besoin, ils soient amenés de force aux cérémonies du décadi.

Le citoyen Joseph Mengin veut bien y professer un cours de morale civique. Pour ma part, j'analyserai et commenterai les nouvelles politiques. Enfin, pour rehausser l'état de nos décadis et divertir la jeunesse, je me suis assuré le concours d'un orchestre symphonique qui nous jouera l'hymne des Marseillais et les nouvelles danses populaires. Cela, j'imagine, vaudra bien les superstitions et jongleries du ci-devant curé.

Il me reste, citoyens, à vous communiquer l'importante information que j'ai reçue, aujourd'hui même, du directoire du district d'Ormont. On me signale que plusieurs émigrés, trompant la vigilance de la police, auraient pris la direction de notre vallée pour gagner l'Alsace. J'ai dépêché aussitôt, par toute la commune, de Scarupt au Belrepaire, des patrouilles de gardes nationaux pour rechercher les fugitifs. Je compte sur votre civisme, citoyens, pour aider à découvrir ces ennemis du peuple. Au moment où, sur le Rhin et la Meuse, se jouent les destinées de la République et de la Patrie, où nos fils versent généreusement leur sang pour la sainte liberté, le glaive de la justice doit s'abattre, impitoyable, sur les suppôts de la tyrannie et les séïdes de l'étranger. À des dangers exceptionnels, il faut répondre par des mesures d'une rigueur exceptionnelle. Pas de clémence pour les traîtres et les suspects.

Le salut du peuple est la suprême loi. »

Des bravos frénétiques saluèrent ces dernières paroles de Maître Gaillard. La vieille horloge aux flancs ventrus toussa bruyamment dans sa gaîne de bois, puis, après un silence, égrena, de son timbre grêle, les douze coups de minuit. La mère Grossier parut dans

l'entrebâillement de l'huis, porteuse d'un plateau chargé de verres qu'elle disposa sur la table. Elle revint ensuite avec un lourd gâteau doré, fendu en son milieu, et plusieurs bouteilles de forme allongée.

« C'est ce soir la veille de Noël, citoyens, vous accepterez bien un morceau de « coiü »[1] arrosé d'un verre de Ribeauvillé.

— La veille de Noël !... Comment, citoyenne, tu en es encore à ces bondieuseries ?..., tonna J.-B. Flayeux, puis, se radoucissant — le coiü n'est pas de refus, et nous ferons honneur à tes bouteilles en trinquant à la République, une et indivisible, et à la Liberté ».

*
* *

Rentré dans son logis solitaire et froid, Augustin se coucha songeur. Au lieu du sommeil qu'il attendait, des souvenirs lui remontaient à la mémoire le tenant éveillé ; une délicieuse image hantait son esprit, un nom toujours cher lui venait aux lèvres.

À Metz, où jadis les ressources de son esprit et sa renommée naissante lui ouvraient les portes de la haute société bourgeoise et des plus aristocratiques familles de robe, l'avocat fréquentait particulièrement le salon du conseiller au parlement de Saulieu. La délicieuse Marguerite, fille unique du conseiller, resté veuf de bonne heure, lui en faisait les honneurs.

Ensemble, les deux jeunes gens faisaient de la musique, Augustin accompagnant, de sa chaude voix de basse, Marguerite au clavecin. Une intimité se noua, qui fit place bientôt à un sentiment plus tendre. Marguerite de Saulieu s'en ouvrit à son père. Dès les premiers mots, le conseiller l'arrêta net ; imbu des préjugés de sa caste, il ne pouvait concevoir d'alliance avec un robin issu de la

1 Coiû : nom patois du gâteau de Noël (appelé ailleurs cogneuf). L'usage s'est conservé pour les parrains et marraines d'offrir à leurs filleuls ce gâteau souvent remplacé par un don en argent ou un cadeau.

roture. Vibrante, passionnée, Marguerite plaida son amour. En vain. La porte du conseiller se ferma pour Augustin.

Le cœur déchiré, l'avocat avait brisé sa carrière pour aller s'exiler à Fraize. Un an après, Marguerite, docile à la volonté paternelle, épousait son cousin, le vicomte de Châteaubrehain, capitaine au régiment de Lorraine-Infanterie. Son beau rêve déçu, Augustin Gaillard avait dédaigné les partis les plus avantageux. Célibataire farouche, il gardait, par devers lui, le secret qui l'écrasait.

Sans doute, le souvenir de l'idylle, si brutalement interrompue, qui hantait encore ses nuits, dix ans écoulés, était-il pour quelque chose dans sa haine tenace des hommes et des institutions de l'Ancien régime ?

….....

Des pas sonores martelant le pavé durci par le gel, un coup nerveux frappé à la porte : « Citoyen commandant !... » Augustin reconnaît la voix du sergent Narré. Il saute du lit, pousse l'espagnolette, ouvre la fenêtre :

« Qu'y a-t-il, sergent ?...

— Citoyen commandant, excuse-moi de te déranger aussi tard. Dans les champs de Mandramont où, suivant ton ordre, j'ai dirigé ma patrouille, nous avons rencontré une femme trop bien vêtue pour être du pays. Elle se dit vendeuse ambulante venant de Saint-Dié ; sa hotte renferme quelques objets de mercerie. Comme elle n'a pas de papiers, elle nous a paru suspecte et nous te l'avons amenée. La prise doit être bonne, car la particulière porte une grosse bague au doigt. Je gagerais que c'est une ci-devant...

— C'est bien, Narré ! Conduis la prisonnière au corps de garde. Le temps de m'habiller et je descends l'interroger. »

Le corps de garde[1] construit en 1791 par la municipalité, place Demenemeix, pour le maintien de la sécurité publique et le service de la garde nationale, n'avait abrité jusqu'alors que des pochards trop exubérants cueillis par la patrouille et quelques jeunes gens turbulents et batailleurs qui, le soir, troublaient la tranquillité des rues.

*
* *

Augustin a poussé la porte de l'étroit réduit où est enfermée la prisonnière : « Laisse-nous, sergent ! »

Affalée sur un banc, la femme se couvre le visage de ses mains. Il abaisse vers elle sa lanterne sourde. Sous la lumière crue, la tête se redresse, les mains s'écartent.

Stupéfaction... Se peut-il ?... Marguerite de Saulieu est là, devant lui !... Il l'a reconnue tout de suite à sa chaude carnation de blonde, à la longue chevelure soyeuse qui tombe en cascade sur les épaules. Dans l'épanouissement de la maturité, le temps a respecté le velouté du visage et la finesse des traits.

Deux noms qui se croisent dans un appel pathétique, chargé de saisissement et d'émoi : « Augustin !... Marguerite !... »

Vite, Augustin s'est repris : « Citoyenne. Vous ici ! M'expliquerez-vous ?... »

De cette voix aimée dont il retrouve si bien, après tant d'années, l'inflexion caressante, Marguerite de Saulieu conte sa lamentable aventure : son mari à l'armée des princes, elle était restée à Nancy avec ses deux enfants. Longtemps elle a pu y vivre ignorée dans une

1 En avancée sur la place Demenemeix, le corps de garde, qui figure au plan cadastral de 1812, servait à la fois de prison, de morgue et de magasin des pompes. Il a été démoli en 1853.

tranquillité relative, jusqu'au jour où une dénonciation attira sur elle l'attention du comité de surveillance local qui l'a comprise sur la liste des suspects comme femme d'émigré. Prévenue de son arrestation imminente, elle a confié à une gouvernante fidèle le soin de conduire ses enfants en Allemagne, puis elle a fui à son tour pour aller les rejoindre. Déguisée en colporteuse, elle est arrivée sans encombre à Saint-Dié. Là, elle a dû quitter la grand'route barrée par les gendarmes. Elle s'apprêtait à franchir les Vosges, à la faveur de la nuit, quand elle est tombée dans la patrouille qui l'arrêta :

« Je suis entre vos mains, Augustin, termine-t-elle angoissée. Vous seul pouvez me sauver ! »

Pas une fibre du visage d'Augustin n'a bougé. Le masque reste froid, impénétrable. Seule, l'âme touchée a tressailli : la sauver, Marguerite, son idole inoubliée, que ne ferait-il, que ne donnerait-il pour cela ? Rendre la proscrite à la liberté, quoi de plus facile ?...

Un seul obstacle, son serment d'être fidèle à la nation et à la loi, ce serment qui l'oblige à livrer une ci-devant. Mais, s'il la livre, n'est-ce pas pour elle le tribunal criminel et la mort certaine ? Une affreuse vision passe sous les yeux d'Augustin ; celle de l'odieuse machine dressant, sur la place de Mirecourt, ses deux bras sanglants et son triangle d'acier.

Douloureux conflit de conscience. Entre la passion qui couve sous la cendre et le devoir inéluctable, n'y a-t-il donc pas place pour l'humanité ?...

« De grâce, au nom de cet amour que vous me portiez, sauvez-moi !... » supplie maintenant Marguerite en larmes à ses genoux.

Le rude Jacobin se sent fléchir. Il la relève doucement, s'arrache à cette scène poignante, s'en va sans tourner la tête : « Courage, citoyenne, je reviendrai demain !... ». Non, quoi qu'il en coûte,

Augustin ne faillira pas à son devoir. Son âme cornélienne ne saurait s'accommoder du déshonneur.

« Sergent Narré, murmure-t-il impassible derrière la porte refermée, fais servir un repas chaud à la prisonnière et veille à ce qu'elle ne souffre pas du froid. Demain, à la première heure, porteur de la missive que je te remettrai, tu la conduiras au directoire d'Ormont qui la fera incarcérer. »

*
* *

Joseph Narré, mon trisaïeul, avait-il pénétré le secret de Maître Gaillard, et voulut-il lui épargner les suites terribles du devoir civique strictement accompli ? Ou bien, avait-il reçu les confidences de la belle prisonnière pour laquelle il s'était pris de pitié ?

Le corps de garde communiquait avec un appentis par une porte, fermée d'un simple loquet, que dissimulait un entassement de fagots. C'est par là que, la nuit même, Madame de Châteaubrehain s'évadait. Par les chemins détournés de l'Envers de Scarupt, la femme de Narré la conduisit au Haut du Bonhomme. Sous son accoutrement de paysanne en bonnet tuyauté, jupe de futaine, gros sabots, cabas d'osier blanc au bras, la proscrite arriva sans rencontre fâcheuse à Colmar, le surlendemain. Après deux jours de repos dans cette ville, des amis sûrs la transportèrent en voiture au pont de Brisach.

À Fribourg-en-Brisgau, Marguerite, sauvée des geôles et du couperet fatal, eut enfin la joie de retrouver ses enfants.

Écrit sur la propre table de Joseph Narré, transmise par ma bisaïeule Marie-Anne Narré.

Xéfosse

LE DERNIER ABBÉ DE SENONES

À Georges Baumont, en toute amitié

ON était en mars 1793. Comme il arrive souvent dans nos Vosges, aux printemps frileux et tardifs, l'hiver, qui n'était qu'assoupi, venait, après des jours assez doux pour la saison, de reprendre brusquement l'offensive. Il tombait ce soir-là, chassée par le vent de l'Ardenne, une pluie froide mêlée de neige fondue.

À l'heure où s'allumaient de ci, de là, dans les fermes de chétifs lumignons, qui semaient de petits points rouges la pénombre luisante de pluie, un piéton attardé remontait la route de SaintDié. L'homme, un robuste quinquagénaire, devait venir de loin, car il marchait d'un pas pesant, appuyé sur un houx noueux. Il portait la longue blouse et le bonnet enfariné des garçons meuniers. De temps en temps, il s'arrêtait, se retournait inquiet..., prêtait l'oreille, comme s'il craignait d'être suivi, puis reprenait sa marche sur la grand'route déserte.

Il avait passé la Barrière d'Anould et arrivait au confluent des deux bras de la Meurthe. Devant lui s'ouvraient deux chemins : à gauche, c'était la direction de Fraize et la route d'Alsace ; à droite, le vallon plus étroit de Clefcy que la demi-obscurité lui laissait voir bordé, jusqu'à sa base, de sombres sapins. Dans laquelle de ces

voies engager ses pas ?... Apparemment, le voyageur n'était pas du pays, car il s'arrêta indécis...

Moins d'une heure après, celui que nous avons suivi venait demander asile pour la nuit au presbytère de Clefcy. Le vieux curé Martin accueillit comme un frère le garçon meunier. Le feu de bûches, qui flambait clair et pétillant dans l'âtre, eut tôt fait de sécher ses vêtements mouillés. Une bonne soupe et une plantureuse omelette le réchauffèrent tout à fait.

« Laissez-nous, « Babeth » (Elisabeth) ! » avait ordonné le prêtre. Congédiée la servante, le curé et son hôte eurent un long conciliabule qui se prolongea bien avant dans la nuit. Que se dirent-ils « de bouche à oreille » ? La suite du récit va nous l'apprendre.

*
* *

L'homme qui venait d'arriver à Clefcy, aux plus mauvais jours de la Révolution, était — on l'a deviné — un proscrit..., un proscrit de marque, puisqu'il se nommait dom Jean-François Lombard, Abbé du célèbre monastère de Senones.

Fondée au VIIe siècle (vers 650) par saint Gondelbert, évêque de Sens, dans la vallée du Rabodeau (en latin Rapida aqua, cours d'eau rapide), en un lieu auquel il donna le nom de « Senonia » en souvenir de sa ville épiscopale, l'abbaye bénédictine Saint-Pierre de Senones, pouvait se prévaloir d'un long et glorieux passé. C'est la première en date des grandes abbayes de la montagne vosgienne. Les années qui suivirent virent jeter les fondements de celle de Saint-Dié (660), par Déodat, évêque de Nevers ; d'Étival (663), par Bodon, évêque de Toul ; de Moyenmoutier (671), par saint Hydulphe.

En abandonnant aux solitaires des terres incultes et inhabitées dont il ne tirait aucun revenu, le fisc royal avait — sans le vouloir peut-être — préparé leur mise en valeur.

Aidés des disciples qu'attirait leur réputation, les moines se mirent à l'œuvre, défrichèrent les bois épais, facilitèrent l'écoulement des eaux, assainirent les vallées, mirent les premières terres en culture, préparèrent par leurs sueurs une patrie plus douce aux générations suivantes.

À l'ombre des monastères, une nombreuse population agricole ne tarda pas à affluer. Plus douce, plus humaine que celle de la féodalité, la domination de l'Église n'assurait-elle pas, en ces temps troublés, la paix et la tranquillité ?

Rapidement, les abbayes devinrent des centres de colonisation. De son vivant, saint Gondelbert put voir, autour des deux églises et du monastère qu'il avait bâtis, s'élever une agglomération rurale considérable pour l'époque. Ce fut le noyau du bourg de Senones.

Au Moyen-Age, les abbés de Senones, seigneurs temporels, gouvernent paternellement leurs domaines. Ils perdront, au XIIIe siècle, l'autorité civile au profit des comtes de Salm qui profitent de la faiblesse des religieux pour usurper presque complètement leurs droits. À côté de l'abbaye, il y aura, dès lors, un comté de Salm qui fera place, en 1751, à la principauté de Salm, petit état resté indépendant, en territoire français, jusqu'à la Révolution.

À travers les vicissitudes de l'histoire, les luttes avec le pouvoir civil, les moines de Senones poursuivent, au cours des siècles, leur œuvre civilisatrice et bienfaisante.

Comme à Saint-Dié, Étival, Moyenmoutier, l'Abbé de Senones, choisi à l'élection par les religieux du monastère, est un prélat mitré dépendant directement du Saint-Siège. Il ne fait partie d'aucun

diocèse. S'il ne peut conférer la Confirmation, ni les Ordres, à lui seul appartient l'autorité religieuse dans sa juridiction.

Les grandes abbayes n'étaient pas seulement des asiles de prière et de travail, mais aussi des centres intellectuels, de véritables académies pour l'étude des sciences sacrées et profanes. À la veille de disparaître, celle de Senones acquit, au XVIIIe siècle, une célébrité universelle. Ses derniers abbés, érudits et lettrés, portent des noms illustres : dom Mathieu Petitdidier, dom Augustin Calmet, « le père de l'histoire de Lorraine », dont la renommée s'étend à toute l'Europe[1] ; dom Fange, son neveu, qui continue son œuvre.

La bibliothèque de l'abbaye, riche de 12.000 volumes, compte maints ouvrages rarissimes. Voltaire est venu la consulter. Invité de dom Calmet, il passe, en 1754, trois semaines avec les moines de Senones.

Dom François Lombard[2] atteignait la cinquantaine quand il fut élu Abbé de Senones, au décès de dom Fange en 1784. C'était, comme ses prédécesseurs, un savant de rare mérite. Au dire d'un contemporain, il parlait huit langues vivantes, avait des connaissances approfondies en langue syriaque et hébraïque.

Son élection confirmée par une bulle pontificale, « *l'Illustrissime et Révérendissime Abbé de Senones* » prête au prince de Salm le serment de fidélité accoutumé. Il va maintenant prendre possession de l'abbaye dans une curieuse cérémonie renouvelée du Moyen-Âge : « *S'étant transporté au palais abbatial, les conseillers notaires de la principauté lui ont remis entre les mains la clef de la porte principale avec laquelle il l'a ouverte et fermée ; de là, étant allé à la*

1 L'œuvre de Dom CALMET, qui comprend une soixantaine de gros volumes, confond l'imagination.

2 Né à Ham-sur-Meuse, près de Saint-Mihiel, le 4 décembre 1753.

cuisine, il y a fait feu et flamme sous la cheminée ; et ensuite, étant passé au jardin en dépendant et y attenant, il lui a été présenté et mis en mains une pelle chargée d'une motte de terre qu'il a répandue sur la superficie ; en lui disant que par, ces signes, ils le mettaient en la vraie, réelle et actuelle possession du temporel de la dite abbaye, pour jouir des biens, revenus et droits y attachés... »[1].

Moins de dix ans après, le souffle irrésistible de la Révolution française emportait l'antique abbaye, en même temps que la principauté. Long de six lieues, large de quatre, le minuscule État de Salm, dont Senones était la capitale, englobait en 1789 une trentaine de bourgs et de villages dans les vallées du Rabodeau, de la Plaine et de la Bruche, d'une population de 12.000 habitants. Un escargot — fait-on dire plaisamment à Voltaire — pouvait en faire le tour dans la journée. Petit pays montagneux au climat rude, au sol indigent où l'industrie des habitants ne suffisant pas pour pourvoir à leur subsistance, ils achetaient les grains qui leur manquaient au marché voisin de Raon-l'Étape. Cette situation devait être fatale à la principauté, enclose de toutes parts dans le territoire français.

Le 8 octobre 1792, un décret de la Convention, en guerre avec l'Europe, interdisait, sous peine de mort, l'exportation des grains dans les pays enclavés. C'était, à brève échéance, la famine pour les Principautois. Sous cette menace, deux députations sont envoyées successivement à la Convention pour demander l'entrée libre des blés français. Réponse négative, le prince de Salm, qui faisait partie de la Confédération germanique, étant « considéré comme l'associé des ennemis de la France ».

Il ne restait aux sujets du prince qu'un parti à prendre. Dans une assemblée générale, ils demandèrent, par un vœu unanime, le

1 Arch. Vosges : Registre du Grand Bailliage de la Principauté - f° 45 - Reproduit dans *Documents rares ou inédits de l'Histoire des Vosges*, T. VI, p. 308.

rattachement pur et simple de leur pays à la France. « Nous nous flattons — disaient-ils aux législateurs — que vous nous jugerez dignes de cette réunion si vous considérez que, par un pur intérêt pour la liberté et pour votre bonheur, huit cents de nos jeunes gens se sont rangés sous les drapeaux de la République, dès l'origine de la guerre... »

Le décret de réunion, mis aux voix, fut adopté à l'unanimité et trois commissaires de la Convention, dont le célèbre Couthon[1], envoyés à Senones pour consommer l'annexion. Le 13 mars, ils arrivaient dans cette ville où ils devaient séjourner un mois. Dès le lendemain, ils enjoignaient aux religieux d'abandonner l'habit monastique et de quitter l'abbaye. Quelques-uns se soumirent, prêtèrent le serment civique. La plupart prirent le chemin de l'exil.

Gardé à vue, dom François Lombard réussit à s'échapper. Il partit de Senones « incognito et déguisé en meunier »[2], se dirigea vers le val de Saint-Dié. Un détour lui fit éviter cette ville. Le soir même, il arrivait sans encombre à Clefcy où nous l'avons laissé.

*
* *

« Vous n'avez rien à craindre ici, au moins pour quelque temps — avait dit le vénérable curé de Clefcy à son illustre confrère, avant de le conduire à son lit — Le village est paisible, éloigné des grandes routes. Personne n'y suspectera votre présence. Cependant, afin d'éviter des indiscrétions qui pourraient avoir pour vous des suites fâcheuses, mieux vaudrait que vous fussiez réellement le personnage dont vous portez l'habit. Le vieux père Bernard, notre

1 Roué de coups par un mari bafoué, et perclus des deux jambes à la suite de cette aventure, COUTHON ne pouvait marcher seul. Aussi sa femme et son jeune fils étaient-ils du voyage.

2 *Documents rares ou inédits de l'Histoire des Vosges*, T. VI, p. 355.

meunier, est un homme auquel on peut se confier. J'irai le voir demain. Il vous donnera de l'ouvrage ».

Il se cachait modestement sous les aulnes bordant la riviérette, auprès d'un petit pont à dos d'âne, sur le chemin du Chêne, l'antique moulin qui portait, au-dessus de sa porte basse, le millésime de 1550. Sur sa haute roue au cintre rongé de mousse, l'eau, tombant du chenal, s'ébrouait en cascatelles neigeuses, au son cadencé d'un rustique tic-tac.

Le tic-tac se taisait-il ? Ces jours-là, le meunier était en tournée. Il s'en allait par la vallée, au trot de son petit cheval, lever et rendre les fournées. Comme il prenait de l'âge, personne ne s'étonna d'apprendre qu'il venait d'engager un garçon aux robustes épaules pour « faire la route » à sa place.

Du défilé de Straiture à Sondreville, de la côte des Grimels à celle de Boslimpré, l'homme et son attelage s'arrêtaient sur le seuil des fermes, chargeant ici un sac de seigle, rapportant là de la farine et du son.

La présence d'un nouveau venu au village ne pouvait manquer d'éveiller la curiosité. Aussi le père Bernard avait-il cru sage de prévenir les questionneurs en répandant le bruit que « son commis » était un ancien meunier de Saales qui avait fait de mauvaises affaires. Et personne n'avait osé interroger le grand gaillard imberbe et taciturne, aux cheveux déjà grisonnants, qui enlevait comme une plume un sac de deux cents livres et ne répondait que par un sourire contraint aux plaisanteries des filles.

Combien de temps l'abbé de Senones qui, chaque soir, la nuit tombée, prenait le chemin de la cure, resta-t-il à Clefcy ? La généreuse hospitalité qu'il y avait trouvée ne pouvait être pour lui qu'une étape sur le chemin de l'exil. Il lui fallait échapper à la persécution et, pour cela, émigrer en pays étranger.

Chargé d'une balle de colporteur confectionnée en grand mystère par le menuisier du village, il réussit, au bout de quelques mois, à gagner la vallée de Munster par le Valtin et les chemins de la montagne. De l'Alsace, nous savons qu'il passa en Suisse où il se retira à l'abbaye d'Einsiedeln (Notre-Dame des Ermites). C'est au monastère de Saint-Blaise, en Forêt-Noire, où il se fixa ensuite, qu'il attendit la fin de la tourmente.

*
* *

Reprendre sa place à la tête de l'abbaye de Senones rétablie dans ses droits, c'était le grand espoir, le vœu fervent de dom Lombard. Il ne devait pas se réaliser. Au moins eut-il la consolation de revenir au pays et d'y finir paisiblement ses jours.

On le voit rentrer à Senones dès le rétablissement du culte. Hélas !, l'abbaye, après avoir servi d'hôpital militaire pendant les guerres de la Révolution, avait été vendue comme-bien national[1] ; les religieux s'étaient dispersés.

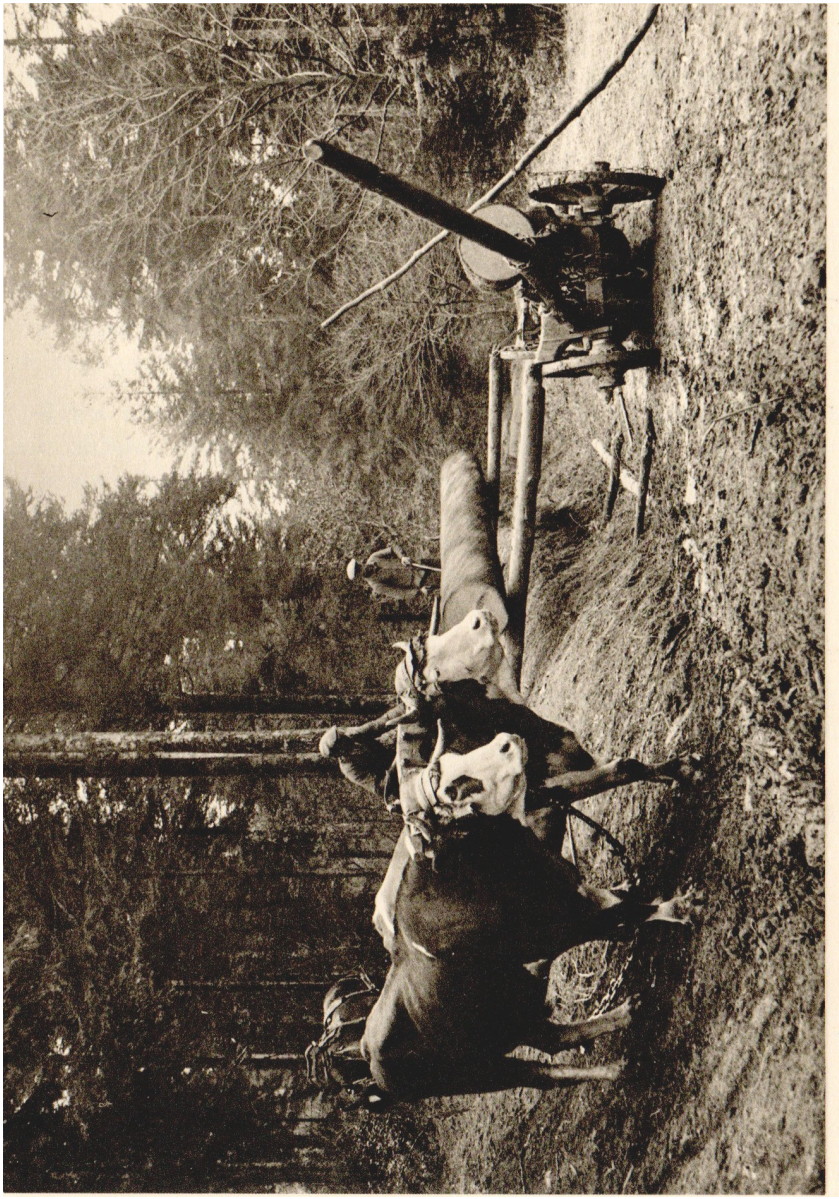
Ne voulant pas s'éloigner de ces lieux chers à son cœur, il se fait nommer curé de Saint-Jean du Mont[2] dont il racheta le presbytère[3]. Ici se place un trait d'une rare délicatesse. Je me reprocherais de le passer sous silence :

---

1 L'industrie cotonnière, qui s'installa peu après, a sauvé du vandalisme et de la démolition les constructions des moines qu'on retrouve à peu près intactes. Ce sont aujourd'hui les Manufactures Saint-Maurice de Senones.

2 Commune du Saulcy, à 6 km de Senones.

3 Il en fit don par testament à la commune et y ajouta un immeuble destiné à servir de maison d'école et une somme de 18.000 francs pour l'entretien des sœurs enseignantes.



Chargement de troncs

À son départ, l'Abbé de Senones avait remis à sa servante Marie-Anne, l'importante somme de 1.100 louis d'or. Quel ne fut pas son étonnement de retrouver, dès son retour, son ancienne domestique accourue, non seulement pour lui offrir de nouveau ses services, mais encore pour lui rapporter avec une exactitude scrupuleuse le dépôt qu'il lui avait confié ! Où trouver plus noble exemple de fidélité ?

Resté homme d'étude et de travail opiniâtre, comme tous les bénédictins, dom Lombard continua dans sa retraite à pratiquer la règle austère de son Ordre. On cite de lui cette parole dont il s'était fait une règle de vie : « La chose dont nous rendrons à Dieu le compte le plus terrible, c'est la perte du temps ! ». Son presbytère de Saint-Jean-du-Mont était devenu pour lui un petit monastère à l'image de celui dont la pensée ne le quittait jamais.

C'est là que trépassa, à 78 ans, le 11 janvier 1815, dom Jean-François Lombard, 65e et dernier Abbé de l'illustre monastère de Senones, dont la Révolution avait fait un garçon meunier à Clefcy.

AUX MINES DE LA CROIX

À Monsieur Gaston Hesse, Amicalement

VENU de Fraize par la route qui dévale du col de Mandray, là où l'héroïsme des « diables bleus » arrêta la ruée allemande aux jours mémorables d'août 1914, vous tombez, au Chipal, dans la vallée supérieure de la Morte.

Tout de verdure et de fraîcheur, le site, d'une grâce un peu sauvage, rappelle, par certains aspects, les paysages alpestres des vallées inférieures. Devant vous, profondément entaillée, une gorge si étroite qu'elle ne laisse place qu'au « rupt » jaseur qu'escortent les aulnes, à la route qui longe son cours. À gauche, une pente rapide où, parmi haies et bosquets, s'accrochent, çà et là, des fermes blanches. À main droite, une croupe chauve au relief tourmenté, casquée de rochers, tapissée de genêts et de bruyères, qui s'abaisse par paliers jusqu'au bourg prochain de la Croix.

Cette haute colline, couronnée par les têtes dénudées de la Louvière et de Grosse-Pierre, n'est, en réalité, qu'une immense taupinière, forée de puits, sillonnée d'une dizaine de kilomètres de galeries souterraines. C'est ici — entre le hameau du Chipal et le village de la Croix tapi au pied de son église haut perchée — que gisent abandonnées, après un millénaire d'exploitation, les fameuses mines d'argent, de plomb et de cuivre de la Croix. Leur

nom seul, ajouté à celui de la commune, en rappelle aujourd'hui le souvenir[1].

*
* *.

À quelle époque remonte la découverte des mines ? Laissons ici la parole à la légende.

Quelques méchantes cabanes sur les bords de la Morte, au pied de l'ermitage dédié à l'Assomption de Notre-Dame, formaient, au IXe ou au Xe siècle, le petit village d' »Aquilina » dont le nom latin signifie réunion des eaux[2].

Le monastère de Saint-Dié, seigneur temporel de ces lieux, y avait installé plusieurs familles de son domaine qui travaillaient au défrichement de la vallée. Ces familles étaient serves, c'est-à-dire, en vertu du droit féodal de l'époque, attachées aux terres seigneuriales et astreintes au travail pour leur maître. Comme les seigneurs laïcs, les monastères avaient leurs serfs — plus humainement traités peut-être — mais soumis aux mêmes obligations.

Un radieux soleil de juin se levait sur les monts, semant des traînées d'or à la pointe des sapins, que déjà Bastien et Toinon (Antoine), le père et le fils, le hoyau sur l'épaule, un quignon de pain noir dans leur besace, arrivaient au lieu de leur travail. C'était un petit vallon bien exposé au midi, où s'épanchait un timide affluent de la Morte, qu'on avait depuis peu « essarté », c'est-à-dire défriché, ce pourquoi on lui donna, par la suite, le nom de « Sadey »» ou « Sadez », corruption du mot « essart ». Sur le mamelon voisin, s'élève aujourd'hui l'église de la Croix.

---

1 La Croix-aux-Mines, 864 habitants, canton de Fraize, à 15 km de Saint-Dié, 60 d'Épinal.

2 D'Aquilina on a fait Laveline. La commune se nomme actuellement Ban-de-Laveline.

... Les vieux sapins jetés bas, les souches énormes à grand peine extraites, morceau par morceau, nos hommes s'employaient, ce jour-là, à épierrer le terrain, afin de le rendre propre à la culture.

« Regarde donc, père, ce gros caillou brillant que je viens de déterrer !... faisait remarquer Toinon. Jamais n'en ai trouvé de pareil !

— Moi non plus !...

— En voici un autre !... Un autre encore !... ».

Dans le petit coin de terre où ils œuvraient foisonnaient les cailloux étincelant au soleil que mettait à jour chaque nouveau coup de pioche :

« M'est avis — conclut le père — qu'il nous faut montrer ces cailloux au moine. Peut-être serait-il curieux de les voir ?... ».

Ils en mirent de côté une douzaine des plus beaux qu'ils rapportèrent, le soir, dans leur besace. L'ermite les portait, le lendemain, au monastère de Saint-Dié... Un orfèvre, qui les examina, reconnut que les cailloux aux reflets métalliques étaient un minerai d'argent très riche allié à d'autres métaux.

Si l'on s'en rapporte à la légende, la trouvaille de Bastien et Toinon serait à l'origine des mines de la Croix[1].

---

1 Les tourmalites noires et violettes utilisées pour les autels des abbés de Saint-Dié provenaient de Sadey (R. BORDIER, p. 38).

Outre un calcaire cristallin mêlé de mica (cipolin), exploité de toute antiquité au Chipal comme marbre d'ornement et surtout comme pierre à chaux (anciens chaux-fours du Chipal, Fraize, Mandray, Raves), on a trouvé à la Croix, dans la roche granitique à demi décomposée (gangue) et mêlée de parties ferrugineuses :

1° du phosphate de plomb vert (pyromorphite) ;

2° du carbonate de plomb (cérusite ou blanc de plomb) en petites quantités ;

3° du cuivre argentifère ou argent gris, surtout au Chipal ;

*
* *

Pour détachés qu'ils fussent par leur état des biens de ce monde, les gens d'église ne manquèrent pas de mettre à profit une telle découverte qui les faisait riches. On rechercha les précieux cailloux. Il s'en trouvait un peu partout dans la haute vallée de la Morte.

Le Monastère de Saint-Dié, érigé en Chapitre de Chanoines sous l'autorité d'un Grand-Prévôt (vers 950), est le premier bénéficiaire des mines. Battant monnaie à Saint-Dié, il en tire l'argent nécessaire à la frappe.

Nous savons aussi, par un titre de la fin du Xe siècle (973), qu'un évêque de Toul, saint Gérard, recevait de la Croix, comme décimateur du monastère, le métal monétaire dont il avait besoin.

Quels étaient les mineurs primitifs ?... D'abord, les serfs du monastère. Avec eux, les moines envoyaient aussi, dit-on, besogner aux mines ceux de leurs sujets condamnés à des peines graves. Pauvres forçats qui se contentèrent de rechercher le métal précieux à fleur de terre, en n'épuisant que les parties superficielles du filon.

4° du sulfure de plomb argentifère (galène) abondant au Chipal ;

5° de l'argent natif (blanc d'argent) ordinairement filiforme, le plus souvent grisâtre ou bronzé, en faibles quantités.

Le gîte métallifère de la Croix-aux-Mines forme un filon considérable qui chemine dans le gneiss suivant une direction à peu près nord-sud, à travers une grande fracture du massif granitique d'environ 12 km, allant de Barançon (Plainfaing) à Ginfosse (Raves). Sa largeur atteint souvent 50 et parfois 80 mètres. Il n'a guère été exploité que sur une longueur de 1.600 mètres, dans la zone la plus riche.

(D'après C. CLAUDOT : *Géologie des Vosges*, 1902 - E. de BILLY : *Notice sur les exploitations de la Croix*, 1838 - Adrien FRESSE : *Les mines de la Croix. Bull, de la Sté Pbilomatique*, 1900-1903 - Id. : *La Croix-aux-Mines*, 1908 - René BORDIER : *Mines de la Croix en Lorraine*, (1949).

L'exploitation était rudimentaire. On creusait une excavation ou « stolle »[1] et, quand on trouvait un filon, on le suivait aussi longtemps qu'il était possible. L'extraction se faisait au pic et au coin. Tout le minerai se fondait alors au charbon de bois, et on en faisait telle consommation qu'on trouvait plus avantageux d'apporter, pour le fondre, le minerai dans la forêt[2].

Faute d'église en ce lieu, mineurs et charbonniers se rendaient tous les dimanches à la messe à Bertrimoutier, après s'être rassemblés au pied d'une grande croix de bois que le Chapitre avait fait élever à l'emplacement de l'église actuelle. De là serait venu le nom de la Croix-aux-Mines.

On peut croire que l'exploitation s'était développée rapidement puisque — au dire d'un historien — il y avait, dès le Xe siècle, plus de trente bouches de mines ouvertes dans nos montagnes. L'extraction se faisait par trois points principaux formant une ligne presque droite : Saint-Nicolas, à cinq ou six cents mètres au sud-ouest de l'église ; Saint-Marc, au Chipal ; Saint-Jean, à mi-chemin entre les deux premiers.

Devenues célèbres, les « Mynières de la Croix » furent naturellement convoitées. Un poème du XIIe siècle en parle en ces termes : « Val Saint-Dici, là où li argent git »[3].

À cette époque, les monastères, incapables de défendre leurs propriétés, se mettaient sous la sauvegarde de seigneurs laïcs qui prenaient sous leur protection les biens d'Église et recevaient, pour prix de leurs services, une partie des bénéfices ou revenus ecclésiastiques. C'étaient les « voués ». Souvent, ils déléguaient leurs pouvoirs à des seigneurs vassaux appelés « sous-voués ». Dans la

1 De l'allemand Stollen : Galerie.

2 Eugène MATHIS, *Les Héros, Gens de Fraize*, p. 154.

3 Poème « *Garin le Lorrain* ».

plupart des cas, voués et sous-voués arrivèrent, petit à petit, à déposséder par la force ceux qu'ils avaient charge de protéger.

Voués du Chapitre de Saint-Dié, les ducs de Lorraine cherchèrent à supplanter son autorité, en particulier à s'emparer des mines d'argent, dont il tirait de gros bénéfices. Il y réussirent à la fin du XIIIe siècle (1290), en s'attribuant les mines de la Croix, pour ne laisser au Chapitre que les deux cinquièmes de celle du Chipal, la plus riche en argent, à titre de dîme.

Le partage avait lieu selon une fort curieuse coutume : au pied d'un « pal » ou pieu fiché en terre, on faisait, du métal fin, cinq lots égaux : deux de ces lots étaient assignés au Chapitre, les trois autres au prince. Cela fait, les mineurs criaient à trois reprises : « Voilà la dîme !... Que celui qui a droit de la recevoir l'accepte !... ». Les envoyés du Chapitre devaient se hâter de prendre possession de leur part, sinon elle était rapidement escamotée au profit du duc par les ouvriers, qui n'en répondaient pas un jour de plus. Saint-Dié eut, à ce moment-là, deux ateliers monétaires : celui des ducs et celui du Chapitre.

Plus tard, au début du XVIe siècle (1513), le Chapitre se vit, malgré ses protestations, entièrement dépossédé de toutes les « mynières », en même temps que lui échappait, bribe par bribe, sa souveraineté temporelle.

*
* *

En se réservant la propriété des mines de la Croix, les ducs de Lorraine avaient compris de quelle importance était leur possession dans un petit pays, isolé des grandes voies de communication, où le métal précieux faisait défaut pour la frappe des monnaies, le cuivre et le plomb pour les besoins de l'industrie et des arsenaux.

Non seulement, ils vont se garder de les aliéner désormais, comme en témoigne la donation en dot de Charles II à sa fille (1426) de tout le bailliage des Vosges « excepté les mynes que on retint », mais ils s'emploient de tous leurs efforts à en augmenter les revenus par une exploitation intensive et rationnelle.

Dans ce but, ils font appel au concours d'ouvriers spécialistes étrangers : Allemands, Suisses, Tyroliens surtout, dont l'influence se fit bientôt sentir sur le patois du pays où ils ont laissé bon nombre de mots d'origine germanique. Ils y ont encore des descendants reconnaissables à leurs noms patronymiques[1].

Pour attirer et retenir à la Croix les étrangers, les ducs de Lorraine leur accordèrent des franchises et certaines immunités : exemption de corvées, banalités, affranchissement de la « main morte »...

L'exploitation devient méthodique. Les « stolles » sont poussées plus avant et vont parfois sortir jusque dans les vallées voisines. Puis, quand les couches superficielles furent épuisées, on creusa des puits ou « schatts »[2] pour atteindre les gisements inférieurs ; on installa des machines pour épuiser les eaux et, dans la vallée même, un « bocard » et un four pour fondre le minerai[3].

En 1250, le duc Mathieu II avait donné un règlement pour les mineurs du Val de Galilée (nom primitif des possessions du monastère de Saint-Dié). On y voit que le « directeur » était chargé de donner tous les ordres, de faire toutes les emplettes nécessaires à l'exploitation des mines et de rendre, tous les mois, compte au

1 Gaxatte, Fanack, Herkel (devenu Herquel) Knur, Kemberg, Wetter, Zweibrucken (disparu).

2 De l'allemand Schacht.

3 Eugène MATHIS, ouvrage cité, p. 154.

receveur du duc. Le « forveser » (commis)[1] payait, tous les quatre jours, les mineurs. Le Houtmann (porion ou gardien) entrait tous les jours dans la mine et, après avoir compté les ouvriers, fermait la barrière « pour qu'aucun ne pût entrer ou sortir sans sa permission ».

Grâce à l'essor donné à l'exploitation, à la bienveillante protection des ducs, la population s'accrut rapidement. En 1352, l'aisance des mineurs leur permit d'édifier à leurs frais une belle et opulente église, sous le vocable de Saint-Nicolas. Ce fut « la chapelle des Mynes d'argent de la Croix ». Vers la même époque, les habitants sont devenus assez nombreux pour constituer une communauté ou commune. Plus étendue qu'aujourd'hui, « la mairie de la Croix, où sont mynes d'argent, de plomb, cuivre », comprenait — outre trois agglomérations principales : le Chipal, la Croix, Sadey — de nombreux écarts et une partie des hameaux de Laveline.

Sous le règne de René II (1473-1508), l'exploitation souffrit cruellement de l'invasion des Bourguignons de Charles le Téméraire. Elle fut même interrompue durant plusieurs années. Féaux serviteurs du duc, les mineurs de la Croix, accourus à son appel, formèrent une petite troupe commandée par un des leurs, un certain Collinet. Elle combattit vaillamment aux côtés du duc sous les murs de Nancy où sombra la fortune du Téméraire (1477).

*
* *

Au XVIe siècle, le duc Antoine régnant en Lorraine, la piété des mineurs avait doté la chapelle de la Croix de deux magnifiques bourdons, coulés avec l'argent et le cuivre des mines, dont le métal était fin, le son agréable et plein. Le bon duc Antoine — les

1 De l'allemand Verwisser : payeur.

archives en font foi — avait contribué à la chose par une aumône princière.

Les sons du plus gros, le bourdon Saint-Nicolas, réveillaient au loin les échos de la montagne, passaient par dessus les Vosges. On les entendait — disait-on — jusqu'à Ribeauvillé, en Alsace. Ils étaient fiers de leur bourdon, les mineurs de la Croix. Pourquoi le clergé et les bourgeois de Saint-Dié en devinrent-ils jaloux ?... C'est qu'il ne se trouvait, en la ville des Grands-Prévôts, ni dans toute la région, aucune cloche capable d'émettre des sons aussi puissants et aussi purs. Sa place n'était-elle pas dans l'église cathédrale, et non dans un petit village de la montagne ?...

Comment le Chapitre intima-t-il au curé de Laveline, qui desservait la chapelle, l'ordre de faire violence à ses paroissiens, en lui amenant à Saint-Dié le fameux bourdon ? Je ne le dirai point... Une vieille et respectable légende nous a seulement rapporté le fait merveilleux auquel donna lieu l'opération.

Descendue avec mille précautions de la tour, la superbe cloche est arrimée entre les roues d'un lourd chariot... On y attelle trois paires de bœufs à la corne vigoureuse, au garrot large et puissant. La voiture descend lentement la côte sous les yeux embués de larmes des mineurs et de leurs familles... Elle prend le chemin de Saint-Dié... La voici aux confins du pays. Mais que se passe-t-il ?... Subitement, les bœufs se sont arrêtés, le front têtu. Ils refusent d'avancer : cris..., coups de fouet..., jurons même, n'y font rien ! On les tuerait sur place sans les faire bouger d'une ligne !

Saint Nicolas, protecteur du bourdon, s'oppose visiblement à son transfert à Saint-Dié. Le clergé l'a compris. Le char reprend la direction du village. Une seule paire de bœufs suffit à remonter le

chemin de l'église, très rapide. Miraculeusement sauvé, le gros bourdon de Saint-Nicolas regagne sa place au clocher[1].

Plus de deux siècles encore, sa voix vibrante se mêlera à la vie des mineurs, fera tressaillir le sol dans les plus profondes galeries, jusqu'au jour où la Révolution l'enverra à la fonte pour en faire des canons.

*
* *

Au XVIe siècle, travail intense, industrie florissante. Ce fut l'âge d'or des mines de la Croix.

Tout un peuple d'ouvriers : mineurs, fondeurs, charbonniers, bûcherons, charretiers, est occupé aux travaux sous la direction des officiers des mines et du « gruyer » qui régente l'exploitation forestière. Officiers et mineurs ont acquis une telle réputation d'habileté qu'on les envoie par toute la Lorraine, à Neufchâteau, à Bussang, ... rechercher des gisements, diriger des travaux, former des ouvriers.

Les archives de Nancy font mention à la Croix, de plus de vingt « porches »[2] entrées de puits, chacun placé sous l'invocation d'un saint : saint Nicolas, saint Daniel, sainte Ursule, saint Claude, sainte Barbe, saint Sébastien, Notre-Dame du Chipal, saint Marc, saint Pierre, etc..

---

1 Cette légende se retrouve avec des variantes dans le folklore vosgien. Les habitants de Moussey, ayant voulu s'emparer d'une Vierge qui appartenait à l'église de Luvigny, celle-ci devient tout à coup si lourde qu'ils peuvent à peine la soulever. Ils la placent alors sur un char auquel on attache deux bœufs vigoureux. Ceux-ci n'arrivent pas à démarrer la voiture. Ce que voyant, les ravisseurs s'avouent vaincus et la Vierge reste pour toujours à Luvigny.

2 Mot conservé en patois sous la forme « poûche » qui désigne le corridor de la maison.

Dans l'espace de sept années, de 1538 à 1545, on apporte de la Croix à la Monnaie de Nancy 9.680 marcs d'argent ce qui, le marc valant à peu près 254 francs, représente près de 2.500.000 francs (valeur 1914), sans compter le cuivre et le plomb.

Au dire de Sébastien Munster, historien alsacien de la fin du XVIe siècle, les mines rapportaient au duc, en 1581, un bénéfice net de 1.500 écus d'or par semaine. En mettant l'écu d'or à 50 francs, leur revenu annuel était donc de 3.750.000 francs (valeur 1914).

Faut-il s'étonner, après cela, que les mines de la Croix — joyau et gloire du duché — aient passé, à l'époque, pour les plus riches de l'Europe.

Les ducs de Lorraine ne cessent de s'intéresser aux travaux. Les ordonnances de René II montrent en quelle sollicitude ils tiennent les ouvriers. Citons leurs principales dispositions :

— Chacun est admis à travailler aux mines, à seule condition de professer la religion catholique ;

— Sauf-conduit est accordé à tous les étrangers qui y viendront « besogner » ;

— Si deux « fouilleurs » se rencontrent dans l'exploitation d'une « veine », c'est au dernier venu à se retirer, mais les ouvrages commencés doivent être terminés, sous peine de déchéance, dans le délai d'un mois.

Les mineurs, étrangers ou non, sont affranchis de « toutes tailles, traictz, droitures, corvées, aydes, gardes et débitz de villes..., de toutes autres servitudes ou subjections quelconques ».

« Les loges, maisons, forges et fonderies » affranchies de toute imposition, mais celui qui abandonne le travail doit aussi abandonner sa maison.

Les marchands, acheteurs de cuivre et de plomb, et ceux qui conduisent aux mines des denrées de toute nature, francs de gabelles, droits de passage et autres impositions.

Autorisation aux exploitants de prendre gratuitement, dans les forêts du prince, le bois nécessaire aux bâtiments, puits, galeries, à la fabrication du charbon.

À l'exception du dixième revenant au duc, l'argent extrait doit être conduit à la Monnaie de Nancy, auquel il est obligatoirement livré, à raison de 16 francs le marc fin, monnaie de Lorraine.

Il est établi à la Croix un marché franc, tous les samedis, pour l'approvisionnement des mineurs et de leurs familles. Aucun autre client ne peut y acheter de vivres avant que ceux-ci n'en soient pourvus.

Tous les faits de mines : querelles, contestations, sanctions disciplinaires, sont portés devant un juge spécial établi par le prince et résidant aux mines. Ce « justicier » assisté de huit jurés nommés par les mineurs, quatre Allemands, quatre Lorrains, rend ses sentences tous les samedis après la « Schicht » (journée de travail).

*
* *

À diverses reprises, les membres de la famille ducale de Lorraine, désireux d'apporter sympathie et encouragements aux ouvriers des mines, sont venus visiter leurs travaux. Il nous en reste des témoignages écrits :

C'est le duc Antoine que les mineurs vont chercher à Saint-Dié (1515). Vêtus de leur tenue de travail, ceinturés de tabliers de cuir,

le pic sur l'épaule, ils lui font escorte jusqu'à la Croix. Après une visite à la chapelle, c'est dans la mine elle-même qu'ils conduisent le souverain. En un langage pittoresque, Volcyr, secrétaire du duc, nous a laissé de l'événement une curieuse relation :

« *Les mynes d'argent vers orient assisses es hatdtz monts de Vosges, avons esté veoir avec le bon prince d'amour et de paix et entré dedans par assez longue distance où l'on veoit de merveilleux ouvrages, avecques inventions soubz terre et fabriques es franges par les lieux creux en forme d'arches ; décourant l'eau et ruysselant de toutes parts, laquelle distille goutte à goutte des haulx rochiers jusques à estre amassée dedans les porches mynières, cannales, pays de profondeur espoventable, dont il convient la tirer et épuyser sans cesse ou tout l'artifice et structure de si grosse préparation et appareil périrait incontinent.*

La dicte myne est menée hors des creux des dictes montaignes édifiée, en labeur de mynes sur petits tombreaux roullans. Les mineurs et tireurs estant vestus de peaux et enveloppez assez légèrement de certes (certains) habits et couvertes, la transportent es forges prochaines où, par grand artifice et moyen subtil, est la transmutation des métaux faite avec séparation et mixtion d'iceulx ; lors est l'argent subtilement tiré et par suite affiné. »

Trente ans après (18 mai 1547), la duchesse douairière, Christine de Danemarck, accompagnant à Saint-Dié le jeune duc Charles III, son fils, âgé de cinq ans, vient, à son tour, à la Croix. Un titre du Chapitre en fait ainsi mention :

« *La duchesse régente et la cour, le mercredy, vigile de l'Ascension, allarent ez mynes et retornarent encore pour le jour (avant la nuit) et on attendit jusques son retour de dire vespres*

esquelles la dicte Dame, Monsgr de Metz, et toute la cour y fuyrent pré sens bien dévotement »[1].

*
* *

Paysans et mineurs de la Croix n'ont pas toujours vécu en bonne intelligence. Les premiers voyaient d'un mauvais œil l'exploitation des mines. Ils se plaignaient des dommages causés aux cultures par les travaux de surface. « Les eaux ayant servi au lavage du minerai — assuraient-ils en outre — empoisonnent et brûlent la racine de l'herbe et produisent de tels effets que la terre sur laquelle elles ont passé n'est plus propre à aucune espèce de culture... ».

Doléances exagérées peut-être, mais non sans fondement.

Une rancune sourde opposait les deux clans, qui devait, un jour, prendre fâcheuse tournure. Une fois, au Chipal, les cultivateurs mécontents, profitant de l'absence des ouvriers, pénètrent dans les galeries, coupent les étançons qui soutiennent le boisage. Pour parfaire leur œuvre de destruction, ils ne trouvent rien de mieux que de détourner une source voisine dont ils conduisent les eaux dans la mine afin d'en rendre l'accès impraticable.

1 Original : *Trésor de Charles de Lorraine – Chapitre de Saint-Dié*. Reproduit dans *Documents rares ou inédits de l'Histoire des Vosges*, Tome VII, p. 304.

Eglise du Chipal

Fallait-il sévir contre les coupables ?... Instruit de leurs plaintes, le duc estima plus habile de les apaiser par des dédommagements et, pour désarmer leur hostilité, d'accorder aux cultivateurs de la Croix mêmes franchises et immunités qu'aux mineurs.

En vertu du droit féodal, le seigneur héritait des biens de ses sujets à leur mort. C'était la « main morte ». Les enfants du « main mortable » ne pouvaient recueillir les biens du défunt qu'en les rachetant.

« Le duc René II, déférant à « l'humble supplication des habitants et subjectz des villes de la Croix, du Chipau et Sardey, au Ban de Laveline, les exempte pour l'avenir de la servitude de main morte en laquelle ils ont esté du passé en sorte qu'ils jouissent et usent de telle franchise et liberté que sont les myneurs et citoyens des mynes. »

À la Croix, les paysans étaient également exempts des droits de banalité (moulin banal, four banal) qui pesaient lourdement sur les habitants des campagnes.

*
* *

La dévotion des ouvriers des mines — des « minous », comme on disait en patois[1] — s'accommode fort bien d'une pointe de superstition très naturelle pour le temps. À passer leur Vie dans l'obscurité des profondeurs souterraines, où les menace le danger de l'écrasement, parfois celui de la noyade, les mineurs ne se trouvent-ils pas, au surplus, dans une disposition d'esprit propre à la réceptivité de tout ce qui est merveilleux ou surnaturel ?...

1 Minoux est devenu un nom de famille encore porté dans la région : Le Bonhomme, Orbey, Fraize.

Toutes les mines ont leur génie, protecteur des mineurs, gardien jaloux des trésors des sous-sols. Des étrangers veulent-ils s'en emparer ? Il se chargera d'en interdire l'accès en éboulant les galeries et, s'il est besoin, en lâchant les inondations.

« Le Petit Minou », génie des mines de la Croix, est un petit bonhomme, pas plus haut qu'une botte, tout de rouge vêtu, qui déambule dans les galeries, son marteau à la main. Rares sont ceux qui l'ont aperçu. Parmi les mineurs, aucun ne souhaite sa rencontre qui passe pour un présage de mort prochaine.

S'il ne se montre guère, le « Petit Minou » ne manque pas, pour autant, d'activité. Ne fait-il pas sa ronde tous les jours dans les travaux où rien n'échappe à sa vigilance ?...

Le nain frappe-t-il de son marteau, à coups précipités, les poutres et boisages ?... C'est un avertissement aux mineurs de consolider, d'étançonner les galeries, car le danger est proche, l'éboulement imminent. L'entend-on au contraire marteler la roche ? Cela veut dire : « Mineurs ! Vous n'avez rien à craindre ! Allez-y hardiment !... Courage et confiance !... »

*
* *

Suivons les mineurs dans leur besogne souterraine. Une miniature remarquable du fameux « Graduel », conservé à la bibliothèque municipale de Saint-Dié, en représente toutes les phases.

Exécutée vers 1510, sous l'inspiration du chanoine Vautrin Lud, maître général des mines de Lorraine, elle nous montre en détail l'extraction du minerai, son transport à la brouette (bien avant Pascal !...), son épuration par triage, lavage, « bocardage ». Nous y voyons aussi l'abatage des bois, le forgeage des outils et (au bas de la

page, vers le milieu de la partie gauche) une sorte de four cylindrique coiffé d'un dôme d'où s'échappent des flammes.

Le travail des mineurs devait être fort pénible : seize heures par jour dans des galeries étroites et mal ventilées, à l'air vicié par la combustion des lampes à suif. La tuberculose — observe un auteur moderne[1] — « devait exercer parmi eux ses ravages ». À défaut d'autre thérapeutique, ils luttaient contre le mal en absorbant de l'ail dont ils avaient remarqué l'action bienfaisante sur les sécrétions pulmonaires. Avant son entrée dans la mine, chaque ouvrier en recevait une portion macérée dans de l'eau-de-vie (Règlement du 1er février 1721).

« Le mineur des Vosges — nous apprend Dietrich[2] — porte le vêtement du mineur allemand. Sujet à se heurter contre les traverses d'étançonnage ou contre les rochers saillants des voûtes surbaissées, il se coiffe d'un bonnet de feutre épais, rond et élevé, qui préserve la tête. Contraint d'appuyer le dos contre les parois des voûtes souterraines qu'il se fraye, il se garantit de l'humidité continuelle du rocher, par un fort tablier de cuir qui pend sur ses reins. Occupé des moyens d'avoir les mains libres pour monter et descendre sans cesse des échelles, il substitue à la chandelle une lampe à tige mobile garnie d'un crochet, que le pouce seul soutient et qui, dans les travaux, peut s'accrocher partout aux moindres aspérités du rocher ».

Le minerai arraché à la montagne, était concassé sur place à la masse et au « bocard », sorte de pilon hydraulique, puis criblé à travers des claies en osier, lavé, et enfin transporté à dos de mulet à la fonderie, parfois à une assez grande distance de la mine, car on

---

1 GIRARDOT : *Commentaire de la miniature du Graduel – Bull. de la Sté Philomatique*, T. 53-54.

2 DIETRICH : *Description des gîtes de minerai etc.. de la Lorraine méridionale* - Didot, an VIII.

trouvait plus expédient de travailler le minerai là où se fabriquait le charbon nécessaire à l'opération, c'est-à-dire en pleine forêt. Les principales fonderies étaient celles des Schlaques (scories), qui a laissé son nom à la forêt de la Croix, Barançon (Plainfaing), Wisembach, Lauterupt (Laveline).

À côté des meules fumantes des charbonniers, sous l'immense « halle » ouverte à tous les vents, étaient alignés les hauts fourneaux. Dans les fours en fusion, on éliminait du minerai le soufre, puis on retirait le cuivre par des procédés empiriques. Le métal produit par cette double opération était du plomb mélangé d'argent, et il allait à l'affinage. Avec fours d'affinage, le plomb, mis en fusion et oxydé par un courant d'air, était, à son tour, éliminé et il restait un bain d'argent fondu[1].

Bien qu'il travaille au grand air, le fondeur n'a rien à envier au mineur : « le mestier de fondre et affiner métal est fort dangereux et contraire à la vie humaine et ne peultent (peuvent) gaires durer et demeurent percluz de leurs membres souvent ceulx qui s'en meslent, avec ce, jour et nuict, les convient besogner et ouvrer de peine et labeur extrême et quaz y intolérable ».

Vapeurs sulfureuses des fours en fusion, vapeurs de plomb des fours d'affinage, les unes irritantes, les autres franchement nocives, il y avait de quoi mettre à l'épreuve les poitrines les plus robustes.

D'après un auteur ancien, les fondeurs contrebalançaient l'effet du poison par un usage courant de beurre, corps gras très nutritif riche en vitamines, destiné à la fois à combattre l'intoxication et à apporter à l'organisme un supplément alimentaire.

Les officiers et les directeurs des mines portaient l'épée. Les mineurs jouissaient, hors de la mine, du privilège de porter leurs

1 Qu'on me pardonne la pauvreté de ces détails techniques, nul n'était, moins que moi, qualifié pour les donner.

cheveux en forme de perruque terminée par une petite queue, dont le bout était noué d'un ruban de couleur, c'est ce qui leur avait valu le surnom de « bocaqueux » (crapauds à queue)[1].

De la vie sociale des mineurs, nous ne savons que peu de chose. Groupés par nationalité, dans un esprit d'étroite coopération dont ils sentent l'impérieux besoin, ils habitent, à proximité des puits, des maisons de bois ou « loges ». En plein village de la Croix, une de ces vieilles maisons existait encore, il y a peu d'années, reconnaissable au cadre de bois des ouvertures[2].

Un curieux album de dessins à la plume exécutés à la Croix par Heinrich Gross, conservé à la bibliothèque d'Amiens, nous révèle, avec le travail des mines, la physionomie du village. Nous y voyons les loges des mineurs, la maison du directeur, au pied de l'église avec sa tour et son clocher pointu, telle qu'elle apparaît encore aujourd'hui.

À cause des franchises dont ils jouissaient, de leur gain assuré à la mine, les ouvriers sont plus à l'aise que les cultivateurs de l'endroit. On en a la preuve dans les largesses qu'ils font à leur église : bourdons de métal fin, bénitier et petite cloche d'argent, statues, tableaux. Très dévots, les mineurs allemands ont introduit dans le pays le culte du bienheureux Bernard de Bade, toujours invoqué à la Croix sous le nom de « bon Bernard ».

*
* *

La guerre de Trente Ans, qui ravagea la Lorraine, porta un coup funeste à l'exploitation. Elle ouvrit pour les mines une période de déclin.

---

1 Ce surnom est resté aux habitants de la Croix.

2 Elle a été détruite par les bombardements en 1944.

Envahie, dès 1633, par les Suédois qui mettent le pays au pillage, décimée par la famine et la peste, notre région vécut des heures tragiques.

À la Croix, le travail des mineurs cessa. Les hauts fourneaux s'éteignirent. Du village ruiné, il ne subsista que l'église. La dépopulation fut effroyable. En 1642, la commune ne comptait plus que huit conduits (huit chefs de famille acquittant l'impôt)[1]. Dans les mines, l'eau, n'étant plus épuisée, avait noyé puits et galeries. Repris en 1662, le travail se heurta à des difficultés insurmontables.

Après avoir engagé sans succès de grosses dépenses pour relever les mines, le duc Léopold renonça à les exploiter directement (1721) pour les affermer, par bail trentenaire, à des concessionnaires constitués en compagnie minière. Il ne cessa, cependant, de leur témoigner un vif intérêt.

Les règlements ducaux font mention des salaires et rations dûs aux ouvriers, de l'hôpital qui devait être créé à la Croix pour recevoir blessés et malades. Ils s'étendent longuement sur l'alimentation du personnel régie par une sorte de coopérative.

Un gentilhomme tyrolien, François Brugger, donna, un moment, un bel essor à l'exploitation. Sous sa vigoureuse impulsion, le travail reprit avec une ardeur nouvelle. Grâce à l'établissement de galeries d'évacuation des eaux, dont une roue hydraulique assurait le déversement par pompage, il avait à peu près réussi à assécher les souterrains. Le nombre des ouvriers s'était élevé à 500. En trente ans, on tira des mines plus de 200.000 quintaux de plomb, environ 10 quintaux d'argent, et plusieurs quintaux de cuivre.

---

1 R. BOYÉ : Les Hautes-Chaumes des Vosges, p. 295.

La mort de Brugger en 1757[2] priva l'entreprise de son animateur. Elle marque le commencement d'une série noire. Quelques années après, un orage, d'une violence extraordinaire, détruisit la machine hydraulique qui épuisait les eaux, ravagea les puits. Puis ce fut l'incendie de la maison de direction, où étaient conservés les plans des anciens travaux, et d'une partie des bâtiments de l'exploitation. La division s'en mêlant entre les actionnaires, les ouvriers désertèrent le travail.

Finalement la compagnie céda son bail à une société de cultivateurs de la Croix. Ceux-ci, sans direction compétente, se bornèrent à glaner dans les vieux travaux ce que leurs devanciers avaient oublié ou dédaigné. Ils abattirent imprudemment les massifs et piliers épargnés pour servir de soutien aux travaux. Erreur funeste qui provoqua de dangereux effondrements.

À la fin du XVIIIe siècle, les mines n'occupaient plus que 48 ouvriers, encore les travaux étaient-ils à peu près suspendus à l'époque des occupations agricoles.

*
* *

L'histoire des mines est truffée de légendes. Ce serait péché de ne pas conter celle-ci qu'on se redit, de nos jours encore, aux veillées :

Combien y a-t-il de temps de cela ?... Cent ans..., deux cents ans..., peut-être ? On ne sait plus. La date n'y fait rien, n'est-ce pas ?... Une seule chose compte, le fait merveilleux que relate notre légende :

---

2 BRUGGER a été enterré avec les siens dans l'église de la Croix où se lit son épitaphe sur un médaillon surmonté de ses armes avec la devise : « *Arte et Marte* ».

Un brave fermier de la Croix venait de ramener à la maison, bien peignée et solidement arrimée, une maîtresse voiture de foin, traînée par deux bœufs vigoureux.

Il la range contre le mur, sous le portillon du grenier où, tout à l'heure, on va décharger le fourrage. Comme il faisait grand chaud et qu'il avait grand soif, il entra un instant à la cuisine avec ses gens pour se rafraîchir avant de commencer le travail.

À sa sortie, ô surprise !... Plus de chariot !... Plus de bœufs !... À la place, une énorme excavation dont on ne voyait pas le fond. Voiture et attelage avaient — disait-on d'un air de mystère — disparu dans un affaissement du sol causé par les travaux souterrains. On n'en retrouva jamais le moindre vestige.

Histoire invraisemblable où il ne faut voir qu'une réminiscence d'anciens effondrements qui ont pu se produire à la Croix, du fait des mines ou des infiltrations souterraines.

Mais n'est-ce pas justement cette invraisemblance qui fait la saveur et le charme de notre légende ?...

*
* *

Pendant la période révolutionnaire, des commissaires du gouvernement sont envoyés à la Croix pour étudier sur place les possibilités d'une reprise de l'exploitation. Dans un rapport favorable, le savant minéralogiste Gillet de Laumont, compare le filon de la Croix à celui de Chemnitz, en Hongrie, l'un des plus riches de l'Europe.

Malheureusement, la concession, renouvelée par décret impérial de 1806, annulait l'affectation des forêts de la Croix et de Laveline, dont les mines avaient toujours joui jusque-là, pour l'étançonnement des galeries, le boisage des puits et la fonte du minerai : mesure désastreuse pour le concessionnaire.

« Boquillons » au travail

Survenant après le gros orage de 1813, qui avait bouleversé les travaux de surface et arrêté l'exploitation, l'invasion de 1814-15, le passage des troupes alliées, avaient dispersé les ouvriers. Il n'en resta que quelques-uns, occupés à des travaux d'entretien. Le dernier d'entre eux conduisait à la fonderie de Sainte-Marie-aux-Mines, vers 1820, le peu de minerai recueilli.

Faute de capitaux suffisants, le XIXe siècle se passe en essais infructueux, toujours contrariés par les eaux souterraines. Plusieurs concessionnaires, dont il serait fastidieux d'énumérer les noms, entreprennent, l'un après l'autre, de renflouer l'entreprise sans y parvenir. Appelé à la Croix en 1860, le célèbre ingénieur anglais Richard Taylor envisage le goupement des mines de la Croix et de Sainte-Marie-aux-Mines qui eût assuré l'avenir de l'entreprise. Peut-être aurait-il réussi sans la funeste guerre de 1870-71 qui, élevant une nouvelle frontière, sépara, d'une barrière infranchissable, les deux gîtes métallifères.

Et tout fut, pendant de longues années, laissé à l'abandon. Les entrées des galeries, aussi bien que les têtes de puits, disparurent pour la plupart sous les éboulements et les effondrements, les eaux envahirent et ravagèrent les vieux travaux.

Il faudra attendre le XXe siècle pour que soit tenté un véritable essai de résurrection des mines de la Croix.

*
* *

Locataire de la concession avec promesse de vente, l'ingénieur français Demmler fit reprendre les travaux en 1901. Un puits de 85 mètres de profondeur fut creusé, au village même de la Croix, à peu de distance de la rivière, pour permettre un écoulement rapide des eaux, mais sa rencontre avec d'anciens travaux inondés en

amena le noyage. Et Demmler étant décédé peu après, une fois de plus, les mines retombèrent dans le silence.

Une société en commandite, qui avait acheté la concession, allait se remettre à l'œuvre en 1914. Quatre années de guerre la privèrent des ressources financières qu'elle escomptait et firent échouer ses projets.

Après l'armistice, la concession fut revendue à Monsieur René Bordier, fondateur et directeur d'une nouvelle entreprise, qui prit le nom de « Compagnie minière des Vosges » (1924).

Ingénieur prospecteur sorti d'une école américaine, il avait travaillé dans les mines d'or de Californie et prospecté les mines de plomb de Giromagny. Il était, on le voit, particulièrement qualifié pour mener à bien la tâche qu'il avait assumée.

Son programme consista, tout d'abord, à vérifier la documentation ancienne pour connaître exactement les causes qui avaient arrêté l'exploitation et mis un terme aux rendements avantageux obtenus jadis. S'inspirant des travaux de Demmler, il avait acquis la certitude qu'il était possible de limiter considérablement la venue des eaux souterraines en exécutant certains travaux.

Des recherches aux archives françaises et étrangères lui permirent de refaire les plans de l'exploitation détruits en 1767, dans l'incendie de la maison de direction.

Un premier appel de capitaux ayant été couronné de succès, deux équipes d'ouvriers se mirent simultanément au travail : l'une, à l'ancienne fonderie de la Croix, où une galerie souterraine, commencée en 1806, fut poussée sur 450 mètres de longueur, la deuxième, au puits Saint-Jean.

À cette nouvelle, un frisson d'enthousiasme courut dans le pays. Les mines de la Croix, allaient-elles enfin sortir de leur léthargie séculaire pour rendre vie et prospérité à la vallée ?... On l'espéra..., on l'affirma..., on le crut.

Grande fut la déception quand on apprit que la compagnie minière suspendait à son tour les travaux de prospection (1930) : il est juste de souligner que les temps étaient peu favorables à une reprise de l'exploitation. M. Bordier, à qui nous avions alors demandé son avis autorisé sur la question, nous écrivait, le 25 août 1933 : « Depuis l'effondrement des cours des métaux, notamment ceux du plomb et de l'argent, par mesure de sagesse et dans l'intérêt des actionnaires, la Compagnie minière a cru devoir interrompre ses travaux de prospection, qui cependant touchaient à bonne fin... Nous sommes maintenant particulièrement bien armés pour poursuivre notre effort, dès que les circonstances économiques l'autoriseront, sans danger pour nos finances... ».

*
* *

René Bordier attendait patiemment son heure. Elle vint en 1940, où les travaux furent repris avec la participation de l'État et l'appui financier d'une société bancaire et industrielle.

Les mines de la Croix ont occupé constamment, pendant la dernière guerre, une cinquantaine d'ouvriers, des jeunes pour la plupart, qui ont pu ainsi échapper au travail forcé en Allemagne.

René Bordier, un petit homme à l'œil vif, à la barbiche en pointe, alerte malgré ses 75 ans, s'est comparé lui-même au petit Minou, le génie de la mine. Avec une foi d'apôtre dans l'avenir des mines, il avait su communiquer sa flamme à ses collaborateurs. S'approfondir au-dessous des anciens travaux pour rechercher dans le filon une minéralisation vierge et, parallèlement, grâce aux

moyens puissants de la technique moderne, conjurer le péril des eaux qui s'opposaient à l'entreprise, tel est le but qu'il s'était assigné.

La production de l'argent, qui avait fait, dans le passé, le renom des mines de la Croix, ayant pratiquement cessé depuis l'abandon de la mine du Chipal, au moment de l'invasion suédoise, c'est vers le plomb qu'il tourne ses efforts. Les anciens travaux furent partout reconnus, des puits approfondis, des galeries nouvelles creusées. Les recherches, localisées aux mines Saint-Nicolas, au village même de la Croix, et Saint-Jean, entre la Croix et le Chipal, ont amené d'intéressantes découvertes. C'est ainsi que, dans cette dernière mine, on a abordé, à la côte 127, les grands fonds des mineurs de 1760 et retrouvé des outils et du matériel servant à l'épuisement des eaux.

M. Bordier avait en partie réussi et se trouvait dans une veine de très beau minerai de plomb, dont on peut voir des spécimens sur le carreau de la mine et dans toutes les maisons de la Croix.

L'analyse des minerais stockés faisait ressortir une teneur en plomb de 20 à 30 %, contre 200 à 300 grammes d'argent seulement, par tonne de minerai traitée.

René Bordier, qui aimait sa mine avec passion, a estimé à 400.000 tonnes de plomb l'avenir de l'exploitation[1].

Mais il lui fallait, pour continuer ses travaux préparatoires, des moyens financiers qui, soudainement, lui firent défaut.

Le 18 janvier 1951, on lisait dans la presse la note suivante : « Les services compétents du ministère de l'Industrie et du Commerce s'étaient intéressés à la remise en exploitation et prospection des mines de plomb argentifère de la Croix-aux-Mines,

1 R. BORDIER : Ouvrage cité, p. 7.

près de Saint-Dié. L'insuffisance des crédits disponibles a conduit à l'abandon de ce projet ». C'était la fin brutale des grands espoirs de M. Bordier.

Depuis lors, toute activité a cessé aux mines de la Croix.

Au moins, l'ingénieur-prospecteur a-t-il voulu, dans un ouvrage fortement documenté, laisser à la postérité le fruit de ses patientes recherches et de ses laborieux travaux[1].

Avec un peu d'amertume, mais non de découragement, il conclut ainsi : « On ne reprendrait pas la prospection dans un prochain avenir, qu'avant quelques années, elle redeviendrait indispensable ».

René Bordier, pionnier des mines de la Croix, est mort à la tâche sans avoir eu la joie de voir le couronnement de ses travaux. Il repose, selon son désir, aux côtés des anciens mineurs, dans le cimetière du village de la Croix.

Le pic fera-t-il encore retentir les échos des antiques galeries ?... Et verrons-nous, le soir, la flamme des hauts fourneaux, éteints depuis si longtemps, rutiler dans un ciel d'incendie ?...

C'est le secret de l'avenir...

1 *Mines de la Croix en Lorraine - Histoire générale et travaux*, par René Ch. BORDIER, Ingénieur-prospecteur.

AU SABBAT

JE ne suis ni peureux, ni superstitieux, me conta naguère le vieux tisserand des Aulnes, ce qui n'empêche pas qu'il m'advint jadis une aventure singulière dont le souvenir me donne encore le frisson.

Ce jour-là, j'avais œuvré jusqu'au coucher du soleil pour finir une pièce de toile que je devait livrer, le soir même, chez le fils Colnat à Bénifosse[1].

C'était, je m'en souviens, un vendredi. Le jour n'était guère indiqué pour se mettre en route, mais bast ! Ce n'était pas la première fois que cela m'arrivait, et il n'en était rien résulté de fâcheux. En cette douce soirée de juillet, où la grosse chaleur du jour était assoupie, trois kilomètres à travers bois ne me faisaient pas peur. Ce me serait, après toute une journée à pousser la navette, une reposante promenade.

Le rouleau de toile chargé sur mon « brise-dos », je m'en fus, à la brune, par le chemin de Mandramont.

À l'entrée du bois du Lange, deux grosses branches, mises en croix, barraient le chemin. Fâcheux présage !... Je me rappelai, alors, qu'une de mes poules avait « chanté le coq » pendant la journée. Autre signe néfaste !... Fallait-il retourner sur mes pas,

1 Hameau de la commune de Mandray.

comme le commandait la prudence ? J'en eus bien envie... J'étais quand même trop près du but de ma course pour reculer... Domptant mes appréhensions, je m'enfonçai dans la forêt.

À Bénifosse, le client m'attendait. Il me reçut suivant la tradition montagnarde ; on ne laisse pas partir un hôte sans lui offrir la goutte. Il avait justement une eau-de-vie de sureau délectable. Combien de rasades m'en versa-t-il dans un grand verre à vin ?... Je ne saurais le dire. Toujours est-il qu'il était minuit sonné quand je me remis en route.

Me voilà grimpant le raidillon qui mène à la forêt... À un moment donné, il me semble, dans le grand silence qui régnait sur la nature endormie, percevoir derrière moi un froissement d'herbes. Je me retourne. Un gros chat aux yeux de braise, que j'avais remarqué en quittant la maison, me suit pas à pas.

Le diable — m'avait appris ma mère-grand — emprunte quelquefois la forme d'une bête, souvent d'un chat, animal maléfique. Il est imprudent, s'il vous escorte la nuit, de le chasser et surtout de lui jeter des pierres. Mieux vaut lui dire doucement : « Balle chette, te va la bin êneutie » (beau chat, te voilà bien « anuité »). Ainsi fis-je, et le matou disparut dans les buissons qui ourlaient le sentier.

Mes étonnements ne faisaient que commencer. Arrivé près de la vieille chapelle, à l'orée de la forêt, j'aperçois de loin la lueur d'un foyer : quelque feu de bûcheron qui rougeoie encore !..., me dis-je.

Et je poursuivis ma route sous bois, en direction de la lumière entrevue, par un chemin qui m'était familier « comme ma poche », malgré l'obscurité.

Je débouche, tout à coup, dans une clairière si brillamment éclairée qu'on eût dit l'illumination d'un éclair à travers la nuit

sombre. Une foule d'inconnus s'y trouve réunie. On dirait qu'ils m'attendent....

Dominant toute l'assemblée, un personnage de haute taille, aux cornes de bique, aux yeux flamboyants, tout de rouge vêtu, dont les larges pieds de bœuf se dressent sur un brasier rutilant. Autour de lui, un groupe de gens ayant des corps d'homme, de femme, mais des têtes hideuses en bec d'oiseau..., en gueule de fauve..., en mâchoire de reptile.

À cette vue, un froid me passa dans l'échine. Je compris que j'avais devant moi « la Menée Hennequin », l'assemblée du sabbat diabolique dont j'avais maintes fois ouï parler aux veillées sans trop y croire.

Transi d'effroi, me faisant tout petit, je me coule derrière un buisson de houx, espérant échapper à la vue de Satan et de ses adeptes.

Voilà t-il pas que trois lièvres, sortis je ne sais d'où, éventent ma présence, en se livrant autour de moi à de folles cabrioles.

À cet instant, tous les yeux se sont tournés vers moi... Le diable m'a montré d'un doigt griffu. Une puissance irrésistible me pousse en avant... Deux habitués du sabbat me prennent les mains et m'entraînent avec eux dans le cercle qui se forme autour du Maître.

Une fanfare sauvage éclate tout à coup. Étrange cacophonie d'un orchestre invisible où les accords plaintifs du violon se mêlent au son des cloches, à la voix puissante du cor, au hululement de la chouette, au glapissement du renard... Tout cela scandé par des bruits de chaînes, des heurts de chaudrons, des tintements de grelots... à vous faire dresser les cheveux sur la tête.

Sur un signe du Malin, la ronde se déroule à folle allure, vite..., plus vite..., si vite que, bientôt, les pieds des danseurs n'effleurent plus le gazon.

Enlevé de terre par la sarabande maudite, j'essaie en vain de me dégager des poignes de fer qui me retiennent. Et la ronde tourbillonnante s'élève dans les airs franchissant les monts à la vitesse du vent, au-dessus des sombres forêts.

À peine ai-je le temps de reconnaître, à mes pieds, le sommet du Rossberg que, déjà, nous survolons la croupe allongée du Brézouard. Me sentant défaillir, je n'ai que le temps de recommander mon âme à Dieu.

….....

Il faisait « haut jour » et, déjà, les flèches d'or du soleil transperçaient la voûte des sapins, quand je me retrouvai, le lendemain, le corps endolori comme si l'on m'avait battu, dans « la basse » de Rougifaing [1]. Comment étais-je venu échouer là ?...

Je me le demande encore.

1 Hameau de la commune d'Anould.

LES PERLES DE LA VOLOGNE

HISTORIENS et poètes lorrains ont célébré à l'envi les « Perles de la Vologne ». Selon l'un de ceux-ci, Vénus, prenant un bain dans une rivière vosgienne, y aurait laissé choir ce présent destiné aux femmes du pays.

Les moules qui fournissent les perles sont originaires du Neuné, petit affluent de la Vologne. Elles s'y trouvaient jadis en abondance, depuis le village de la Houssière jusqu'au confluent des deux cours d'eau à Laveline. On en rencontrait aussi plus en aval, dans la Vologne et les ruisseaux tributaires — notamment le Barba — entre Laveline et Cheniménil. La moule d'eau douce affectionne les fonds sablonneux où coulent doucement les eaux claires et fraîches. La Vologne fougueuse ne pouvait convenir à son habitat. Les moules qu'elle charriait, dans son cours inférieur, lui venaient donc du Neuné, rivière lente et paisible, encombrée de bancs de sable dans ses nombreuses courbes.

En voie de disparition, les perles produites par les moules fluviatiles de l'ancien continent se font de plus en plus rares. Il en existe encore en Bavière, en Bohême, en Silésie, en Saxe (pêcheries de l'Elster), dans les pays Scandinaves ; celles d'Irlande et d'Écosse, les plus estimées, sont rarissimes. Avec les perles du Neuné, les seules qui se rencontrent encore en France, proviennent de la Seugne, affluent de la Charente.

La moule perlière des Vosges ou mulette allongée (unio elongata), de bien plus grande taille que les moules marines (11 à 12 cm dans la plus grande longueur, 4 à 5 cm dans la plus grande largeur), a une coquille inéquivalve, d'un noir bleuâtre, fortement nacrée intérieurement. Ses valves sont assemblées par une charnière de dents s'engrenant les unes dans les autres. Les perles qu'on y rencontre parfois sont situées entre les branchies ou entre le corps et la coquille. Il arrive que la même mulette renferme plusieurs grains de nacre agglutinés et adhérents à la coquille par une sorte de pédoncule.

Sans doute, ces perles n'offrent-elles pas le vif éclat, le « bel orient » dont brillent les perles marines, aussi leur valeur marchande est-elle beaucoup moindre. Il en est cependant de fort jolies, de bien régulières et « d'une belle eau ». Nous en avons admiré plusieurs à la Chapelle et à Corcieux. Elles sont blanches le plus souvent, roses, roussâtres ou jaunâtres. Leur grosseur varie de la taille du pois à celle du grain de millet. Quelques-unes sont parfaitement rondes, d'autres ovoïdes ou piriformes. On en trouve de tout à fait irrégulières, dites « baroques ».

*
* *

Les « Perles de la Vologne » ont leur place marquée dans les fastes de l'histoire lorraine.

Charlemagne les pêcha-t-il au cours de ses séjours en sa villa de Champ-le-Duc ? La légende, du moins, l'affirme.

Volcyr, secrétaire du duc Antoine, relatant le voyage dans les Vosges qu'il fit, en 1515, avec ce dernier, rapporte : « *Sur la rivière de Voullogne, venant du costé de l'ancienne Cour de perle, se*

trouvent margantes[1] *(1) et unions que l'on nomme perles, de bonne apparence et fines* ».

La Vologne est figurée dans le frontispice de la « Pompe funèbre » de Charles III, duc de Lorraine (1608), sous les traits d'une nymphe portant au cou un collier, et tenant à la main des masses de perles enfilées. On lit au-dessus : « Volona margaritifera suas margaritas ostentat » (La Vologne porte des perles et elle montre ses perles).

Par un caprice de leur vanité souveraine, les ducs de Lorraine attachaient un grand prix à ces perles dont ils s'étaient réservé la pêche, qu'ils venaient parfois présider. Ils séjournaient alors au « Château sur Perle ou Cour de Perle », appartenant à la famille de Lenoncourt — dont il reste les vestiges dans la propriété de M. Maurice Boucher, industriel à Cheniménil.

Par mandat de Son Altesse, du 6 septembre 1619, il fut ordonné de payer aux officiers comptables « la somme de vingt-trois francs trois gros pour avoir faict pescher et prendre des perles en la rivière de Vologne et au ruisseau de Neusné, ce qu'ilz avoient faict, et envoyez à Nancy, ez mains de M. de la Ruelle pour les représenter à S.A.... ».

Fort jaloux de la pêche dont les produits ne constituaient pour eux aucun revenu, toutes les perles étant réservées à la famille ducale, les princes la faisaient sévèrement surveiller. En 1733, Nicolas Pierron, de Fiménil, est exempté de toutes charges et impositions, par brevet de S.A. la duchesse régente, « en considération des services qu'il rend, depuis plus de trente ans, en qualité de garde des perles sur la rivière de Vologne ».

---

1 Margarita — dont nous avons fait le prénom Marguerite — est le nom latin de la perle.

Élisabeth-Charlotte d'Orléans, duchesse régente, veuve de Léopold Ier, possédait d'ailleurs un très beau collier et des pendants d'oreilles en perles de la Vologne. Sa fille, la princesse Charlotte, abbesse de Remiremont, en avait aussi un collier dont elle se parait dans les grandes solennités.

Après la perte de l'indépendance lorraine (1737), les perles de la Vologne ont les honneurs de la Cour de France où Mesdames Adélaïde et Victoire, filles de Louis XV, font admirer les magnifiques colliers rapportés, en 1762, d'un séjour dans les Vosges.

On offrit des perles à l'impératrice Joséphine prenant les eaux à Plombières, en 1805, et cette princesse, ayant exprimé le désir de posséder le mollusque qui les produisait, on en peupla les pièces d'eau de son château de la Malmaison.

Vingt ans après, la duchesse d'Angoulême, visitant le pays, en 1828, voulut avoir un bracelet orné de perles de la Vologne. Celles-ci s'étant raréfiées, on ne put réunir le nombre nécessaire à sa confection. La pêche n'en donna que de très petites, et personne ne voulut céder les grosses.

Il n'était pas, à l'époque, une famille aisée, de la Houssière à Champ-le-Duc, qui n'en détînt au moins quelques-unes, mais leurs possesseurs ne voulaient pas se dessaisir de ces joyaux rustiques dont l'origine locale faisait tout le prix à leurs yeux.

La jeune épousée était heureuse de les voir figurer dans sa parure de noces. À côté du crucifix d'or qui jetait ses reflets fauves sur le châle de la mariée rustique, la perle de Vologne, aux lueurs douces et atténuées, mettait la chaude caresse de sa blancheur laiteuse et irisée.

(189) Au xvine siècle, rapporte dom Calmet, les mulettes étaient si nombreuses que « le fond du Neuné semblait en être pavé ». La

pollution des eaux par les résidus industriels, l'extraction du sable dans les bouches de la rivière, les font, petit à petit, disparaître. On en rencontre encore actuellement dans le Neuné, du confluent de ce ruisseau au pont Dauphin, en face de la gare de la Chapelle, mais surtout en amont de Laveline. Très rares sont celles qui se trouvent dans la Vologne.

Enfoncées dans le sable, le gros bout dressé vers le haut, elles s'entr'ouvrent au soleil.

Les gamins du pays, quelques amateurs, s'amusent à cette pêche qui se pratique à la belle saison, au moment des basses eaux. Ils doivent briser plusieurs centaines de coquilles et explorer minutieusement leur contenu avant de découvrir deux ou trois perles. Les plus grosses coquilles seules en contiennent, et les plus belles perles hantent ordinairement des coquilles tordues. Dans les coquilles ébréchées, on trouve parfois plusieurs perles.

Les perles bien régulières, d'une certaine grosseur, sont montées en bijoux : bagues, épingles, boucles d'oreilles, broches.

Mademoiselle L.., de la Croix-aux-Mines, en possédait une bien jolie, montée en chaton, qu'elle avait pêchée elle-même.

Ephémère est l'existence de ces perles : le contact de l'air, les sécrétions de la peau, le savon, l'eau sale, d'autres causes mystérieuses peut-être, ternissent assez vite leur éclat. Comme tout ce qui vit, elles se fanent, « vieillissent », puis « meurent ».

Rayonnements éteints. Pauvres choses aimées — encloses de doux souvenirs — que reprend le néant...

Vénus, déesse de beauté, qui la donna aux riverains du Neuné et de la Vologne, ne pouvait-elle conférer à la perle l'éternelle jeunesse, lui garder intacte sa splendeur ?...

EN MARGE D'UNE ÉVASION CÉLÈBRE

LE 24 août 1888 mourait à Fraize, à l'âge de 70 ans, Jean-Baptiste Cuny — le « père Cuny » pour ses concitoyens — ancien militaire pensionné après vingt ans de services, qui tenait boutique de marchand d'étoffes, rue de l'Hôtel-de-Ville. On pouvait lire, quelques jours après, dans les journaux de l'époque, le fait divers suivant : « On annonce le décès à Fraize, de M. Jean-Baptiste Cuny. Le sergent Cuny était chef de poste à la porte du fort de Ham, au moment de l'évasion du prince Louis-Napoléon Bonaparte, le 25 mai 1846 ». Je me rappelle avoir lu ces lignes dans « *La Croix* ».

On ne manqua pas, à Fraize, de rapprocher cette information — émanant sans doute d'un correspondant local — des rumeurs qui avaient précédemment couru au sujet de la situation de fortune de la famille Cuny que d'aucuns attribuaient aux libéralités impériales. Cette assertion était-elle fondée ? Le fait-divers rapporté par les journaux, exact ?... C'est ce que je vais essayer de rechercher, en m'aidant de la documentation relative à l'aventure du 25 mai 1846 qui nous fait entrer dans la grande histoire ?

Louis-Napoléon, fils de l'ancien roi de Hollande Louis et de la reine Hortense de Beauharnais, rêvait, dès sa jeunesse, de la gloire de son oncle Napoléon dont il se considérait comme le successeur.

Conquérir le pouvoir était son grand dessein. Après avoir fait le coup de feu dans les rangs des libéraux italiens insurgés contre le gouvernement pontifical, il essaie, en 1836, de soulever l'armée à Strasbourg. La tentative échoue piteusement. Le voilà prisonnier. Louis-Philippe, qui n'a pas pris au sérieux cette folle équipée, gracie le prince et se contente de l'exiler en Amérique.

La mort de sa mère à Arenenberg, en Suisse, le ramène sur le continent. Le 6 août 1840, il débarque de nuit sur la plage de Wimereux, près de Boulogne, avec le général Montholon, compagnon de Napoléon à Sainte-Hélène et quelques fidèles, à la tête d'une cinquantaine d'hommes. La petite troupe arrive aux casernes du 42e de ligne, à l'heure du réveil. Dans la cour, le prince harangue les soldats. Mais un officier accouru donne l'ordre de l'arrêter. Louis lève son pistolet et tire. Un grenadier est blessé à la mâchoire. Ses camarades s'avancent, menaçants. Il faut fuir au plus vite et reprendre le chemin de la plage... Une heure après, les conjurés, cernés par les gendarmes et la garde nationale, étaient capturés jusqu'au dernier.

C'est devant la Chambre des pairs que le gouvernement de Louis-Philippe fit comparaître le prétendant. Louis Bonaparte, condamné à l'emprisonnement à vie dans une enceinte fortifiée, fut interné avec ses complices au fort de Ham (Somme) : Il devait y rester près de six ans.

À Ham, le prince, traité avec égards, reçoit des amis, écrit pour les journaux des articles que la censure laisse passer, mais il est étroitement surveillé. Des policiers en civil, attachés à sa personne, suivent ses allées et venues. Il y a aussi une imposante garnison. Mais l'armée où le souvenir de Napoléon est toujours populaire, lui est déjà presque acquise.

« Livrés à eux-mêmes — écrit Octave Aubry, l'historien de Napoléon III — les soldats lui eussent ouvert les portes. Ils couvraient les murs d'inscriptions : Vive le prince Louis !... Vive l'Empereur !... Par prudence, on avait dû renouveler la garnison tous les quinze jours. Louis en plaisantait : « Quel mal je donne aux bureaux de la Guerre !... Ils feront passer toute l'armée ici ! »

Encore que je n'aie pu savoir dans quels corps avait servi le sergent Cuny, cette dernière circonstance m'a paru de nature à justifier sa présence dans le fort, au moment de l'évasion, et le rôle qu'il y aurait joué.

À l'annonce de la nouvelle de la mort, à Florence, de son père, l'ex-roi Louis, le prince est devenu l'héritier de sa dynastie. C'est à ce moment qu'il ajoute à son prénom celui de Napoléon qui n'est pas le sien. Dans le plus grand secret, avec l'aide d'amis sûrs, il va maintenant préparer son évasion. Entreprise plus téméraire que celles qu'il avait déjà tentées et qui, pourtant, devait réussir.

On fait alors des travaux dans l'appartement du prince. Trois maçons, dont un certain Badinguet, y sont occupés. Circonstance heureuse qui va favoriser son dessein.

Le 25 mai 1846, à l'aube, Louis se lève, coupe ses moustaches, se rougit les joues et le nez avec du fard, endosse la défroque apportée par Badinguet : pantalon et blouse bleus, casquette maculée de chaux... Pieds nus dans de gros sabots, une planche sur l'épaule, il descend l'escalier, la pipe en terre à la bouche.

En bas, l'un des policiers le regarde venir. Volontairement, il le heurte un peu de sa planche. L'autre recule en grommelant... Le prince, alourdissant sa marche, traverse la cour, arrive au poste... Le sous-officier de garde, assis sur un banc, lit une lettre... Par malchance, Louis laisse tomber sa pipe. Avec sang-froid, il se baisse

pour la ramasser... Le sergent Cuny — était-ce lui ? — a levé un instant la tête, puis s'est remis à lire.

À la porte, le factionnaire, un Alsacien à qui il a offert plusieurs fois des cigarettes, l'a bien reconnu. Il sourit, laisse passer... La sentinelle extérieure, sur le pont levis, détourne la tête. À dix mètres du fossé, deux ouvriers qui entrent au fort le hèlent en riant. Il ne répond pas... « Sacré Bertrand !... » murmurent-ils, croyant reconnaître un camarade. L'alerte a été chaude.

Un peu plus loin, attend une voiture conduite par le domestique du prince : Fouette cocher !... Changement de voiture à Saint-Quentin, où Louis quitte sa blouse pour revêtir les vêtements apportés par le valet. À trois heures, le fugitif est à Valenciennes où il prend le train pour Bruxelles. Sauvé !...

Deux ans après, c'est la Révolution de 1848, la IIe République où, l'enchaînement des circonstances servant son ambition, conduit l'évadé du fort de Ham de la présidence de la République à l'Empire, par le Coup d'État.

Le sergent Cuny, né à Anould, le 3 octobre 1817, avait 29 ans à l'époque de l'évasion. Il était donc au service à cette date. Faut-il en induire qu'il commandait, ce jour-là, le poste du fort de Ham, hypothèse fort plausible puisque, comme on l'a vu, la garnison était relevée chaque quinzaine ? Nous avons quelque raison de le croire, du fait que la famille Cuny, aujourd'hui éteinte, n'a jamais démenti les bruits qui ont couru à ce sujet.

Le sergent Cuny favorisa-t-il sciemment l'évasion et en fut-il récompensé par le futur Napoléon III ?...

Sur ce point, je reste sceptique. Si la sollicitude de l'Empereur s'était arrêtée sur lui, n'aurait-elle pas plutôt valu au vieux sous-officier, l'épaulette ou la Légion d'Honneur ?

Je crois, pour ma part, que l'aisance toute relative dont jouissait « le père Cuny » — que j'ai encore connu — lui venait simplement de sa modique pension militaire et de son petit commerce de marchand drapier.

Quoi qu'il en soit, les destins de la France eussent sans doute suivi un autre cours si le sergent de garde — moins absorbé dans la lecture de la lettre de sa payse — avait fait rebrousser chemin à l'évadé du fort de Ham.

CONFESSION

C'ÉTAIT en 1916. Le hasard d'un cantonnement me conduisit à Sapinfosse, au pied de la tête fameuse du Violu où les nôtres avaient réussi à reprendre pied, au prix d'héroïques efforts, de sanglants sacrifices. Mon appartenance à une compagnie de secteur me valut de rester plusieurs mois dans ce paisible hameau que troublaient de temps à autre les échos de la canonnade et le tac-tac des mitrailleuses.

J'y fis connaissance du père Demongel, un bon vieillard, plus qu'octogénaire, mais encore vert, qui habitait, tout à l'extrémité du pays, une maison d'assez coquette apparence.

Après deux ou trois rencontres, nous étions devenus une paire d'amis. Mis en confiance, il me contait ses souvenirs. Un demi-siècle durant, il avait vécu à Paris. Ancien maréchal-des-logis de cavalerie, il faisait partie des fringants équipages de l'Élysée, sous les ordres du célèbre piqueur Montjarret. Au temps de Félix Faure, il avait, plus d'une fois, conduit, dans la daumont présidentielle, altesses et têtes couronnées. Doué d'une étonnante mémoire, c'est avec une pointe de fierté qu'il déroulait ce film de sa vie.

L'âge venant, le père Demongel, resté célibataire, avait quitté la capitale pour prendre sa retraite dans les Vosges, son pays natal. Pourvu d'économies assez rondelettes, il avait acquis, à Sapinfosse,

un petit bien. Il vivait là dans la famille d'un neveu, son unique héritier.

Toute l'activité du brave homme se concentrait, pour lors, en deux passions : ses rosiers et ses ruches. Ses.rosiers qu'il greffait, taillait avec amour, dont il surveillait jour après jour, l'éclosion des boutons, craignant pour eux gelées tardives et orages dévastateurs. Quelle variété dans le dessin, le coloris, et combien lui était chère la moindre de ces nobles fleurs !

Après m'avoir fait admirer ses roses, respirer leur parfum subtil, mon vieil ami me faisait les honneurs de son rucher. À travers la vitre, derrière laquelle s'activaient des milliers de bestioles, il m'initiait au travail des abeilles, à leurs mœurs, aux caractères des différentes espèces : « Celles-ci, les plus grosses, me disait-il, dont la robe a des reflets moirés, viennent d'Autriche ; celles-là, toutes rondes, sont originaires du Poitou ; en voici qu'on m'a envoyées de la Savoie ; plus petites de taille, elles ressemblent beaucoup aux « mouches à miel » de chez nous... ». Intarissable sur ce chapitre, le père Demongel poursuivait en connaisseur averti, sa leçon de choses, mais le profane que j'étais ne l'écoutait qu'à demi.

Plus d'une fois, au cours de nos entretiens, j'avais été frappé de l'air soucieux que prenait subitement la physionomie de mon interlocuteur, comme si une peine intérieure s'imposait tout à coup à son esprit. Cet homme, me disais-je, doit avoir son secret.

Ce secret qui l'oppressait, lui échappa-t-il involontairement ?... Voulut-il, me prenant à témoin de son tourment, se confier à moi pour que, partagé, il lui parut moins lourd à porter ?...

Je n'oublierai jamais sa confession. La voici :

Sommet de la Tête de Faux (40 ans après la tourmente)

« En août 1914, les Allemands, chassant devant eux nos troupes en retraite, occupaient le village.

Venue on ne sait d'où, une femme inconnue, une pauvresse encore jeune, apparut avec eux.

Elle paraissait au mieux avec les soldats, faisait la soupe au cantonnement.

Pour tous les gens de Sapinfosse, cette femme était une espionne.

Après la Marne, le village libéré accueillait avec joie les pantalons rouges. La femme inconnue était toujours là, quémandant son pain de porte en porte.

Je crus de mon devoir d'en avertir le capitaine logé à la maison. À l'instant, quatre hommes allèrent cueillir la miséreuse qui ramassait des légumes dans les champs.

Quelles preuves d'espionnage avait-on relevées contre elle ?... Je l'ignore. On la fusilla sur l'heure au pied de ce talus que vous apercevez d'ici. Je l'ai vue tomber les bras étendus en poussant un grand cri. Elle fut enterrée sur place. Pour tout le monde, je vous l'ai dit, c'était une espionne ; elle avait reçu son châtiment. Personne ne la plaignit.

Il y a de cela deux ans. Cent fois depuis, j'ai passé devant le petit tertre qui marque, sans même une croix, la sépulture de l'inconnue.

Un remords m'est venu qui, petit à petit, s'est incrusté dans mon esprit et hante mes nuits d'insomnie.

Cette femme n'était-elle pas une malheureuse chassée de son foyer par l'invasion et venue s'échouer à Sapinfosse ?...

N'était-elle pas, peut-être, une pauvre fille de joie que traînaient avec eux les soldats ?...

À un moment où l'on voyait des espions partout, n'avait-elle pas été victime d'une terrible méprise ?... ».

Le père Demongel se tut pendant une bonne minute, puis il enchaîna : « Je suis certainement responsable de sa mort... Si elle était innocente, pensez-vous que le Bon Dieu me pardonnerait ?...

— Dieu est juste, répondis-je. Il lit au fond des cœurs. Ce qui compte à ses yeux, c'est l'intention, beaucoup plus que l'acte lui-même. Vous avez cru bien agir, que votre conscience soit en repos ! Même si vous vous êtes trompé, vous n'avez pas à redouter le jugement de Dieu ».

En regardant passer le Tour (1949)

DEUX CORTÈGES, DEUX ÉPOQUES

QUI n'est allé voir le « Tour ». J'y étais, comme tout le monde. D'un petit promontoire qui domine un tournant de la route, un peu au-delà de Clairegoutte, j'ai vu passer les coureurs. Emplacement de choix.

D'abord, voitures de presse, de publicité, de l'équipe du Tour... Une longue demi-heure d'attente... Voici venir isolément les champions que distinguent la couleur du maillot national et le numéro de contrôle. Serrés de près par le motocycliste et la voiture qui les accompagnent, ils roulent à toutes pédales, le dos rond, les yeux à terre, indifférents en apparence aux vivats qui les saluent. On se nomme Coppi, vainqueur de demain, portant le glorieux maillot jaune, son émule et compatriote Bartali..., le courageux Robic..., l'intrépide Marinelli..., des maillots verts..., des maillots rouges..., des maillots bleus, qui filent sur la route goudronnée, avec l'aisance de la truite dans le courant.

Ce cortège m'en a remémoré un autre qui se déroula en ce même endroit, il y a exactement 121 ans. Même point de départ de Colmar, même itinéraire par le Col du Bonhomme et la vallée de la Meurthe. Un ancien de mon village, témoin de l'événement, avait

compté plus de quarante voitures escortées de cavaliers, descendant à la file vers Saint-Dié, au triple galop des chevaux. Cortège chamarré et pittoresque, plus bruyant en vérité que celui du Tour que ponctuait seulement le klaxon des autos.

C'était le 12 septembre 1828. Le roi Charles X, sentant la popularité du régime fortement ébranlée, entreprend, dans les provinces de l'Est, ce que nous appellerions, de nos jours, une tournée de propagande.

Parti à sept heures et demie de Colmar, il doit aller coucher le soir à Lunéville, où est réunie, pour des manœuvres d'apparat, une grande partie de la cavalerie française.

En montant la côte du Bonhomme, Charles X — s'il faut en croire la relation officielle de « La Galette de France » — admire beaucoup le paysage et contemple le spectacle d'un orage qui se formait sur la montagne, orage qui n'éclata que dans la soirée.

Au col, le roi, sentant le besoin de se dégourdir les jambes, fit arrêter son carrosse et mit pied à terre. Comme l'autre samedi, il y avait, « sur le Haut », grand concours de populaire. Au premier bruit de l'arrivée du souverain, les montagnards « en blaude » chaussés de gros souliers cloutés, arborant de vastes chapeaux, désertèrent leurs toits et accoururent en foule sur la côte du Bonhomme. Toute la contrée s'y trouvait réunie, de Bussang à Saales. Étaient-ils aussi nombreux que les curieux du Tour ?... Je ne le crois pas, car le bâton de houx noueux, qu'ils tenaient à la main, était, en ce temps-là, l'unique moyen de locomotion.

Tous ces braves gens n'avaient jamais vu le roi et s'en faisaient la plus extravagante idée. Ce devait être un personnage surnaturel, au port majestueux, au regard imposant, le front nimbé d'or comme les saints de l'église, revêtu du manteau à fleurs de lys et portant

une couronne de diamants. Sans doute, étaient-ils disposés à tomber à genoux devant cette image olympienne.

Grande fut leur déconvenue quand Charles X, descendant de voiture en costume de voyage, se présenta à la multitude stupéfaite de sa ressemblance avec le commun des mortels. Le roi était donc un homme comme un autre !...

L'étonnement cessa pourtant, quand Charles X, souriant, s'entretint familièrement avec le maire et les notables de Plainfaing qui lui présentaient leurs hommages, et la montagne se fit l'écho des acclamations et des cris cent fois répétés de « Vive le roi ! ». La scène a été « filmée » par Eugène Mathis, avec autant d'humour que d'imagination.

On m'a rapporté que les « marcaires » du Valtin, déçus dans l'image qu'ils se faisaient de la majesté royale, contèrent, au retour, leur désappointement, en exprimant le regret de s'être, pour si peu, dérangés de si loin. Et ce fut longtemps, pour leurs compatriotes, sujet d'ironiques allusions.

Le roi voulut descendre à pied la pente rapide qui menait à Plainfaing par Barançon (la nouvelle route par le Fer à Cheval ne date que du Second Empire).

« Dans ce moment, deux grotesques ménétriers, l'un boiteux et l'autre bossu ; l'un jouant du violon et l'autre de la clarinette, perçant avec peine les rangs serrés de la foule, se placèrent résolument devant le monarque et se mirent à faire entendre, sans s'inquiéter le moins du monde des sons criards et discordants de leurs instruments, l'air si populaire, si répandu alors : « En avant, Fanfan la Tulipe ».

Loin de se fâcher, le roi rit de tout son cœur de cette rustique ovation. Il voulut même que les musiciens le précédassent, en

continuant à jouer le même air jusqu'en bas de la côte. Là, il remonta en voiture »[1].

Tout le long de la route, de Plainfaing à Fraize, une foule enthousiaste saluait de ses acclamations le carrosse royal attelé de quatre chevaux blancs, avec un cavalier galopant à chaque portière. On avait, paraît-il, dressé des échafaudages dans les prés pour mieux voir le roi à travers les glaces de la voiture.

Nous savons, par les notes manuscrites de Joseph Haxaire, ce qui se passa à Fraize où un arrêt était prévu pour le relais des chevaux. Ces souvenirs d'un témoin oculaire concordent avec le récit recueilli de la bouche de ma grand-mère, présente elle aussi.

À l'entrée de la place Demenemeix, la foule s'écrase devant un arc de triomphe à trois arches, fait de sapins que relient des guirlandes de verdure. Un tapis de fleurs jonche le sol... Temps menaçant. Grosse chaleur. On s'éponge le front avec d'immenses mouchoirs bleus, grands comme des toiles à foin...

Onze heures. Le roi met pied à terre au milieu des ovations, cependant que le brigadier de gendarmerie et ses trois hommes lui rendent les honneurs militaires.

Discours de bienvenue de M. Mengin, maire, et du curé Pierrot. Réponse bienveillante du roi qui remercie les autorités et la population pour la chaleur de leur accueil et leur promet sa puissante protection. Les acclamations redoublent quand il décore de la Légion d'Honneur le brigadier de gendarmerie Étienne, un vieux brave, qui avait fait toutes les campagnes du Premier Empire.

Charles X a regagné son carrosse, salué par une dernière salve de pétards. Les cloches sonnent à toute volée. Le cortège royal, au grand trot, disparaît sur la route de Saint-Dié. Le roi a passé...

---

1 Ch. CHARTON : Les Vosges pittoresques et historiques, p. 193

Pendant plus d'un demi-siècle, sa visite alimentera les récits du « couarail » et des « loures ».

….....

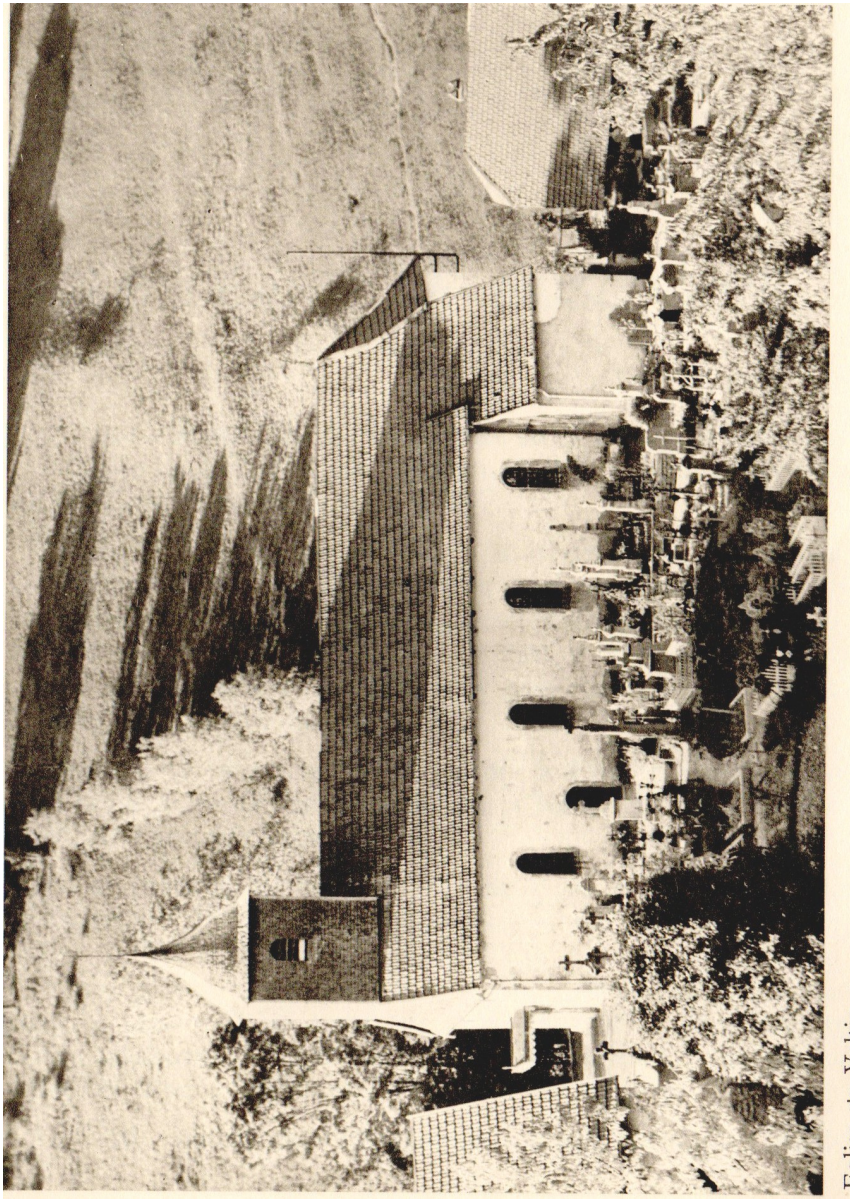
En songeant à ces choses tombées maintenant dans la brume de l'oubli, je rêvais d'une fête folklorique où serait reconstitué, sous l'égide de nos sociétés locales, le cortège historique de 1828. Les difficultés matérielles (costumes, montures, voitures surtout) ne me paraissent pas insurmontables, à condition de limiter la figuration à l'essentiel.

Un peu de publicité aidant, une telle réalisation serait assurée d'un succès qui déborderait largement le cadre local.

Ce n'est là qu'une idée. Mon plaisir serait de la voir germer.

….....

Que nous voilà loin du Tour de France, n'est-ce pas, chers amis sportifs !... C'est que, voyez-vous, le vieil amoureux du passé que je suis est bien plus près de Charles X et du temps des diligences que de Fausto Coppi et du siècle de l'automobile.



Eglise du Valtin

LE GÉANT DE BOSLIMPRÉ

Conte à petit Jean

SI vous passez à Clefcy, vous verrez, en levant la tête, une haute falaise de rochers à pic, encadrée de sapinières, qui domine la vallée. C'est la roche de Boslimpré.

Il y a bien longtemps de cela..., si longtemps qu'on ne sait plus au juste combien d'années se sont écoulées depuis, toute cette contrée appartenait à un géant, dix fois plus grand que les plus grands sapins de la forêt. D'une enjambée, il franchissait le val et quatre ou cinq foulées lui suffisaient pour poser le pied sur les Hautes-Chaumes du Valtin.

Là-haut, sur cette corniche de granit, il s'était bâti un château à sa taille dont les tours montaient si haut..., si haut, qu'elles touchaient presque le ciel.

En ce temps-là, les hommes n'étaient point encore venus dans la montagne. Ils habitaient les plaines, plus fertiles, où ils cultivaient le blé et les coteaux ensoleillés où mûrissait le raisin. Devenus plus nombreux, ils ne trouvèrent plus à se nourrir tous dans la plaine. Ilcoupèrent ronces et broussailles, et se mirent à fouiller la terre pour lui faire produire des récoltes.

Un beau jour, ils entrèrent dans le domaine du géant. Comme on le disait très méchant, et qu'ils craignaient sa malice, ils envoyèrent deux d'entre eux pour lui demander la permission de s'installer. C'était après dîner. Le géant venait de dévorer un bœuf entier, aussi était-il de très bonne humeur. Après avoir ouï les députés, il leur dit : « C'est entendu ! Je vous permets d'exploiter mes terres à condition que vous me donnerez la moitié de tout ce que vos animaux produiront en lait, beurre et fromage. Acceptez-vous ? »

Les paysans hésitants, se consultèrent ; finalement, après quelques mots échangés à voix basse, ils se déclarèrent d'accord.

Notre géant s'attendait à voir les pâturages de la montagne pleins de belles vaches. Il n'en fut rien. Au lieu du clair tintement des sonnailles, il entendit bientôt les forêts se remplir de ronflements, de grognements, de cris perçants et aigus. Les paysans élevaient des porcs... Il ne reçut donc ni lait, ni beurre, ni fromage ; mais, dans les cheminées, pendaient d'énormes jambons et des chapelets d'appétissantes saucisses. Et les paysans s'amusaient du bon tour qu'ils venaient de jouer à celui qui se croyait si malin.

Venu l'automne, le géant fit appeler les paysans à son château : « Vous vous êtes moqués de moi, leur cria-t-il, d'une voix terrible qui glaçait le sang dans les veines, mais cela ne se passera pas ainsi l'an prochain !... De toutes les bêtes à quatre pattes que vous élèverez, j'exige la moitié du produit. Malheur à vous si vous ne tenez pas votre promesse ! Est-ce compris ?... »

Après avoir discuté entre eux, et, comme le colosse menaçait de les croquer tout vifs, les campagnards acceptèrent le marché.

Cette fois, ni grognements de porcs dans la sylve, ni tintements de sonnailles dans les prairies. Mais bientôt, chaque matin, quand le soleil se levait, le seigneur fut réveillé par d'innombrables

cocoricos. Nos rusés villageois élevaient des poules, des blanches et des noires, des grises et des jaunes. Partout, dans l'herbe et sous les arbres, on les entendait glousser et caqueter, on les voyait courir et picorer... Une seconde fois, on s'était joué du géant.

Alors, il fut pris d'une fureur épouvantable. Il arracha les tours de son château, en renversa les murs, lança tous les débris à travers la montagne où on les voit encore, au pied du rocher, sous forme d'énormes éboulis couverts d'une mousse grisâtre. Puis, quand il ne resta plus rien du manoir, il disparut. Que devint-il ?... On n'en sait rien.

Le paysan resta maître du sol. À force de soins et de travail, il en fit un pays où il faisait bon vivre. Au creux du vallon, un rustique village au clocher bulbeux émergeant des frondaisons, des fermes riantes ceinturées de haies et de bosquets, des prés verts où chantent les eaux vives, des champs étages sur les pentes, le tout couronné de forêts épaisses et silencieuses que domine toujours la roche de Boslimpré, voilà ce qu'était Clefcy avant l'incendie du village par les reîtres allemands qui en chassa les habitants et en refit un désert.

Mais les descendants de ceux qui, jadis, avaient bravé la colère du méchant géant et su si bien le berner ne manquent ni de courage, ni d'industrie. Revenus dans leur village, la tourmente passée, ils ont repris les occupations rustiques des aïeux. À côté de leurs ruines qui seront relevées, ils vivent dans des baraques inconfortables qui rappellent les huttes primitives faites de troncs d'arbres et d'écorces de sapin. Et l'espoir est en eux !...

Déjà Clefcy renaît !...

Clefcy revivra !...

20 septembre 1945

CONTE POUR LA SAINT-ANTOINE

Aux sinistrés d'Anould
17 janvier 1945.

IL est nuit. Comme ferait un suaire, la neige recouvre les ruines d'Anould détruit par les Huns. Sous un ciel fleuri d'étoiles, une bise âpre, cinglante, hurlante, soufflant en tempête des Hautes-Chaumes.

Plusieurs familles de sinistrés sont réunies autour du foyer dans une petite maison de la Haute-Hardalle adossée au mamelon où s'érige l'église. L'humble maisonnette a dû, « dans le temps », être la demeure d'un boucher, ainsi qu'en témoigne l'enseigne parlante sculptée au linteau de la porte : une tête de bœuf présentée au maillet de l'assommeur. Pourquoi les Barbares l'ont-ils épargnée ?... Peut-être son indigence lui a-t-elle valu sa grâce ?...

On frappe !... Qui peut venir si tard par un temps pareil ?... Entrebâillée la porte, un vieillard tout courbé paraît dans l'embrasure. Étrange visiteur : long manteau brun ceinturé d'une corde avec capuchon encadrant une barbe de patriarche qui ronge tout le visage. On dirait un de ces ermites comme on en voit sur les vitraux des églises.

« Je viens de loin, bonnes gens d'Anould... Me laisserez-vous coucher dehors ?... Une petite place sur le foin, pour l'amour de Dieu !...

— Entrez ! Brave homme, répondit le maître de céans, et asseyez-vous là ! »

Et l'inconnu prit place sur une chaise boiteuse, au coin d'un bon feu de genêts.

« Vous devez avoir faim ? s'enquit l'hôtesse. Si dénués que nous soyons, nous avons tout de même fêté « la Saint-Antoine »... Et elle offrit une pièce de « sa toté » croustillant et un verre de vin.

— Merci !..., s'exclama le « câmand ». Je me contenterai, si vous le voulez bien, des pommes de terre du « hot ».

Le vieil homme réchauffé et un peu restauré, il demanda : « Comment se fait-il qu'à la Hardalle, où je ne suis pas venu depuis longtemps, toutes les rues sont désertes en ce soir de fête ?... M'expliquerez-vous aussi pourquoi, là où fumaient naguère une bonne centaine de foyers, je n'ai plus trouvé que toitures béantes..., murs croulants..., décombres noircis.

— Vous ne connaissez donc pas notre malheur ? Des hommes roux sont venus..., des hommes sans cœur et sans entrailles, qui mangeaient notre pain depuis quatre ans !... Ils nous ont chassés de nos maisons et poussés devant eux comme un vil troupeau. Sans pitié pour mon âge et mes infirmités, gémit l'aïeule, ils m'ont arrachée de mon lit, ils m'ont jetée dehors.

— Nous partis, reprit un autre, ils ont vidé nos maisons de tout ce qu'elles contenaient : meubles, bétail, récoltes.

— Ce n'est pas tout !..., poursuivait un troisième, les voleurs se sont faits incendiaires : maison par maison, ils ont brûlé le village. Nos chers souvenirs de famille, tout ce qui composait le cadre de

notre vie et de celle des aïeux..., tout a disparu dans les flammes. Les hordes d'Attila n'ont rien respecté. Notre église même, datant de Charles X, a été détruite par la bombe. Il manque à l'horizon d'Anould son fier clocher, flanqué de quatre clochetons, qui pointait haut vers le ciel.

Et maintenant, ceux qui sont revenus au pays gîtent misérablement dans les ruines par l'hiver cruel. Les bêtes de la forêt sont-elles plus à plaindre ?... Anould est mort ! Plus jamais ne se relèvera... »

Un lourd silence pesait sur ces mots découragés quand la voix grave du mendiant s'éleva :

« Ayez confiance ! Bonnes gens, Dieu ne vous abandonnera pas dans votre infortune. Saint Antoine, votre patron, a déjà — je crois le savoir — appelé sur vous sa bonté infinie.

— Saint Antoine !... Vous le connaissez donc !

— Un peu !... C'est-à-dire que... N'avez-vous pas aussi dans Notre-Dame du Rosaire, la plus puissante des protectrices ? La bonne Vierge n'a pas attendu, j'en suis sûr, pour demander à son fils du Ciel de secourir ses enfants d'ici. Comment pouvez-vous désespérer avec de tels appuis ?... Croyez-moi, grâce à Dieu, Anould renaîtra de ses cendres !...

— En attendant, soupira tristement un vieux à la voix chevrotante, nous voilà bien « arrangés ». Combien d'années s'écouleront avant que ne soit rebâti notre village ? Je ne le reverrai pas debout !...

— Manqueriez-vous de courage mes amis ?... Le diable m'a joué bien d'autres mauvais tours. J'ai tenu bon !... Ce n'est pas la première fois qu'Anould est meurtri par la guerre.

Songez à vos ancêtres des temps anciens, vivant sous une menace perpétuelle. C'est dans la tour de votre église haut perchée leur servant de forteresse qu'ils montaient pour braver les attaques des « soudaires » et des « routiers ». Ceux de l'Anoux et de Gerhaudel, trop éloignés de l'église, avaient des « maisons fortes », comme le « Château des Marais », pour se réfugier en cas d'alerte.

Savez-vous, qu'après la guerre de Trente Ans qui dépeupla le pays et, comme celle-ci, ne laissa pas un mur debout, il ne restait à Anould qu'une dizaine de familles..., qu'il n'y avait plus, dans la paroisse, qu'une seule bête « d'attelée », ce qui obligeait son possesseur à lui adjoindre un bœuf de Clefcy pour faire ses labours ?...

Savez-vous qu'à force de labeur et de ténacité, les gens d'Anould — ils n'avaient pas le M.R.U. — ont, en peu d'années, relevé leurs maisons, remis leurs terres en culture ?...

Soyez confiants, soyez courageux, et la Providence bénira vos efforts. Votre village revivra ! »

Ainsi parla le vagabond avant de gagner sa couche sur le fenil. Au matin, on le chercha en vain. Saint Antoine — car c'était lui — avait furtivement disparu...

….....

17 janvier 1953

Huit années ont passé... Saint Antoine n'a pas menti.

Dieu aidant, les hommes se sont mis à l'œuvre d'arrache-pied. Le bruit des marteaux, le grincement des scies, le roulement des lourds camions, ont retenti dans la vallée.

Petit à petit, les baraques qui abritaient les sans-logis ont fait place à des constructions solides, spacieuses, confortables et gaies. Un peu partout, des toits rouges ont surgi, qui sourient au soleil.

En attendant la reconstruction de l'église, le Bon Dieu a retrouvé une maison fort convenable. De nouveau, les cloches éparpillent sur la campagne leurs volées frémissantes. Et l'espoir gonfle les cœurs.

Sans doute, reste-t-il beaucoup à faire. Ce sera la tâche de demain.

Saint Antoine reviendra-t-il, en ce soir de sa fête, visiter ses bons amis d'Anould, pour se réjouir avec eux de la renaissance du village ?...

LE BARRAGE DU VALTIN

À Madame et Monsieur M. Camp,
pour leur fidélité au pays des Marcaires

SILENCIEUSE et souple, une puissante « Vedette » aux nickels étincelants, stoppa à l'entrée du pays, devant l'auberge-hostellerie du petit village. Deux messieurs importants en descendirent. Ils commandèrent un déjeuner copieux, firent honneur à la petite truite noire de la montagne et dégustèrent les meilleurs flacons de l'hôte. Après le café, aromatisé d'une délectable eau-de-vie de brimbelle, ils s'en furent à pied, un fin cigare « au bec ».

On les vit remonter le ruisseau du Rambach..., mesurer le débit des eaux..., prendre des notes. Après quoi, ils s'engagèrent dans la ravine de la Combe où se bousculent avec fracas, éclaboussant les rochers, les flots écumeux de la principale branche de la Meurthe naissante.

Quelques semaine après, « débarquaient » au Valtin des géomètres porteurs d'instruments bizarres, qu'ils déplaçaient de ci, de là, comme des photographes..., des arpenteurs, posant des jalons, chaînant les distances..., des ingénieurs..., toute une cohorte de gens qui traçaient des croquis, faisaient des calculs. Pourquoi ?... On le sut bientôt.

Grâce aux grandes neiges de l'hiver, retenues dans un vaste massif forestier où le sol spongieux s'imbibe lentement et distille goutte à goutte l'eau emmagasinée, donnant naissance à des sources abondantes et nombreuses, les deux ruisseaux torrentueux, dont la réunion, au Valtin, forme la Meurthe, ont un débit constant et assez régulier. La vallée, en aval du village, étant fort resserrée, il ne s'agissait que d'y établir un haut et solide barrage pour obtenir une retenue d'eau de plusieurs millions de mètres-cubes, capable d'alimenter une puissante centrale hydro-électrique, installée en contre-bas.

À la suite de la visite des ingénieurs de la toute puissante « Électricité de France » qui avait jeté son dévolu sur le Valtin, la chose avait été décidée en haut lieu. Des plans avaient été dressés. C'est au Thalet, près de la maison forestière, là où le couloir s'étrangle, que s'élèverait la muraille gigantesque, haute de quatre-vingt mètres, qui verrouillerait le val. Le lac ainsi formé couvrirait l'étroite prairie, ensevelissant tout le village, y compris l'église qui le dominait. Le niveau des eaux s'élèverait jusqu'aux premières pentes de la Dormatt. Comme Tignes, le Valtin était condamné à disparaître !...

*
* *

Au « pays des marcaires », on ne réalisa pas tout de suite le danger : « Ma maison, mes prés, sont à moi « comme Paris est au roi ! » — répétaient les anciens — « On ne les prendra pas sans ma permission ! »

Ils se trompaient. Bientôt la menace se précisa. De lourds camions, chargés de matériel, remontèrent la vallée. Tout un peuple d'ouvriers creusa les fondations du barrage. Après les « excavatrices », les « bétonneuses » furent mises en action. Dans la fouille, les « goulottes » déversaient sans arrêt des tonnes de ciment.

Et l'on vit surgir un mur massif, cyclopéen, qui montait de jour en jour, fermant le creux du vallon.

Alors les Valtinois comprennent le sort qui les attend. Leur calme village va être enseveli sous les eaux !... Leur village, niché au pied des monts, où la vie est si douce à l'ombre des sapinières éternellement jeunes !... Leur village que la neige recouvre, chaque hiver, d'un épais manteau d'ouate, dans la grande paix de la nature endormie !... Leur village, où ils vivent en sages, comme leurs pères, des produits du bétail et du travail de la forêt !...

Et ce n'est pas seulement le village qu'engloutiront les eaux, c'est aussi l'église bâtie par les aïeux, une église si pauvre que les marcaires l'en aiment davantage, ce sont les tombes sacrées de leurs morts qui se pressent autour du rustique sanctuaire. Quelle profanation ! Non, cela ne sera pas …

*
* *

Et voici les Valtinois, bien résolus à défendre leurs droits, protestant de toutes leurs forces, appelant à leur secours leurs élus, toutes les autorités, allant jusqu'au Conseil d'État..., jusqu'au Président de la République. C'est hélas !..., la lutte du pot de terre contre le pot de fer !...

Un haut fonctionnaire envoyé au Valtin afin de convaincre les habitants, les réunit à la mairie pour les exhorter au sacrifice, désormais inéluctable. Leur douleur, leur indignation, dit-il, il les comprend, mais il s'agit d'une mesure d'intérêt général, devant laquelle ils doivent s'incliner en bons Français... Les indemnités qu'ils vont recevoir de l'État sont d'ailleurs bien supérieures à la valeur des biens qu'ils abandonnent. Leur église ?...

On la rebâtira ailleurs. Les restes de leurs défunts ?... Ils seront exhumés avec tout le respect, toutes les précautions désirables, et transférés dans un cimetière de leur choix.

« Croyez-vous, riposte un montagnard, qu'on emporte son pays à la semelle de ses souliers ?... Nous sommes ici chez nous, nous y resterons !... »

Durant cette résistance, l'envoyé essaie d'autres arguments : « Voyons ! Il faut vous faire une raison. Qu'est-ce que le Valtin ?... Un des plus pauvres villages de la montagne, au sol si aride qu'il est incapable de nourrir sa population. Peut-on comparer les quelques arpents de prairie qu'on va vous prendre aux centaines d'hectares d'excellentes terres à blé de Juvaincourt qu'on se dispose à stériliser, en les couvrant de ciment pour en faire des bases aériennes ?

Et ne voyez-vous pas que le Valtin est un village qui se meurt ?... En moins d'un siècle, il a perdu les trois-quarts de ses habitants. Les jeunes s'en vont, fuyant une nature ingrate, pour chercher ailleurs leur gagne-pain. Bientôt le Valtin ne comptera plus que des vieillards !

Croyez-moi, mes amis, quittez de bon gré votre rude pays pour descendre dans les vallées où vous attend une vie plus large et plus facile. D'ailleurs, que vous le vouliez ou non, il faudra partir !... ». C'était l'ultime raison du plus fort...

*
* *

Le monstrueux barrage est maintenant édifié. Déjà, les eaux ont envahi le fond de la cuvette. Et c'est l'exode douloureux des familles s'arrachant aux maisons qui furent le cadre de leur vie et de celle de leur aïeux.

Le curé — un curé à la barbe de patriarche, comme les vieux marcaires du temps jadis — le curé, qui les a soutenus tout au long

de l'épreuve, vient de dire sa dernière messe. Il a fait des adieux émouvants et donné à tous des conseils de résignation. Farouches, les plus irréductibles refusent encore de s'en aller et parlent de se laisser engloutir.

Une équipe de fossoyeurs est arrivée pour exhumer du petit cimetière ceux qui avaient cru dormir là leur dernier sommeil. Cela fait, on démolira l'église, on fera sauter, une à une, les maisons à la dynamite pour qu'il n'en reste aucun vestige. Des tas de pierres, au fond du lac, marqueront seuls l'emplacement de ce qui fut le Valtin.

*
* *

Le drame douloureux, que je suivais angoissé, en était là, quand un retentissant coup de klaxon déchira l'air... L'autobus Fraize-Gérardmer venait de m'arracher à mon somme.

Accablé par la chaleur tropicale de cet après-midi de juillet, je m'étais assoupi à l'ombre d'un buisson, auprès de la chapelle du Rudlin. Le barrage n'était qu'un rêve, inspiré sans doute par l'émouvante histoire d'un autre petit village montagnard !... Délivré du cauchemar qui m'oppressait, je respirai largement : le fier pays des marcaires où l'air est si pur..., la vie si douce..., les gens si accueillants..., était sauvé des eaux !

Le Valtin, 19-7-1952.

Le Géant abattu

L'APPEL DE LA SYLVE

À Monsieur Robert de Loture

RECONNUE l'empreinte du marteau forestier sur le fût et « la patte », Honoré se recula de quelques pas, marqua d'un œil sûr l'endroit le moins dommageable où le grand sapin se coucherait tout à l'heure. La tête renversée en arrière, il mesura le géant du regard :

« Il fait bien neuf tronces !

— Et au moins trois cents planches ! », compléta son compagnon.

Déjà, celui-ci avait retiré sa veste qu'il accrocha à une branche basse. Honoré en fit autant.

Crachant dans leurs paumes, les « boquillons », la hache empoignée d'une main ferme, se postèrent face à face, de chaque côté du tronc, et commencèrent à balancer leurs outils en cadence. Chacun faisait d'abord une coche profonde dans le bois, frappant patiemment au même endroit pendant quelques secondes, puis la hache remontait brusquement attaquant le tronc obliquement un pied plus haut, faisant voler à chaque coup une « ételle », épaisse comme la main, taillée dans le sens de la fibre.

Les blessures de l'acier laissent d'abord le grand arbre impassible comme s'il méprisait, du haut de ses cent pieds, les êtres chétifs qui osent attenter à sa majesté séculaire.

Scandés par le cri de gorge des bûcherons, les coups redoublent, méthodiques. Cette fois, l'arbre a frémi de douleur. Par moments, la haute colonne tressaille et frissonne de la base à la cime.

Une profonde entaille dans l'arbre cerne maintenant l'énorme tronc.

Le « passe-partout » va entrer en jeu. Un genou à terre, Honoré et son aide tirent alternativement la longue scie. Lentement, les dents aiguës mordent la fibre avec un crissement sec, projetant, tantôt à droite, tantôt à gauche, des jets de sciure blonde qui s'amoncellent en petits tas coniques. La sueur perle au front des bûcherons. Un moment d'arrêt... La lutte continue. Toujours droit et superbe, l'arbre a repris son impassibilité. Percé jusqu'au cœur, il résiste stoïquement. Le fer s'est enfoncé aux trois quarts du tronc puissant, quand de petits craquements se font entendre :

« Les coins !... » clame Honoré à son compagnon.

À ce moment, des éclats de voix leur parviennent d'un proche bouquet de sapineaux :

« Attention là-dessous !... », crie Honoré.

Deux jeunes filles — à en juger par leur mise, deux touristes en promenade, sans doute — surgissent :

« Comme vous nous avez fait peur !

— Par ici, mesdames ! invite Honoré. Mettez-vous au pied de ce hêtre et n'en bougez plus. Vous ne courez aucun risque !... »

Les coins de fer chassés dans le trait de scie à grands coups de « marlin », le colosse a vacillé. Ses dernières fibres se brisent et

craquent en une plainte déchirante. Moment émouvant et solennel. L'arbre oscille, s'incline lentement d'abord, puis sa chute s'accélère et, soudain, l'énorme masse s'effondre dans un fracas de ramures brisées. Le sol a tremblé. Une rumeur pareille à un long gémissement court par la forêt, puis tout retombe dans le silence. Le drame est consommé.

Sa base reposant sur la souche, le grand sapin s'est couché docilement à l'emplacement précis que lui avaient assigné les bûcherons. Là où l'ancêtre s'élevait tout à l'heure, un large vide dans la futaie découvre un coin de ciel bleu.

Redressant le torse, les hommes contemplent, avec une émotion inconsciente, le géant, deux fois centenaire, que leur force a vaincu.

Tels des bouchers se précipitant pour la dépouiller sur la bête encore pantelante qu'ils viennent d'égorger, Honoré et son compagnon, la hache au poing, commencent à ébrancher le tronc avec méthode, sans mots inutiles.

Les promeneuses rassurées se sont approchées :

« Cela ne vous gêne pas, messieurs, que nous restions un peu avec vous ?... »

— Comme vous voudrez ! », répond Honoré avec la prudente réserve du montagnard.

Ce disant, il a levé les yeux sur les intruses. Tout à sa tâche, il n'avait point pris le temps de les dévisager.

Grande, mince, casquée de cheveux blonds étincelant au soleil qu'ombrage à peine un tout petit chapeau plat, des yeux d'or éclairant une frimousse malicieuse, empreinte de grâce mutine, celle qui vient de parler rit d'un joli rire clair. Avec une volubilité toute parisienne, elle explique leur présence en ces lieux :

En congé payé, elle est venue hier de Paris avec sa sœur. Descendues à l'hôtel du Rudlin, elles ont voulu, ce matin, visiter la cascade fameuse. Égarées par les multiples sentiers de la forêt des Hospices, elles ont perçu les coups de hache des bûcherons qui les ont guidées jusqu'à eux.

Elle babille, babille, mais les ouvriers, leur besogne reprise, ne l'écoutent plus.

Dépouillé de ses branches, le tronc gigantesque est débité en billes. À la première coupe, une loupe dans le bois attire l'attention des bûcherons. Le fer rencontre là une cavité intérieure où il s'enfonce sans effort. On y découvre, la section faite, une blanche statuette de la Vierge pas plus grande que la main. Par miracle les dents de la scie ne l'ont point ébréchée.

« Tiens ! que c'est drôle !... », s'exclament les jeunes filles. Honoré, complaisant, explique aux Parisiennes intriguées que, suivant un antique et pieux usage de la montagne, la statuette fut placée jadis en cette niche creusée dans le tronc du sapin, en commémoration d'un vœu, peut-être aussi pour rappeler au passant le souvenir d'un bûcheron écrasé sous sa « schlitte ». Le bois a grandi, l'écorce s'est refermée, enrobant la pieuse effigie. Depuis combien de temps est-elle là?... Les anciens du pays en ignoraient même l'existence.

Des mains d'Honoré, la petite madone a passé dans celles des touristes qui veulent la voir de près :

« Qu'elle est mignonne ! s'exclame gentiment la grande blonde, Oh ! dites, ne voudriez-vous pas me la vendre ?...

— Vous la vendre !... et qu'en feriez-vous donc ? questionne le bûcheron.

— Dame ! ce serait pour moi un souvenir des Vosges. Et puis, rentrée à Paris, j'aurais tant de plaisir à la montrer à mes amies ».

Honoré hésite. Non pas qu'il soit dévot. Sans doute, va-t-il à la messe le dimanche, au Valtin, pour faire comme tout le monde, et prendre ensuite un verre avec les camarades. Sans doute, ne voudrait-il pas, pour un empire, manquer la messe de la Saint-Jean-Baptiste, à la chapelle du Rudlin. Atavisme ou tradition, il reste, du fond du cœur, attaché à la religion des anciens. Ce n'est pas qu'il tienne à cette petite chose sans valeur. Mais cette relique ne doit-elle pas rester au pays où elle est depuis si longtemps, en cette forêt dont elle fait en quelque sorte partie ? Et n'est-ce pas manquer au respect des ancêtres que la laisser emporter au loin par des mains étrangères ? Qui sait si cela ne lui porterait pas malheur ?...

Les yeux veloutés de la jolie Parisienne ont longuement plongé dans ceux du bûcheron qui sent sa résistance mollir. Pour la forme, il prend l'avis de son compagnon :

« Qu'en dis-tu, José ? Veux-tu qu'on le donne à la demoiselle, cette petite machine ?...

— Oh moi, tu sais ! pour ce que cela me fait... », répond l'autre indifférent.

Honteux intérieurement, Honoré tend la vierge à la jeune fille qui la glisse dans son sac à main, sans réussir à réprimer un sourire de triomphe. Il refuse la pièce d'argent qu'elle lui tend.

« Cela ne se vend pas ! », dit-il, d'un air grave.

*
* *

Honoré faisait ménage avec sa sœur au creux de la haute vallée du Louschbach où court, parmi les prés, le torrenticule qui rejoint la Meurthe au Rudlin. C'était un beau gars, sec, élancé, musculeux,

un rejeton plein de sève de la forêt. Ses yeux gris bleu annonçaient la froide résolution. Ses traits rustiques, sans trivialité, lui faisaient une mine à la fois avenante et fière.

Cette nuit-là, il ne dormit guère, repassant en esprit les incidents de la journée, revoyant le gentil minois de la Parisienne dont il était tombé amoureux. Jamais il n'avait rencontré de femme aussi belle ! Comment la revoir ?...

L'amour rend ingénieux. Le jour suivant, au retour de la forêt, Honoré se rendait à l'Hôtel du Rudlin pour y vendre des truites. Il apprit de l'hôtesse que sa dulcinée, employée dans une maison de couture parisienne, se nommait Marinette Pierson. Les deux sœurs devaient passer une quinzaine au Rudlin. Il eut la chance de les rencontrer revenant de promenade et, malgré son embarras, d'échanger avec elles quelques paroles banales. On renoua connaissance et Marinette, s'informant des sites les plus intéressants du pays, l'assura qu'elle serait heureuse de le revoir.

Le brave garçon n'en demandait pas davantage. Le lendemain était un dimanche. À la sortie de la messe, où les Parisiennes venaient d'exhiber des toilettes simples et seyantes, mais qui détonnaient un peu en ce milieu rustique, il s'arrangea pour se trouver sur leur passage, au pied du grand escalier du cimetière.

Gentiment, elles vinrent à lui. On fit route de compagnie jusqu'au Rudlin. Honoré était radieux.

Deux semaines, le bûcheron, délaissant sa cognée, servit de guide aux touristes. Avec elles, il promena son amour naissant sous l'ombrage des sentiers perdus de la forêt, le long des rochers gris et des sources murmurantes, au faîte des Hautes-Chaumes d'où l'œil découvrait un vaste panorama de sommets arrondis, uniformément vêtus du somptueux manteau vert sombre des sapins.

Marinette, flattée des prévenances de ce grand gars fruste et fort, qui lui obéissait comme un chien fidèle, se laissait parfois prendre par la taille ou dérober un baiser. Sa sœur, discrète, affectait de ne rien voir. Pour la Parisienne, ce flirt passager était sans importance. Il n'en allait pas de même de son admirateur dont le cœur se prenait de plus en plus.

Vint, un matin, l'heure des adieux. Marinette et sa sœur devaient partir. Honoré était atterré !

« Pourquoi, avait-elle suggéré, ne viendriez-vous pas à Paris où la vie est si gaie et si belle ? Vous trouveriez facilement une situation. Nous pourrions nous voir plus souvent.

— Je gagne bien ma vie en forêt. Si vous vouliez rester au pays..., je travaillerais pour deux », avait répondu timidement Honoré. Elle avait ri doucement.

— Vous n'y songez pas, voyons ! Je ne suis pas faite pour vivre dans ce trou. Venez à Paris, tout s'arrangera très bien, vous verrez !... »

Elle était partie. Il avait cru qu'il l'oublierait ; qu'à force de travail, à grands coups de cognée dans les troncs des sapins et des hêtres, il chasserait l'amour. Mais, la nuit, dans son lit étroit, il ne cessait de revoir le doux visage aimé. Le jour, toute la forêt lui parlait de l'absente.

*
* *

Plusieurs mois, il avait résisté. Maintenant, il allait partir, quitter sa forêt. Il l'aimait, cette forêt. Un à un, il en connaissait tous les arbres, sous tous leurs aspects, soit que l'âpre vent d'hiver soufflât sur leurs ramures ses tourbillons de neige, soit que le printemps y apportât les chants et les bruits d'ailes des oiseaux affairés autour

des nids, soit que l'automne l'enveloppât de son silence teinté de rouille. Il allait quitter tout cela !...

Et Fifine, la fraîche et robuste fille du « marcaire » du Chaud-Rain ? Elle l'aimait peut-être, puisqu'elle le préférait ouvertement à tous les « boubes » de la vallée, au point de refuser les danseurs à la dernière Pentecôte pour n'accorder qu'à lui seul le droit de l'enlacer ?

Et la solide affection qui le liait à sa sœur Julienne devenue toute sa famille depuis la mort des vieux ?

Rien ne comptait plus désormais pour lui que Marinette et, quoi qu'il lui en coûtât, il allait la retrouver demain. Honoré était bien décidé.

À sa sœur en pleurs, il avait dit que l'ouvrage se faisait rare en forêt, que les marchands de bois payaient mal, qu'on lui offrait à la ville une bonne place où il gagnerait facilement et plus largement sa vie, et qu'il voulait tenter sa chance.

Levé bien avant l'aube, il avait passé sa meilleure chemise blanche et le complet qu'il avait étrenné pour les noces de son cousin Sylvestre, du Grand-Valtin. Il ne l'avait porté que trois fois.

Sans un adieu à José, son compagnon de travail depuis toujours, sans un regard de regret aux vieux meubles familiers, les sourcils barrés d'un pli volontaire, il était parti par la nuit noire pour prendre le premier train à la gare de Fraize.

*
* *

Des heures et des heures de voyage... A Paris, Honoré, perdu dans la grande ville, finit par trouver l'adresse de Marinette. Déception ! Sa belle a déménagé.

Visage de chez nous

Il sait heureusement la maison de la rue de la Paix où elle est occupée et va l'y attendre à la sortie des ateliers. A grand peine, il arrive à la joindre dans le flot des cousettes et petites mains qui s'évade du portail en un joyeux brouhaha :

« Comment ! Vous êtes venu !... », s'exclame Marinette avec un sourire figé où il y a de la stupeur et de l'ennui.

C'est tout juste si elle reconnaît en ce paysan endimanché, à l'étroit dans des vêtements de confection, le magnifique et rude montagnard qui fut son flirt dans les Vosges. Honoré, de son côté, n'est pas moins embarrassé : les mots de tendresse qu'il avait, tout le long de la route, repassés dans son esprit s'arrêtent dans sa gorge. Ses souliers trop étroits lui font mal. Il ne sait que faire de ses mains. Tous deux sont désaxés dans ce cadre parisien qui n'a pas été celui de leur amour.

Les voici, côte à côte, à la terrasse du restaurant où la midinette prend ordinairement son repas :

« Voyons !... gourmande Marinette en lui prenant la main, ce n'est pas sérieux, mon ami, ce que vous avez fait !... »

Et doucement, très doucement, elle essaie de lui faire comprendre qu'ils ne sont pas faits l'un pour l'autre. Bien sûr, elle conserve un souvenir merveilleux des heures vécues là-bas... Mais a-t-il pensé que lui, l'homme des libres espaces et des grands bois, pourrait s'accommoder d'une vie aussi rétrécie ? Et ne sont-ils pas trop différents, elle et lui, pour songer à unir leurs destinées ?...

Honoré n'écoute plus. C'est fini. Fini son rêve. À Paris, Marinette n'est plus la même qu'au Rudlin. Non, ce n'est pas la femme qu'il avait aimée à en perdre la raison.

Il se lève, titubant comme s'il était ivre.

« Adieu, Marinette, dit-il. Je vous demande pardon d'être venu vous déranger. Je me suis trompé...

*
* *

La poitrine déchirée par sa blessure, le bûcheron, fou de douleur, avait erré par les rues toute la nuit. Il marchait droit devant lui, sans savoir où il allait.

Comme il passait sur un pont, regardant les eaux noires de la Seine où se reflétaient les réverbères, la tentation lui vint d'enjamber le parapet : À quoi bon vivre maintenant ?... Pour échapper à la hantise, à grandes enjambées, il s'éloigna.

Au matin, Honoré plus calme examinait la situation. Qu'allait-il faire ? Retourner au Rudlin ? Sa chimère évanouie, n'était-ce pas là le plus sage ? Au fond, il en avait bien envie.

Un faux amour-propre, celui qui enchaîne à la ville tant de déracinés, le retint. Que dirait-on de lui au pays ? Il se voyait affrontant les regards narquois de ses camarades Valtinois qui n'ignoraient pas sa liaison, et connaissaient maintenant sa fugue.

Farouche, Honoré avait pris sa résolution. Il resterait à Paris.

Robuste et courageux comme il l'était, il trouva facilement à s'employer chez un entrepreneur de camionnage. À longueur de journée, Honoré déchargeait, en gare de Versailles-Chantiers, les wagons de matériaux de construction venus de tous les points du pays.

Petit à petit, se faisait, en son cœur, l'oubli de l'infidèle. Ce qu'il n'oubliait pas, c'est le pays natal dont une lettre de sa sœur lui donnait de temps en temps des nouvelles, avivant encore sa nostalgie de la montagne. Le soir, dans son étroite mansarde du sixième, il revoyait l'heureux temps où, la cognée chargeant son

épaule, il s'en allait vers la forêt dès la pointe du jour, emportant dans un pot de camp, à la mode lorraine, ses vivres de la journée : la soupe aux légumes, la potée et le morceau de lard qu'il piquait avec son couteau sur le couvercle de fer battu retourné en guise d'assiette. Il s'en revenait le soir exténué et, le lendemain, il repartait. Derrière cette monotonie apparente, quel spectacle ! Sans doute, le bûcheron n'aurait pas su dire ce qui l'émouvait le plus : du printemps où les bourgeons du hêtre éclosent sous les caresses du soleil ; de l'été où, sous les feuillages immobiles, tout se tait et somnole ; de l'automne, quand la nature se pare d'or et de sang ; de l'hiver enfin où la sapinière, tout de neige vêtue, se recueille et s'endort sous sa parure virginale.

De tout cela était faite sa forêt, et maintenant qu'il l'avait quittée, il sentait mieux combien elle lui était chère.

*
* *

C'est un wagon de longues poutres de sapin qu'Honoré doit décharger ce matin. Le bois, fleurant bon la résine, lui apporte son parfum sylvestre. Cela doit venir des Vosges. Mû par un pressentiment, l'ancien bûcheron déchiffre au flanc du wagon une inscription à la craie « Fraize ». Examinant le chargement de plus près, il remarque, à l'extrémité des pièces de bois, deux lettres noires qu'il connaît bien : « E.G. », la marque du marchand de bois pour lequel il exploitait ordinairement, Eugène Grandrupt.

Et voici qu'une entaille à la hache, au milieu d'une pièce, attire son attention. Il se souvient : ce sapin, c'est lui qui l'a abattu avec José, voilà plus de six mois de cela. Il reconnaît la teinte du bois, le dessin des fibres, la disposition des nœuds, et surtout cette entaille faite de sa main à l'ébranchage pour extirper un éclat d'obus incrusté là depuis la guerre. Il se rappelle l'endroit : une profonde ravine peuplée de fougères, de grandes spirées aux panaches

retombants et de digitales levant leur doigt rose, où se fraye passage, parmi les blocs erratiques, le rupt issu du Gazon du Faing qui, cent mètres plus bas, se précipite en nappe neigeuse, le long d'un rocher à pic, pour former la cascade du Rudlin.

Évoquées par la poutre de sapin venue de là-bas, toutes les harmonies de la montagne bruissent maintenant aux oreilles et au cœur d'Honoré : mélodie du vent dans les hautes branches, chants des oiseaux sous la futaie, grondement des torrents, fracas de la cascade familière.

Comment resterait-il insensible à leur invite ?

Ce soir, sa journée finie, Honoré demandera ses huit jours au chef de chantier. Obéissant à l'impérieux appel de la sylve, il retournera au Rudlin et reprendra sa vie de montagnard, cette vie saine, libre et joyeuse qu'il n'aurait jamais dû quitter.

Le bonheur est là !

*J*uillet 1934.

TABLE DES MATIÈRES

Le Bon Homme 13
Au Val des frênes 23
La Roche du Page 37
De l'or sur les prés 47
Le château de Hans 65
Un revenant à Plainfaing 69
Notre-Dame des Trois-Épis 75
Histoires de Sorciers :
L'énonçant de Remémont 81
La sorcière de la Costelle 87
L'étable du Vieux Montabey 93
Les conattes 99
L'ermite de l'Estang 109
La Vierge de Hangochet 115
Le trésor des Suédois 119
La chapelle Saint-Hubert 139

Une aventure amoureuse du bon poète Jacques Delille 149
Noël 1793 à Fraize 163
Le dernier abbé de Senones 177
Les mines d'argent de la Croix 189
Au sabbat 221
Perles de la Vologne 225
En marge d'une évasion célèbre 231
Confession 235
Deux cortèges, deux époques 241
Le géant de Boslimprey (conte) 249
Conte pour la Saint-Antoine 253
Le barrage du Valtin (conte moderne) 259
L'appel de la Sylve (conte moderne) 267

ACHEVÉ D'IMPRIMER le 10 JUILLET 1956 SUR LES PRESSES DES IMPRIMERIES LOOS
À SAINT-DIÉ (Vosges)